[.]ᵉ ANNÉE Nº 161 1er FÉVRIER 1927

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6ᵉ) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6,50

LETTRE A UNE AMIE

Rainer Maria Rilke vient de mourir ; si deux sentiments peuvent atténuer notre peine, l'un tient à ce qu'il nous est aujourd'hui aussi difficile d'imaginer Rilke tout à fait mort, mort sans réserves, qu'il pouvait l'être auparavant d'admettre qu'il fût absolument vivant. Il évite ces différences : cette honte à vivre que les mourants éprouvent sans doute — et sans laquelle il serait incompréhensible que l'on pût un jour être mourant — prenait part à sa vie entière. Elle se marquait moins encore par le soin et la précision tendre avec laquelle il parlait de la mort, que par l'effort qu'il paraissait faire parfois pour éviter d'en parler. « Je me sens, disait-il, comme le reflet dans l'eau d'une chose qui n'existe plus. »

Il ajoutait : « Evidemment je suis malade ; mais la maladie n'est-elle pas le départ le plus décidé de la nature vers la santé ? » L'on entend bien que la honte, dont je parle, appelle, aussi bien que la tristesse, la joie la plus abandonnée. Rilke avait choisi la joie et la santé ; mais nous savons à présent qu'il était parti vers la mort. Il a eu du moins la sorte exacte de mort qu'il s'était préparée, c'est le second sentiment auquel je pensais. Malade, et souffrant déjà « d'une façon inhumaine » il refusait de se laisser faire aucune piqûre, désirant mourir, disait-il, de sa propre mort, non pas de la mort des médecins.

Les poèmes dont il s'agit, aux premières lignes de la lettre que l'on a bien voulu nous confier, sont les *Élégies de Duino*. L'on reconnaîtra plus loin dans Malte ce Malte Laurids Brigge, que Saint-Hubert et André Gide présentèrent ici-même, en 1912, aux lecteurs français.

J. P.

Vous savez que je ne suis pas de ceux qui négligent le corps pour en faire une offrande à l'âme, la mienne n'aimerait point à être servie de cette façon, tout élan de mon

esprit commence dans mon sang, c'est pour cela que je prélude à mon travail en vivant simplement, purement, sans excitants, ni stimulants, pour ne pouvoir me tromper sur la vraie joie de l'esprit qui consiste en un accord joyeux et comme glorieux de la nature entière. Seulement je me trouve intérieurement dans une situation extraordinaire à cause de cette longue interruption forcée et parce que je dois revenir sur des émotions très valables, mais qui portent quand même la date de 1912. Un peu de temps encore et peut-être je ne comprendrai plus toutes les conditions d'où ces chants, commencés autrefois, se sont élevés. Si vous connaissez un jour quelques-uns de ces travaux, vous m'entendrez mieux, il est si difficile de s'expliquer.

Si je me penche sur ma conscience, je n'y vois qu'une loi, impitoyablement impérative : m'enfermer en moi et terminer d'un seul trait cette tâche qui me fut dictée au centre de mon cœur. J'obéis — car vous le savez bien, en allant ici je ne voulais que cela et je n'ai aucun droit de changer ma direction de volonté avant que j'aie fini mon acte de dévouement et d'obéissance !

. . . .

J'ai à peu près terminé maintenant tous les Vorarbeiten, c'est-à-dire que j'ai remédié aux retards atroces de ma correspondance — pensez (je viens de les compter ce matin) j'ai fait cent quinze lettres, mais pas une n'avait moins de quatre pages et beaucoup en contenaient huit ou même douze d'une écriture assez serrée. (Naturellement je ne compte pas tout ce qui est allé vers vous, ce n'est pas de l'écriture, c'est de la respiration par la plume...) Que de lettres ! il y a tant de personnes qui attendent de moi, je ne sais pas trop quoi — des secours, des conseils, de moi, qui me trouve tellement ratlos devant les urgences les plus autoritaires de la vie ! et quoique je sache bien qu'ils se

trompent, qu'ils s'abusent, — je me sens pourtant (et je ne crois pas que ce soit par vanité !) tenté de leur communiquer quelques-unes de mes expériences — quelques fruits de mes solitudes prolongées. Et des femmes et des jeunes filles terriblement abandonnées au sein même de leur famille, — et des jeunes mariées effrayées de ce qui leur est arrivé... et puis tous ces jeunes gens ouvriers, la plupart révolutionnaires, qui désorientés sortent des prisons d'Etat et qui se fourvoient dans la « littérature » en composant des poésies d'ivrogne méchant : que leur dire ? Comment soulever leur cœur désespéré, comment modeler leur volonté difforme qui sous la force des événements a pris un caractère d'emprunt et tout provisoire, et que, maintenant, ils portent en eux comme une force étrangère dont ils connaissent à peine l'emploi !

Les expériences de Malte m'obligent parfois à répondre à ces cris d'inconnus, il l'aurait fait, lui, si jamais quelque voix l'eût atteint, — et il m'a laissé comme un héritage d'action que je ne saurais pas détourner d'une destination charitable. — D'ailleurs c'est lui aussi qui m'oblige à continuer ce dévouement, qui me demande d'aimer toutes les choses que je veux former de toutes mes facultés d'amour, c'est la force irrésistible dont il m'a légué l'usufruit. Imaginez un Malte qui dans ce Paris si terrible pour lui aurait eu une amante, ou même un ami ! Est-ce qu'il serait jamais entré si loin dans la confidence des choses ? Car ces choses (il me l'a dit souvent dans nos quelques entretiens intimes !) dont vous voulez rendre la vie essentielle, vous demandent d'abord : Est-ce que Vous êtes libre ? Est-ce que Vous Vous trouvez prêt à me consacrer tout *votre amour, à Vous coucher avec moi comme saint Julien l'Hospitalier s'est couché auprès du lépreux, lui rendant cette étreinte suprême qui ne pourrait*

s'accomplir par une simple charité passagère, mais qui a pour mobile l'amour, l'amour entier, tout l'amour qui existes ur terre ? Et si la chose voit (c'est ainsi que me parlait Malte) si la chose voit que Vous voilà occupé, même avec une parcelle de Votre intérêt, elle se renferme ; elle Vous donne peut-être un mot d'ordre, elle Vous fait un petit signe légèrement amical (ce qui est déjà beaucoup pour un humain renfermé entre les humains qui s'obstinent vers les erreurs éloquentes)... mais elle se refuse à Vous donner son cœur, à Vous confier son être patient, sa douce constance sidérale qui la fait tant ressembler aux constellations !

Une chose, pour qu'elle vous parle, vous devez la prendre pendant un certain temps, comme la seule qui existe, *comme l'apparence unique — qui par votre amour laborieux et exclusif se trouve placée au centre de l'Univers et qui, à cette place incomparable, ce jour-là est servie par les Anges. Ce que vous lisez là, mon amie, c'est un chapitre de ces leçons que j'ai reçues de Malte (mon seul ami pendant tant d'années de douleurs et de tentations) et je vois que vous dites la même chose, absolument, en parlant de vos dessins et de vos peintures qui vous semblent valables seulement à cause de cet engagement amoureux dont le pinceau ou le crayon exécute l'embrassement, la prise de possession caressante.*

. . . .

Ne vous effrayez pas de cette expression de « sort » que j'ai employée dans ma dernière lettre ; j'appelle sort *tous les événements extérieurs (y compris les maladies par exemple) qui, inévitablement, peuvent venir interrompre et anéantir une disposition d'esprit et une élévation, solitaire par sa nature. Cézanne le comprenait bien, quand pendant les trente dernières années de sa vie, il s'éloignait*

de tout cela qui pouvait venir lui « mettre le grappin dessus » comme il s'exprimait, et quand, tout croyant et dévoué aux traditions qu'il était, il se refusait pourtant à aller à l'enterrement de sa mère, pour ne pas perdre une journée de travail. Ça m'a pénétré comme une flèche quand j'ai su cela, mais comme une flèche flamboyante qui en perçant mon cœur le laissait dans un incendie de clairvoyance. Il y a de nos jours peu d'artistes qui conçoivent cette obstination, cet entêtement violent, mais je crois que sans lui on reste toujours à la périphérie de l'Art qui est déjà assez riche pour vous permettre d'agréables découvertes, mais où pourtant vous n'assistez que comme un joueur à la table verte, qui, tout en faisant parfois son « bon coup », reste néanmoins sujet au hasard qui n'est que le singe docile et adroit de la loi.

. . . .

J'ai dû reprendre souvent le bouquin de Malte à des jeunes gens, en leur défendant de le lire. Car ce livre qui semble aboutir à peu près à démontrer que la vie est impossible doit être lu, pour ainsi dire, contre son courant. *S'il contient d'amers reproches, ce n'est point à la vie qu'ils sont adressés : au contraire c'est la constatation continuelle que c'est par manque de force, par distraction et par des erreurs héréditaires que nous perdons presque entièrement les innombrables richesses d'ici qui nous furent destinées.*

Tâchez, ma Chère, de parcourir le trop-plein de ces pages dans cet esprit, — cela ne vous épargnera pas des larmes, mais cela contribuera à donner à tous vos pleurs une signification plus claire et, pour ainsi dire, transparente.

P.-S. — *Voici les strophes que j'avais composées*

samedi pour vous, en me promenant dans l'admirable allée du Château de Hollingen.

Qui nous dit que tout disparaisse ?
de l'oiseau que tu blesses
qui sait s'il ne reste le vol,
et peut-être les fleurs des caresses
survivent à nous, à leur sol.

Ce n'est pas le geste qui dure
mais il vous revêt de l'armure
d'or — des seins jusqu'aux genoux —
et tant la bataille fut pure
qu'un ange la porte après vous.

RAINER MARIA RILKE

ALLEN

I

— et on voyait déjà sur la blancheur des routes les ombres vigoureuses de l'été.

— Etait-ce au pays d'Allen ?

— Pays d'Allen ?

— « Oh que de souffles aux Provinces ! »

— Non, Bibliophile : « *Ah* que de souffles aux Provinces ! » Saint-John Perse, chanson liminaire d'*Anabase*. Je vous disais donc que les auteurs de ma maison

— On t'a livré ta nouvelle voiture ?

— je les regarde

— Une machine ! longue, fine, tranquillement puissante. La nuit dernière, pour essayer, de chez moi, au bout de Neuilly, jusqu'à la Place du Tertre en 14 minutes 40 secondes, mon cher, sans changer de vitesse, comme si ça se passait en Sologne.

— « Ah que de souffles aux Provinces ! »

— Combien ?

— je les regarde comme ces bas-reliefs de Della Robbia dont les photographies sont au mur d'en face ;

— 95 billets, avec la carrosserie. Mais elle est... Tout ce que je pouvais désirer ! J'y ai collaboré un peu. Voilà : pour la route on ne fait pas mieux.

— ce Della Robbia si beau, les Enfants Jouant de Divers Instruments et Chantant. Je crois que c'est à

Florence ? peu importe ; je les vois de cette façon parce que

— Et Mademoiselle ?...

— Oh. Fini.

— Je comprends. Quand on peut se payer des joujoux mécaniques comme celui-là, le reste...

— parce que toute bonne Littérature est Carmen Deo Nostro, et que tout ce qui est bon en Littérature est en fin de compte hymne, action de grâce, alléluia. Ça monte, ça n'a pas d'autre raison d'être que de monter, comme un chant ; et ceux qui savent écouter, leur âme s'y associe, et monte avec le chant. Vous dites : il y a déjà le chant, à quoi bon les paroles, le discours, le bavardage de la raison, au sein de la musique, ou comme un coureur à pied dans l'ombre d'une grande machine volante. Mais considérez

— tous les cadrans s'éclairent et les petites lampes ont chacune son écran, et il y a un système que j'ai imaginé, qui permet de dérouler la carte routière, qu'on a ainsi constamment sous les yeux

— la musique sans les paroles. A la musique seule un étranger à la Terre distinguerait-il sûrement l'Homme de tant d'oiseaux et de cigales ? Mais au seuil de la hutte, à la lisière du camp, la femme assise et tenant entre ses bras l'instrument, de cordes et de bois, de la tribu, ayant préludé, chante ; et à ce discours de la raison accompagnant la musique, à cette Littérature, l'étranger à la Terre reconnaît... Qu'est-ce que vous venez de siffler ? Je crois que c'est...

— « Willst du dein Herz mir schencken,
So fang es heimlich an... »

musique, *et paroles,* de J. S. Bach.

— Oui. Tout le monde ne peut pas... Et puis, on la fait entrer dans les paroles, si on sait. Mais il ne faut pas trop. Voyez l'ensemble des groupes du Della Robbia :

— je voudrais rendre ce système automatique. Un

mouvement d'horlogerie. Mais réglable à volonté. La carte se déroulerait sous les yeux du chauffeur en même temps que la route sous les roues de la voiture.

— divers instruments, des voix, oh ! la pierre même retentissante des louanges du Seigneur. Et ce sont des garçons et des filles de différents âges, de deux ou trois générations, les plus jeunes reprenant quand les plus âgés se taisent, pour que la louange jamais ne cesse en Israël. Tout à fait comme chez moi.

— « Ah que de souffles aux Provinces ! »

— C'est justement ce que je pense depuis que le marronnier du 21 mars a fleuri le 3 avril. J'en suis à ce point de saturation où, comme habitat physique, Paris et la banalité, Paris et la vulgarité, Paris et l'ennui, deviennent une même chose. N'importe où plutôt que

— Et moi, j'ai fait un rêve, cette nuit, qui se passait à San Vicente del Raspeig, dans le patio d'une villa où j'ai vécu un bel été.

— Où est San Vicente del... ?

— Province d'Alicante (Espagne).

— C'est ce que vous appelez le pays d'Allen ?

— Oh non. Ce rêve m'indique à quel point j'ai besoin de ne plus voir Paris. Un patio dans une maison villageoise du Royaume de Valence ! Un patio avec des azulejos tout luisants et frais à la vue, et les botijos poreux suintants sur la cantarera humide. Que ganas tengo de

— Moi aussi ; n'importe où, du reste ; mais pas de villes ! non, pas de villes !

— Il en oublie qu'il est à Paris, et parle étranger. Et vous verrez que parce qu'il a fait un rêve il va nous quitter pour six mois. Confisqué, loué par sa villa de San José de Malacca, Province d'Aliquando (Lot-et-Garonne).

— Non : pas de villes. Quittant Paris, trouverions-nous mieux ? Filer tout droit à travers les campagnes, contre le vent, sans chapeau. Douze ou quinze jours de ça et me

voilà prêt à reprendre ma vie parisienne jusqu'en juillet s'il le faut.

— Douze jours. Vous seriez libres tous les quatre pour douze jours ? Alors. Alors le premier voyage de ma nouvelle voiture, nous pourrions le faire ensemble ? Six places. Naturellement, je laisse le chauffeur ici ; pour un maiden voyage c'est le patron qui doit conduire. Vous ne pouvez pas refuser : je croirais que vous doutez de mes capacités comme chauffeur.

— O idée excellente ! ô véritable ami !

— Au lieu d'emmener

— de quoi coucher sur la douce

— il invite ses amis à prendre part au maiden voyage de sa bagnole !

— C'est parce que vous avez tous fait votre devoir de Parisiens et que vous êtes quittes envers Paris, tandis que moi je n'ai rien fait de tout l'hiver, et peu de choses au printemps jusqu'à présent. Alors je voudrais réparer, vous comprenez, enfin vous donner, vous proposer l'occasion de... Mais non : c'est le plaisir de faire ce voyage en votre compagnie.

— Douze jours. Le temps d'aller voir comment se comporte la Suède en cette fin d'avril et au début de mai.

— Trop loin ; non ?

— Quittes envers Paris, c'est vrai. Le Poète a écrit un poème. Le Bibliophile a enrichi son catalogue de plusieurs trouvailles. Vous avez présenté au public lettré un nouveau dramaturge anglais. Et moi j'ai édité trois livres d'avant-garde ; et trois traductions : un Hölderlin, un Eça de Queiroz et un Ricardo Güiraldes ; et trois textes des XVI[e] et XVII[e] siècles, frais comme des filles de quinze ans, et que j'ai tout de neuf habillés, avec de beaux caractères sur du papier bien net et blanc, en modernisant l'orthographe, et sans apparat critique.

— Oui, trop loin. Pas de voyage précipité, pas de courses nocturnes ; le temps de prendre l'air des petites

villes, de bien les voir, de lire, au café, les journaux locaux. Surtout les villages. Voir en détail quelque coin d'un pays pas trop loin de Paris et que nous connaissons mal.

— La France par exemple ?

— Et, en France, le pays d'Allen.

— Mais enfin : qu'est-ce que c'est qu'Allen ?

— Un de ses amis.

— Une des devises de mon Pays.

— Je vous croyais d'origine auvergnate ?

— Dites donc...

— Mais l'Auvergne ! Blaise Pascal ; E. Chabrier...

— Allen est la devise de l'Ordre de l'Ecu d'Or, fondé en 1366 par notre Duc, Louis II de Bourbon, au retour de sa captivité en Angleterre.

— Et que signifie le mot Allen ?

— Ah, voilà. Je l'ai cherché dans Murray et j'ai vu que c'était un ancien datif de All, comme en allemand moderne. Mais cela ne va pas avec l'explication donnée par Louis II à ses chevaliers, et qui est (je cite de mémoire) : « Allons *tous ensemble* au service de Dieu et à la défense de nos pays, et jurons d'être *tous unis* pour faire respecter les Dames, car c'est d'elles, après Dieu, que vient tout l'honneur du monde. »

— Eh bien, votre Duc, il était pourri de littérature chevaleresque.

— « Nos pays », j'aime ce pluriel.

— Je pense donc que c'est une contraction de All One.

— Comme dans : It is all one to me, autrement dit : je m'en fiche ?

— Non, mais dans le sens de Tous Ensemble, comme dans l'espagnol Todos Unos, exactement. Louis II aura entendu All One, et il en aura fait Allen.

— Curieux, ce goût pour les devises en langue étrangère : Ich dien, Honni soit...

— le désir de n'être pas entendu des passants.

— Et ici l'anglomanie, déjà.

— Comme Jean-le-Bon

— qui se faisait blanchir à Londres.

— Miracles du printemps ! Voilà que ce qu'il y a peut-être de plus parisien dans Paris, un Editeur, se découvre une province natale.

— Un *Duché !*

— où l'édition ne doit pas être florissante

— et la bibliophilie peu répandue.

— Moi, je vous proposerais ceci : joindre, par une ligne aussi brisée ou sinueuse que nous voudrons, le point de départ des routes françaises au point d'intersection des deux grandes diagonales de la France, qui est situé sur le territoire de mon Duché. Autrement dit : départ du Parvis Notre-Dame, arrivée à la colonne de pierre et de plâtre, généralement surmontée d'un drapeau d'étamine, tout de travers et déteint, qui est à quatre kilomètres de Saint-Amand-Montrond

— mais c'est dans le Cher, et non dans l'Allier ?

— Saint-Amand-Montrond est du Duché de Bourbonnais. Et retour au Parvis Notre-Dame. Adopté ?

— Oui. Et avec la bénédiction de Charlemagne, dont la statue sera notre point de concentration. Quel jour sommes-nous ?

— La Saint-Shakespeare : 23 avril.

— Donnez-moi quatre jours pleins. Le 28 à huit du matin ? Parvis Notre-Dame, côté statue de Charlemagne. On attendra les retardataires jusqu'à huit heures trois quarts, dernière limite.

— « Ah, que de souffles aux Provinces ! »

— Et pour les respirer nous voilà tous unis, tous ensemble, Todos Unos, Allen !

II

Nous arrivâmes au rendez-vous, l'Editeur et moi, à huit heures vingt. Le Poète et le Bibliophile étaient déjà installés dans la voiture, face à Notre-Dame. C'était une matinée tendre et tiède, et le bleu du ciel descendait jusqu'aux toits, jusqu'au pavé, par l'intermédiaire d'une très légère brume.

La voiture de notre ami était encore plus belle que nous ne l'avions imaginée : une longue Chose toute bleu d'azur et aluminium argenté ; et l'adieu des faubourgs nous prouva que cette beauté n'était pas invisible. Notre ami, qui conduisait tête nue, cheveux au vent, le buste très droit, l'œil fixe, devint le Fou. Le Bibliophile, légèrement voûté par le vice, prétendu impuni, de la Lecture, devint le Déjeté. L'Editeur s'entendit appeler par le nom d'un criminel en vogue dont la barbe ressemblait à la sienne, et le Poète fut proscrit de la République comme Métèque. Ma casquette et ma pipe me naturalisèrent Angliche. Quelle collection ! Et un beau voyou nous prophétisa joyeusement une catastrophe. Agréable est la voix de l'Envie quand elle s'exprime avec cette concision. Eh oui : nous sommes, aujourd'hui, au nombre des Heureux de ce Monde ; l'ami qui nous conduit est un des jeunes hommes les plus riches de Paris, et nous avons des pardessus épatants et des tas de trucs et d'accessoires de grand lusque, et mieux encore : en large et en long, toute la France.

Passé la Barrière, nous nous attendions à sauter et à danser malgré nous sur le pavé du roi ; mais rien : route de velours ; la grande machine nous servait le chemin comme s'il eût été partout un énorme pneumatique, lisse et gonflé à plein entre les deux cannelures des fossés. Pas un heurt, tandis que les jeunes ombres des arbres jouaient

délicatement à saute-mouton avec nous. Et les maisons, dans un continuel chahut de quilles renversées puis redressées, filaient de chaque côté de notre course dont elles reverbéraient le vent. Mais peu à peu leur mouvement se ralentit sans que nous eussions changé d'allure. Elles s'espaçaient, s'éloignaient de la route au fond des jardins de la grande banlieue. Et ce mouvement de retraite s'accentua jusqu'au moment tout solennel où on passa de l'Allegro à l'Andante et où, malgré notre vitesse plus grande, l'horizon plus lointain se mit à tourner plus lentement. Un château blanc à toit bleu entre deux bois sur une longue colline marqua nettement cet instant : ce fut la première maison qui resta en vue assez longtemps pour que nous ayons pu la regarder en détail. Puis ce furent d'autres maisons, d'autres bois, des champs, qui s'attardèrent, et la fumée d'un train que nos regards suivirent longtemps. En nous un calme attentif répondit au ralentissement général du paysage, et entre nous comme en nous un silence eut lieu. Si soigneusement la carrosserie nous porte, si affectueusement nous enveloppent les souples étoffes de nos habits de voyage, si longuement nous caresse le vent pur et tiède que

Repos

repos dans le sein de la vitesse maxima, 90 à l'heure, marquée au cadran. Oui, il y eut cet instant où sans aucun son retentit le mot d'ordre : Chut ! Nous venions d'entrer dans les Provinces.

... ligne de vitesse ininterrompue coupant comme des ciseaux la soie l'Austrasie et la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine...

— Je vais à cent ?

— Non ! non ! ralentis jusqu'à cinquante pour tourner à gauche. Ça passe à Sens, à Provins, ça suit la Voulzie ; alors à partir de là, fais du trente, on déjeunera à Troyes. Et puis nous rejoindrons la vallée de l'Yonne.

Sur la campagne sans âge, à travers la distance, l'histoire

du plus récent tassement des peuples dans la grande plaine d'Europe, l'histoire carolingienne, se reforme par fragments émergeant aux horizons. On respire largement l'air de la Première Renaissance. Entre le Centre-Est et nous nulle barrière, et ce sont des moines de la vallée de la Loire qui possèdent et cultivent la péninsule de Sirmio, où fut la villa de Catulle. Mais déjà les coteaux se rapprochent, la terre se limite, on est moins au large, et c'est l'histoire de la Nouvelle-Germanie, Frankreich, qui commence. Comme si le Rhin était devenu soudain aussi large que l'Atlantique. Expliquez ça. Mais déjà les Rois au nom grec ; déjà Philippe-le-Bel. Déjà des Grandes Compagnies et toutes les fileuses de France filant pour la rançon de Du Guesclin. Déjà (et enfin !) la marche de Charles VIII, moins Roi de France qu'Empereur d'Orient, vers l'Italie. Voyageurs dans le temps, à cette allure nous serons bientôt en l'an MM... A Paris, nous savions la date, et l'heure, et l'instant. Il arrivait même que quelqu'un de notre connaissance, un ami, un homme que nous rencontrions le jeudi chez les Un-Tel, sonnât une de ces secondes retentissantes qui introduisent un élément nouveau dans le temps des hommes. Ici, rien que le silence des champs sous la simplicité du ciel, et la lente histoire agricole sur les abîmes temporels de la géologie. Tiens : la première bergère.

III

— Comme ils se trouvaient en Champagne
Leur esprit battit la campagne.
— Puis par Tonnerre Auxerre Lichères
Jusqu'en Avallon ils allèrent.
— On est bien, sur cette terrasse de Vézelay.
— Description dans tous les guides et pensum à l'Ecole des Beaux-Arts.

— Un peu encombrée d'ordures, la terrasse, sauf vot'respect M'sieur le Maire.

— Alors la prochaine étape Dijon ?

— Mais non : Bourges, pour rejoindre la vallée de la Creuse.

— Nous passerons la Loire à Cosne ?

— Pourquoi pas à Gien ? J'aimerais revoir, et vous montrer, à Gien, une jolie église dont j'oublie le nom ; mais je me souviens d'une chose comme l'intérieur d'une belle boîte de dragées, rose et bleu-ciel ; une église pour un *Manon Lescaut* illustré en couleurs, avec Des Grieux en chaire. A moins que ça ne soit à Montargis ?

— Pendant que nous y sommes, nous pourrions aller passer la Loire à Orléans

— en nous arrêtant à Paris, boulevard de la Madeleine, où j'ai vu un chapeau de voyage d'une étoffe gris-mauve que je regretterai toute ma vie de n'avoir pas acheté avant notre départ. Il irait si bien avec ces paysages du Centre !

— Non, c'est à Gien : on voit les traces des inondations, et les dates des grandes crues sur les murs.

— A Montargis la principale curiosité c'est le Chien.

— Et à Gien, en hiver ou quand il pleut, la grande plaisanterie est : Temps de Gien !

— Je l'aurais deviné. Vous venez de l'inventer ?

— Ces maisons des vieilles rues, à Troyes, me sont restées dans la fantaisie : les façades étroites, pâles, inclinées en arrière sous l'angle aigu du toit, comme des visages priants, les yeux au ciel.

— Pâles, non. Couleur champagne. La Champagne est cendre-bleue et champagne.

— Oh ! et à Auxerre, ou à Sens ? cette vitrine de photographe dans le jardin public désert, quelle idée, comme c'était triste !

— Toute la Province.

— Les villes riveraines de la Loire, en amont du coude

vers Orléans, le fleuve trop large pour elles leur donne un air égaré, peureux, résigné à la tristesse, à l'abandon. Dans une d'elles, un soir, pas très tard mais tout le monde était couché, comme je suivais une ruelle mal éclairée, je me suis trouvé soudain au bord d'une grande masse d'eau noire en mouvement vers le Nord : un fleuve sans barques, sans trafic, un fleuve de colonie septentrionale à population clairsemée. Si différent de la Loire des châteaux avec

« Le pacifique arroi de mille peupliers »

— de qui est-ce ?

— Devinez. Viélé-Griffin.

— Quelques-unes pourtant ont dû jadis essayer d'être gaies, de vivre leur vie ; à Gien même on voit des espèces de loggie, des façades sculptées, des terrasses. Elles ont eu comme une crise de bonheur et de volupté. Elles ont voulu faire des folies. Elles ont été italianisantes. Et puis, elles ont renoncé, se sont rangées, sont redevenues les villes de la Nouvelle-Germanie, les cousines pauvres des petites Résidences allemandes.

— Paris et la Cour leur suçaient la vie comme avec une paille

— et le courant d'air de la Loire leur a donné un rhume de cerveau chronique.

— Vous verrez Bourges : une cathédrale de grande capitale européenne, des palais superbes, dignes d'une sous-préfecture de Lombardie ou du Veneto, et puis... silence dans la rue Moyenne.

— La rue Moyenne est le crébillon de Bourges ?

— Tu dis ?

— A Nantes le centre élégant est la rue Crébillon, et les Nantais ont su en faire l'admirable verbe « crébillonner », où il y a du pluriel, crebro, et du tourbillon, et d'où j'ai tiré le substantif « crébillon » que j'applique à toutes les villes de Province.

— Eh bien, demain nous crébillonnerons dans la rue Moyenne, à Bourges.

— Admirez la mémoire du Poète : il a passé, voici quinze ans, dix minutes au buffet de la gare de Nantes, et il a trouvé le moyen d'apprendre et de retenir le verbe crébillonner.

— Je me demande où est le crébillon de Gien ?

— Non, écoutez. Nous sommes de trop vieux et trop vrais Parisiens, trop parisiens des grands et des vieux quartiers, pour blaguer la Province. Bon pour les faubourgs, où les souvenirs et la tradition représentent la Province comme la sauvagerie dont on est sorti : le tas de fumier devant la maison de l'aïeul. Nous, pouvons voir Bourges telle qu'elle fut : la Capitale de l'Aquitaine du Nord, la rivale d'une Tholoze plus puissante que Paris, et la ville épiscopale et universitaire toute remplie de Lettrés et de Métèques

— et d'Editeurs ?

— Mais telles qu'elles sont devenues, ces anciennes grandes villes, je les aime, et j'ai pitié d'elles et je les admire. Elles me font penser à mon Duché arrêté en pleine croissance, à mon pays confisqué, démembré, mon Duché sans Duc avec sa capitale endormie autour du fantôme d'un grand palais rose entouré de jardins pleins de portiques, de fontaines et d'orangers.

— Du feu ? En voilà.

IV

— Moi aussi j'aime ces villes endormies. Mais quand je les vois, l'envie me vient de les réveiller. J'ai la manie de remonter les pendules, de les remettre à l'heure, de ranger les choses qui traînent, de faire reluire ce qui est terni, d'éclairer ce qu'on a obscurci, de réparer et nettoyer les vieux jouets de la civilisation relégués dans les combles.

Tu me comprends : c'est aussi ce que tu fais, toi, avec tes éditions de textes anciens. Lutter contre la tendance générale des choses à « ruere in pejus » ;

— c'est ça, la « défense de nos pays ».

— et quand je suis dans une de ces villes, je me sens tout disposé à la taquiner, à lui faire des farces telles que : redorer les pointes des grilles de la Sous-Préfecture, mettre des poissons rouges dans les bassins des jardins publics, peindre sur les rideaux de fer des boutiques des emblèmes appropriés au commerce qu'on y fait ou des paysages ou des combinaisons et des rayures de couleurs vives ou tendres, pour que les rues des dimanches et des jours fériés soient moins tristes. Même à Paris cette manie ne me quitte pas ; mais à Paris je suis bien trop occupé et Paris est bien trop éveillé pour que je m'y laisse aller, — et pourtant vous avouerais-je que j'ai essayé de planter des lys dans le terrain vague, entre de grosses pierres, grand comme la main, qui était à la fine pointe du jardin de la Cité ? Mais dans le sommeil et l'abandon de la Province cela devient une obsession. Pendant qu'ils dorment, moi je crébillonne tout seul dans la Grand'Rue, imaginant des plans d'urbanisation et des réformes municipales. Je démolis la villa prétentieuse d'un parvenu, je déplace la halle, je trace une avenue, je dessine un jardin, je bâtis un hôtel, des bains publics, des écoles, des maisons ouvrières. Je dégage le vieux quartier, je l'exproprie pour le nettoyer, améliorer ses rues et ses passages, et dans ses maisons j'installe, avec un luxe tout royal, les services publics qui m'intéressent le plus : bibliothèques, salles de concerts, musées, — et comme cela ne me coûte pas plus cher, j'y mets partout des huissiers à chaîne d'argent, culottes de satin et bas blancs.

— C'est la forme que prend chez vous la réaction de l'habitant d'une grande capitale transplanté dans le milieu provincial. D'autres cèdent à l'ennui, tombent dans la torpeur, l'inaction, le désespoir. D'autres se naturalisent,

acceptent les rues mal pavées, les belles vieilles maisons négligées, l'engourdissement, la méfiance, le refus général de prendre au sérieux autre chose que les petites affaires de la vie quotidienne. D'autres, qui ne font que passer, se moquent de tout ce qu'ils voient, de tout ce qu'ils entendent ; ils sont des blancs chez les sauvages, ou plutôt des gradés, — sous-officiers, — parmi une population entièrement composée d'hommes de troupe et de recrues ; ceux-là sont au-dessous du niveau provincial, et les sottises que la Province leur fait dire ne sont même pas amusantes. Vous, devenez, d'intention, le régénérateur de la petite ville. Mais imaginez-vous habitant pendant deux ans l'une quelconque des villes que nous venons de traverser

— je ne pourrais pas.

— vous voyez bien.

— Pourtant, lorsque je vais passer un mois, et quelquefois deux, dans ma maison familiale, qui est en pleine campagne,

— çà, c'est autre chose

— une campagne tout à fait rude et platement primitive, sans pittoresque, à cinq cents kilomètres de Paris, où je ne vois personne, où personne ne me voit, où il m'arrive de passer des journées entières sans dire un seul mot, — je donne plus de temps et de réflexion au soin de ma personne, à ma toilette, à mon vêtement, que je ne le fais à Paris ou dans n'importe quelle autre capitale. Ainsi je parfume l'eau de ma baignoire, je soigne mes mains, je songe même à préserver mon teint du hâle ! je

— oui, cela vous aide à passer le temps

— je mets des gants pour aller en forêt, je me demande laquelle de mes vestes de homespun, laquelle de mes cravates, est la plus appropriée à la couleur du temps, et si je vais faire un tour à cheval, j'hésite entre cinq ou six paires de leggins de teintes différentes. A Paris un complet gris pour le matin, un complet sombre pour l'après-midi et

souvent aussi pour le soir, me suffisent ; j'abandonne entièrement mes mains à la manucure la plus voisine de chez moi, et je ne songerais jamais à parfumer l'eau que la ville de Paris envoie dans ma baignoire. Donc, dans un certain sens, la Province

— la campagne

— a sur moi une influence civilisatrice, me raffine.

— Ce n'est qu'une autre forme de la réaction dont je vous parlais ; une protestation, une lutte inconsciente contre la platitude, le laisser-aller, la laideur de ce qui vous entoure. Mais avez-vous jamais passé plus de deux mois dans votre maison familiale sans revenir pour une semaine à Paris ou sans aller faire un tour à Brighton, à Rapallo ou à Pérouse ? Vous voyez bien !

— Après tout, c'est vrai que ces petites villes endormies ne sont pas mal comme campagnes où passer la belle saison pour y travailler tranquillement, ce qui devient de plus en plus utopique à Paris. Moi, dans presque toutes les villes que nous venons de voir, je me suis installé en imagination. J'y ai loué des appartements, acheté des maisons, changé plusieurs fois d'adresse. A Sens, par exemple, le quartier où il y a cette île... Et de chaque ville choisie je faisais mon château où je vivais noblement, travaillant dans une solitude complète, tout absorbé dans la construction d'un poème de quelques centaines de vers où je condensais la quintessence de dix années de ma vie. Alors Paris devenait, au loin, « la ville », celle où on va faire les provisions, où on envoie le chauffeur avec la liste des commissions... Et de temps en temps on sort, on va voir les amis : châtelains d'Auteuil, gentilshommes de la Plaine Monceau, prélats et abbesses des Ve et VIe Arrondissements. Voilà tout le rôle qu'avait Paris dans ma vie telle que je l'organisais.

— Et les bibliothèques, et les musées, et les concerts, et les expositions ?

— Il suffirait de choisir une ville qui ne fût pas à plus de deux heures du Square Louvois.

— Et cela vous ramène bien près de la Banlieue.

— Saint-Germain ou Versailles semblent tout indiqués.

— Tu reviendrais vite au boulevard Raspail !

— Nous montons ? Il croit

— Si vous voulez changer de place avec moi, ça m'est égal d'être devant.

— qu'il pourrait vivre en Province toute l'année ;

— quel drôle de Provincial ferait notre Poète !

— qu'il n'y manquerait de rien ;

— Ah ! le mouvement de l'air fait du bien ! « On respire, et on sent jusqu'au fond du cœur la douceur de la France. »

— Merci pour la citation.

— après tout... Mais non ; il y manquerait de la chose la plus nécessaire.

— D'un Editeur ?

— Vous brûlez ! Mais ici l'Editeur n'est qu'un signe algébrique (et je vous en demande bien pardon), le symbole d'un certain degré, d'une certaine qualité de civilisation. Le manque dont je veux parler est plus général, et, puisque nos quatre-vingts coursiers-vapeur vont au pas, qui est du quarante à l'heure, je vais essayer de vous l'expliquer. Je vous raconterai même une ou deux aventures qui me sont arrivées en Province. Remarquez aussi qu'il a dit « dans une solitude complète », et il a raison ; son intuition de Poète lui a fait sentir que la Province, pour lui, ne peut être que du paysage et non pas un milieu, un chez-nous. Nous sommes plus en pays de connaissance, plus à notre aise, dans n'importe quelle grande ville de l'Etranger que dans ces villes, relativement importantes, que nous venons de traverser. Il suffisait de voir les librairies, de lire la presse locale.

— C'est vrai. A Rome, l'autre hiver, à peine le Poète s'était-il fait connaître qu'on nous demandait des nouvelles de tous nos amis. On nous a même appris le prochain

divorce de X, dont nous ne savions rien quand nous avions quitté Paris.

— C'est bien ça ; et dans les villes que nous venons de voir, presque aux portes de Paris, la littérature, la peinture et la musique françaises contemporaines sont moins connues qu'à Barcelone, à Varsovie, à Buenos-Ayres ou à Francfort.

— Et à Florence, on l'a même reconnu, d'après son portrait par Marie Laurencin,

— et son portrait, en vers, par Adrienne Monnier...

— Mais, bien entendu, c'est de ce genre de Province que je veux parler, celle où nous nous promenons depuis quatre jours, et non celle des grandes villes françaises où il y a tout de même des groupes

— moins nombreux qu'à l'Étranger

— où nous trouverions des gens qui nous demanderaient ce que préparent Jean Giraudoux et Darius Milhaud, et si Léon-Paul Fargue va bientôt donner son « Paradis » ; de cette Province

— aux villes endormies que j'aime

— et qui semblent vouées à la dépopulation

— où Paris, trop proche, fait le vide

— et qui donnent à tout le pays, le Centre, le Cœur, l'air d'une Allemagne anémique

— anémique et négligée ;

— oui, cette Province qui est, par excellence, la Province.

— Et votre pays d'Allen sera quelque chose comme ça.

— Le département, oui ; mais le Duché, non pas. « Bourbon est en avant ! »

— Mais tu devais nous dire quelle est « la chose la plus nécessaire », plus nécessaire à un Poète qu'à un Editeur, et qui manque en Province ?

— Oui, quelle est-elle ?

— Attention ! Nom de Dieu ! Ah, trop tard.

— Oh ça y est ; les reins cassés ; il se traîne sur la route, rien à faire.

— Pauv' petit cabot. Il a vu cette belle voiture brillante et il a voulu jouer avec elle. Il s'est approché en remuant la queue, pour lui mordre sa grosse patte de caoutchouc, et.

— J'aurais préféré écraser dix poules. Elles sont si bêtes. On dirait qu'elles le font exprès.

— Oui, la soif du martyre.

— Ou le point d'honneur, peut-être.

(à suivre). VALERY LARBAUD

AGNÈS

Aux Mânes de la Comtesse de Ségur,
née Rostopchine.

Mon cher, cher amour, mon amour au dur sourire,

Je vous écris, un peu trop tôt. Il y a beaucoup de chance pour que ceci ne soit pas mis à la poste cette année, mon amour.

Peut-être jamais. Je le garderai, jusqu'à ce que vous existiez.

Je m'exprime mal. Vous devez exister, vous avez vingt-cinq ou trente ans, à cet instant même. Seulement, je ne sais pas votre nom.

La chiromancienne ne m'a pas dit votre nom. Elle m'a dit : « Je LE vois ! Il a du génie ; il a l'air très jeune quand il rit. » Et puis elle a laissé retomber ma main ; et moi, je suis rentrée, marchant sur des roses.

Il a l'air très jeune quand il rit. Que c'est joli ! Cela valait bien vingt francs. Oh, que je voudrais, que je voudrais te voir !

Comment, vous êtes dans ma main, mon amour, et je ne vous vois pas... Je la regarde et je ne vous vois pas.

Du génie ! Tous les gens que je connais ont du génie. Cela n'est pas une distinction.

Elle a annoncé aussi que je vous rencontrerais « dans un endroit où je ferais des kilomètres et des kilomètres ». Je me demande où cela sera. Je ne peux pas attendre très longtemps, c'est pour cela que j'ai été consulter afin

de savoir quand vous arriveriez. Mais il paraît que ma vie retarde sur ma main... Si vous n'y entriez que tard ? Non, elle s'est trompée.

*
* *

Je vous donnerai toutes les lettres dès que je vous rencontrerai, quand vous existerez vraiment. Vous saurez tout de suite si, oui ou non, je vaux l'amour.

Peut-être dans très longtemps... Alors, la liasse sera énorme. Que penserez-vous ?

Ah, ma vie est changée depuis que j'ai eu l'idée de vous écrire. J'ai un ami, maintenant ; j'ai mon ami, le mien, celui à qui j'appartiendrai quand je serai une femme. Je l'ai tout de suite, je peux lui parler. Il ne peut pas répondre, mais cela ne fait rien.

Ce qui était difficile à supporter, c'est d'être jeune sans vous, de sentir ma vie couler de mes mains, de mes yeux, de mon âme, et se perdre vers toutes les choses et tous les gens pendant votre absence ! Parfois c'était une vie quelconque et je ne la regrettais pas ; d'autres fois c'étaient si bien la minute, la robe, la pensée qui vous auraient ravi, que j'en voulais au temps.

Le sort des femmes dépend excessivement du hasard. Elles vous rencontrent trop tôt, trop tard, et celles qui vous rejoignent quand même ne vous ont jamais à l'heure qui serait la plus délicieuse. Elles ont beau être prêtes, attendre, dire « maintenant, maintenant... ».

Vous seul feriez de l'heure un moment extraordinaire, et vous manquez. L'heure irait jusqu'aux étoiles, et jusqu'à l'extrême fond du cœur. Elle s'écoule, et creuse dans l'espace une place infinie, et passe, et choit dans le passé.

Qui est-ce qui les recueille, ces heures-là, qui n'ont servi à rien ? Quelquefois je crois qu'il est à l'envers du monde un endroit où elles sont conservées, où elles tombent

comme de l'eau pure, où les morts les boivent, pour être heureux.

Tout cet amour qui n'est pris par personne, qui sait où cela va ? Mais moi, je vous force avant le temps, comprenez-vous, je vous ai. Quand l'heure viendra, quand je serai prête, avec la robe, et le cœur, — quand je dirai : « maintenant, maintenant, » et que vous ne viendrez pas (comme tant d'autres fois où vous n'êtes pas venu), je ne laisserai pas ce que j'ai de meilleur se dissiper jusqu'à l'autre bord du monde.

Je m'assieds, je vous écris, amour, je vous l'envoie.

*
* *

Cher, le plus cher de tous,

Ce ne sera pas facile de vous trouver, car je ne connais personne. Pourtant, j'appartiens par alliance aux gens connus.

Les travaux de père l'ont fait combler d'honneurs. Grand' mère et moi n'avons pas été présentes à cela : tout s'est passé à l'étage en dessous. Cinquante-six marches plus bas... C'est de ce pays fermé de tapisseries, enrichi de livres, animé de curiosités, que semblent me venir tous les rayons de la vie ; mais il est inaccessible, comme le soleil.

Jamais une des personnes connues ne se trompe, ne monte les cinquante-six marches, ne sonne chez nous. Mais quand mon père vient déjeuner ici le dimanche matin, j'entends, de la bouche du domestique qui sert, des noms que j'ai lus dans les journaux : ces noms appellent papa au téléphone.

On pose l'appareil sur la table. La figure de papa jette tous les feux de la grâce : « C'est vous, cher ami ? »

Une présence, détachée de l'essaim magnifique, bourdonne obscurément au récepteur que papa tient d'une main crispée.

Qui est entré là dans notre grise salle à manger ?

Est-ce un de ces mâles énormes qui changent l'ordre établi, est-ce la reine des abeilles ? — Mon père a répondu : « Princesse »... c'est elle ! Je me redresse respectueusement.

Peut-être qu'elle a des boucles noires très serrées autour de la tête, un tailleur bleu marine sans prix, une voix qui a trop parlé des langues étrangères ; — iris et cèdre, camélia...

C'est fini. Oh ! qu'il en vienne un ou une encore ! Je contemple le téléphone ; ainsi fait l'amoureux, la porte qui peut s'ouvrir. Le courant va relier quelqu'un à quelqu'un, comme s'ils s'aimaient, ils se parleront en se regardant l'âme, comme s'ils étaient morts, mais ils mentiront, comme des vivants. Papa ment toujours moins que l'autre.

Chaque réponse me mène à mi-chemin d'un sentiment que je ne comprends pas et que je m'explique avec mon souhait. Chaque nom me fait former un visage. Chaque nouvelle m'instruit : je me compose Paris.

...Une multitude d'esprits charmants, de femmes à la fois mélancoliques, gaies, profondes. Tant de science. Tant d'élégance... Tant d'art... Mais papa est revenu à son journal, et à la pile de lettres qui déborde sur les compotiers.

Il se lève, il part. Où va-t-il ?

Sa haute taille est droite, ses yeux étincelants semblent d'avance rire aux idées. Une invisible Fortune doit le conduire. Il vous rencontrera peut-être. Mon cœur part avec lui.

* * *

Cher, cher,

Vous avez quelques années de plus que moi, probablement. Vous êtes déjà tout fait. En vous connaissant, j'apercevrai une personne parfaitement composée, dont beau-

coup de volontés seront accomplies, dont beaucoup de curiosités seront instruites ; mais moi, je n'ai pas de forme solide encore.

Ce matin, voici ce que je pense : j'ai un long temps à vivre avant de vous voir. Ce temps m'énerve et me creuse un vide dans le cœur. Eh bien, je vais l'employer à me préparer pour vous. Je veux que vous trouviez toute la pensée comme toute la grâce du monde en moi.

En ce sens, il vaut même mieux que je ne vous rencontre pas tout de suite : il me manque beaucoup de choses. Je fus élevée par grand'mère, comme j'ai voulu ; et je ne voulais pas l'ennuyeux : mais tout ce qu'on apprend est ennuyeux. L'histoire ancienne des peuples de l'Orient est ennuyeuse, les montagnes du Thibet sont ennuyeuses, les nombres premiers sont ennuyeux, la théorie du levier est ennuyeuse, les dates des traités... Alors, j'ai 17 ans, et je ne sais pas tout cela ; ni le reste !

Je sais ce que j'ai lu, couchée à plat ventre dans la bibliothèque ; et saoulée de textes bizarres je fais illusion à quelques personnes, et à moi-même. Mais devant vous, cela ne tiendrait pas dix secondes. Vous me jugeriez. Vous me parleriez comme on parle à quelqu'un d'autre. Mais je veux que, quand vous sortirez de votre âme pour penser dans la mienne, cela ne vous change pas ; être plus près de vous qu'une femme ; savoir, comme un frère, ce que vous savez.

Et vous savez tout, naturellement.

L'exaspérant, c'est que ce tout commence par les montagnes du Thibet, la théorie du levier, les nombres premiers. Mais tant pis ; on n'arrive au plus haut de soi que contre soi.

Il faut qu'à vingt ans je sois prête. Cela me donne trois ans ; trois ans suffisent.

A ce moment-là, voici comme je veux être : plus grande de cinq centimètres ; les dents aussi blanches que mainte-

nant, mais mieux rangées; peser à peu près cinquante-cinq kilos, nue; savoir le latin, et le commencement de toutes les sciences.

Et enfin, qu'il y ait au dedans de moi un renseignement précis sous chaque enthousiasme... Si je « savais » tout ce que « j'aime », je serais quelqu'un. D'ailleurs rien n'est ridicule comme l'enthousiasme mal renseigné : cela fait dire aux dames : comme elle est vivante !, mais Dieu se moque de vous, évidemment.

Cher beau et sage, cher grand frère de plus tard, si vous m'aimez, si vous me voulez, ce ne sera pas pour des charmes dont j'aurai fait la singerie. Rien ne vous trompera, dans la jeune fille qu'aujourd'hui je commence à élever, pour vous entre tous.

*
* *

... « Mademoiselle a laissé tomber les devoirs de Mademoiselle », dit Honorine en apportant une grande feuille que le vent poussait dans le corridor.

Lisez-la. Ce n'est pas précisément un devoir, c'est un projet; quelque chose comme un devis d'architecte. C'est l'état premier de la construction *Agnès*.

Voici comment je me bâtis :

CORPS	AME	ESPRIT
Golf, handicap 7.	Possession de soi.	Pouvoir suivre le raisonnement le plus difficile.
Tennis, 1re série.	Gaieté.	Histoire des religions d'Orient.
Cheval, monter à l'entraînement.	Naturel.	Physiologie.
Danse : russe, gitane, javanaise, nègre.	Douceur.	Physique. Chimie. Cosmographie.

CORPS	AME	ESPRIT
Vêtement parfait.	Espérance.	Latin, grec, allemand, anglais, italien, espagnol.
Musique.	Hardiesse.	Histoire des doctrines.
Dessin.	Persévérance.	Savoir choisir.
Santé.	Sincérité absolue.	Se former une foi.

Comparer avec l'état actuel :

CORPS	AME	ESPRIT
Golf : 21.	Se laisse emporter par ses nerfs.	Comprend pas un mot aux mathématiques.
Tennis, 2e série.	Tendance au retour sur soi.	Lu au hasard.
Cheval : des dons.	Tendance à étonner l'auditeur.	Vagues notions Croix-Rouge.
Danse : des dons.	Violence de sentiments ou de langage.	Néant.
Robes quelconques.	Tendance au désespoir.	Allemand, anglais.
Musique médiocre.	Hardiesse théorique, inopérante.	Nomenclatures...
Dessin nul.	Se laisse battre par les difficultés.	Ne sait pas où sont les belles choses.
Trop sensible aux changements.	Capable de mentir par fatigue ou pour plaire.	Du mysticisme à la négation.

Voilà qui est clair. Je vais épingler ces deux papiers dans ma chambre, et je marquerai les progrès qui me feront passer du tableau 1 au tableau 2. Je pourrais exposer en face une autre page, avec vos Corps Ame Esprit à vous ?

Je ne les connais pas... Si, je les connais, puisqu'ils sont ce que je désire ! — Et qu'est-ce que je désire ? —

L'être du tableau 1. Mais ce sera moi. Diable, diable, diable, diable.

Vous êtes, en somme, précisément ce que je veux que je sois. Tout vous va, le golf, le grec, la hardiesse, la douceur, la mathématique. Il n'y a que quelque danse à vous retirer.

L'amour, ce serait donc de rencontrer à l'état séparé *la perfection de moi-même ?* Quand les femmes parlent de leur « idéal », est-ce de celui-ci ?

Quelle perplexité ! Pour que vous me plaisiez, il faut que vous soyez *moi*. Un autre peut-il être *moi ?* S'il n'est pas moi, tout est manqué.

Ce serait peut-être très bien, d'ailleurs, mais manqué.

Je ne veux pas des amours imparfaites que l'on raconte.

Je joue toute ma vie sur vous, hasard.

*
* *

J'ai prié grand'mère de m'arranger une pièce où je pourrais travailler. Elle m'a demandé pourquoi je ne travaillais pas dans ma chambre. Je n'arriverai jamais à m'obliger à une manière de vie rigoureuse si je ne recommence pas dans une pièce toute neuve ; il me faut un endroit pour vous où personne n'entrera jamais, où j'irai seule vous écrire et vous parler. Le moment présent est lourd et lent à mon cœur ; est-ce qu'il ne serait pas possible d'avoir un îlot d'espace environné de silence, où je vivrais maintenant l'avenir ?

Mon fiancé plus doux qu'un frère, Votre existence est moins certaine quand je suis au milieu des autres. Mais quand ils ne sont pas là, vous naissez de moi simplement comme Eve d'Adam. Il ne faudrait qu'un petit effort de Dieu pour que vous deveniez tout à fait visible.

Je ne peux pas expliquer à grand'mère, jamais elle ne comprendrait. « Une pièce pour travailler ? dit-elle. Dans l'appartement de ton père, c'est impossible, tu le dérange-

rais. Ici je ne puis distraire le salon... Il y a bien la petite lingerie... »

J'ai donc eu la petite lingerie désaffectée, sur la cour, d'où l'on voit une moitié d'un de ces beaux platanes de Paris qui ne sont aimés par personne. C'est au levant. Ce n'est pas large, mais c'est très clair ; c'est parfaitement net, comme les pensées que je veux avoir.

La fenêtre est haute, la cheminée petite ; le papier des murs répète sur trois côtés des arbres portant des roses : ce sont ceux de la science du bien et du mal. Il faudra fabriquer aussi une morale dans cette lingerie.

Je mettrai là une table de bois blanc et des rideaux émeraude.

*
* *

O VOUS !

Je suis là. Un petit vent hésite entre les feuilles de l'arbre et mes boucles. Un gros bouquet de roses sur la table qu'apporta hier le menuisier. Paris gronde doucement dans le ciel de la cour, et l'appartement est tranquille.

J'ai peint au-dessus de ma porte : « AU MOI INCONNU ». Je l'ai peint du pinceau le plus fin, pour qu'Honorine ne le voie pas.

Sur le mur à droite, il y a les deux tableaux des QUALITÉS, l'actuel et l'optime. Sur le mur à gauche, les étagères de livres.

Depuis que je sais que je vous aime, j'achète autant de livres que je peux : l'histoire des Grecs, de Ménard, les Annales de Tacite, les traductions des tragiques de Leconte de Lisle, les Révolutions d'Italie de Ferrari, Sterne, Browning, un gros Shakespeare, un petit Faust, Agrippa d'Aubigné, Ronsard, Swedenborg, Taine et Michel Bréal, et des modernes, et des scientifiques. Ceux-là ont de laides couvertures.

Grand'maman m'a cédé Corneille, Pascal, Bossuet, Saint Augustin, Sainte Thérèse ; le docteur m'a donné les œuvres complètes de William James, et j'ai ramassé hier

un Grote en dix-neuf volumes et le « déchiffrement des hiéroglyphes » de Champollion. Comme je ne sais rien, tout est bon.

Je me suis donc levée à sept heures. Il est maintenant midi, le premier Mars.

Après un rapide examen de mes deux tableaux, j'ai décidé que le plus pressé, c'était le latin, l'algèbre et la religion.

J'ai d'abord appris le verbe AMO. Cela m'a coûté deux heures. Puis je me suis mise aux nombres positifs et négatifs, et aux quatre opérations.

Je ne comprends pas la soustraction. C'est désespérant. Ou la théorie a tort ou moi ; si c'était elle, cela se saurait. Je suis triste au point de ne pouvoir continuer à vous écrire. Une chose est sûre, c'est que je suis bête. Vous ne m'aimerez jamais.

*
* *

Mon bien-aimé, cela va de plus en plus mal. Non seulement je ne comprends pas les mathématiques, mais encore je ne comprends pas la religion. Quelle que soit la catégorie de mon esprit que j'observe, c'est donc pour y trouver le vide, sous des jugements rassurants qui ne sont pas de moi.

A n'importe quel prix, je saurai où j'en suis.

Or d'une part (algèbre), je suis bête.

D'autre part (théologie), je suis hérétique. Cela est certain. Il est bien vrai que, depuis des années, je ne vais à la messe que pour faire plaisir à grand'mère. Mon père y tient aussi, étant athée : car, si je l'imitais, l'on pourrait dire que son influence me perd ; mais lui, ne se soucie pas assez de moi, même pour me perdre à sa suite.

Pour savoir si j'acceptais la religion en vérité, j'ai jugé ne pouvoir faire mieux ni rien de plus simple tout à

l'heure, que réciter le symbole des apôtres avec grande attention, en m'épiant moi-même afin de remarquer à quel passage l'adhésion commencerait à vaciller.

Je ne l'avais pas récité depuis deux ans. Je ne prie presque jamais plus, excepté parfois dehors, la nuit, à la campagne, ou à Paris, dans l'heure égarée qui succède aux réceptions du monde, après que tant de phrases mal ajustées à la nature ont laissé le sentiment, comme étonné, comme solitaire. Un monologue vers Dieu ressemble alors à ce que j'essaie de vous dire : c'est toujours, s'efforcer d'être avec un autre, contre l'humanité que l'on ne comprend pas.

L'un s'explique, le cœur battant ; le divin Autre se tait sans cesse. Vous l'avez remplacé en un jour, sans que changent les paroles que je lui adressais.

Mais prier ? Ce n'est pas cette fuite vers soi-même ; c'est se quitter pour toujours. Je n'ai jamais prié, je m'en rends compte : j'ai seulement parlé de moi à l'invisible. J'ai tourné en cercle, pour retomber au centre de mon histoire, où il y a votre cœur.

Dans ces moments, je me croyais appelée à de hautes destinées célestes ; il me semblait qu'il y avait, de moi à Dieu, une relation particulière. Je vois bien que Dieu, c'était vous.

N'y a-t-il donc pas place pour vous deux dans mon univers ?

Il fallait en décider ; j'ai perdu une heure, la tête dans mes mains, à murmurer « O VOUS ! O VOUS ! » pour savoir si vous étiez le même, ou plusieurs.

Eh bien, vous êtes le même si Dieu est l'inconnu, vous n'êtes pas le même si Dieu est catholique. Voilà qui est remarquable et curieux.

C'est que le Dieu vague est formé par tout mon désir, comme aussi, TOI. Tandis que le Christ est quelqu'un d'autre.

Bien plus, il m'attire en sens contraire ; il m'arrache à ce

que je suis ; alors que par toi, par Vous, cher être suprême, je me retrouve sans fin.

Il me semble que j'entrevois faiblement une sorte de justification de l'orthodoxie : l'action de ma vie occupe tout l'espace où je pense, il faut un autre événement qu'elle, pour me délivrer d'elle. Le seul Dieu sans histoire n'y suffirait pas, car vous voyez qu'il vous ressemble, et n'est encore que mon désir. Je ne peux être tirée loin de moi que par un Dieu qui me gêne, que je n'aie pas inventé, que je ne puisse pas tout à fait comprendre, et dont les actes seront plus intéressants que les miens.

Il n'y a pas à sortir de là. Ou je prie le Dieu pur sans dogme et sans fait, qui n'étonne pas ma raison, que toute mon âme forme... mais il vous ressemble tant que vous prenez sa place.

Ou je prie le Dieu catholique, étrange, dont la personne est si compliquée que jamais je ne l'aurais dessinée seule. Sa passion, plus poignante que cette minute-ci, peut fasciner assez pour que je m'oublie... Mais il faut la chercher au delà des temps historiques, croire cent témoignages, et, par un acte de volonté aveugle, la préférer.

Le puis-je ?

Pour m'éprouver je me suis recueillie ; j'ai prononcé tout bas : « Je Crois en Dieu le Père Tout-Puissant... » et ces mots m'ont paru beaux comme la nuit d'été.

« Créateur du Ciel et de la terre. »

Cela veut dire qu'il a fait de rien le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, explique le catéchisme.

De rien ? Je songe. Il n'y avait rien que Lui. Comment était-ce ? Une sorte de grande lumière agréable, qui pouvait penser. Pas de douleur, pas de plaisir, pas d'histoires, pas de gens, pas de mort.

C'était beaucoup mieux. Pourquoi y aurait-il jamais eu autre chose ? Pour amuser Dieu ?

Oh ! il est l'idée de la beauté, la rosée des esprits, le sommeil dans la joie, mais il n'a pas créé le ciel et la terre.

Le monde est suspendu à Lui, il ne vient pas de Lui. Ou alors pas ce monde ; un autre, sans mort, sans mal.

Comment ? Mais cela a existé, c'était le Paradis. Et le Paradis s'est changé en cette Europe déchirante, à cause d'Adam.

Je m'arrête encore. Qu'avait-il fait ? Voulu savoir. Et qu'y a-t-il de plus beau que de vouloir savoir ? Je comprends entièrement Adam. Est-ce que Dieu n'aimait pas l'esprit ? — Je me fais horreur.

Ou Dieu n'aurait jamais dû créer le Paradis, ou il fallait permettre à Adam de comprendre. J'écris des choses si affreuses qu'il m'arrivera malheur.

*
* *

Mon bien-aimé, mon seul recours, prenez-moi dans vos bras, c'est vous qui êtes cause de tout.

Si je n'avais pas senti que vous viendriez dans ma vie, je n'aurais pas voulu être une créature extraordinaire ; si je n'avais pas voulu cela, je n'aurais pas commencé par un examen de conscience général ; et si je ne m'étais pas examinée de toutes mes forces, je vivrais encore aujourd'hui dans les arrangements dont tout le monde a l'habitude et qui favorisent la santé.

Mais pour être en face de vous absolument moi-même, j'ai rejeté tous les vêtements de l'esprit qui ne sont pas faits sur mesure, et il ne reste plus rien.

Ce qui m'est arrivé depuis l'autre matin est plus triste encore. Décidée à éclaircir le cas d'Adam, j'ai eu l'idée de chercher le gros traité de mon père sur l'origine des espèces.

Je n'y voulais pas trouver de théologie certainement,

mais ce que peut admettre la science sur la condition des premiers hommes. Pas de théologie... Et dès la préface, j'ai lu :

S'il n'y avait jamais eu qu'un dieu, l'on pourrait y croire.

Et puis :

Les dieux sont comme les hommes, ils se copient. C'est le dernier venu qui résume le plus d'avantages, et, à ce compte, c'est le meilleur. Quelle fortune pour le Christ qu'avant lui Bouddha ait inventé la bonté, Osiris la résurrection, et Dionysos l'eucharistie !

Ce n'était qu'une incidente, une insouciante parure d'érudition et de philosophie placée là comme en souriant, parce que mon père s'amuse à savoir aussi les autres sciences. Et cela effaçait si simplement Jésus...

Alors j'ai mis le livre sous ma tête, et j'ai pleuré.

Il y a quinze jours de cela ; je ne vous ai pas écrit, parce que je travaille à mourir. Je fais trois heures de latin et deux d'algèbre l'après-midi pour m'empêcher de réfléchir, et le matin je monte au manège.

Il n'y a que le dimanche de terrible : c'est le jour où je dis adieu à Jésus qui a déjà existé trop de fois. Comme les parents que l'on perd, auxquels on avait cessé pourtant de donner sa plus chère pensée, je m'aperçois que je l'adorais.

Je pénètre dans l'église avec grand'mère ; à demi je crois, à demi je ne crois plus. Mais il faut s'agenouiller comme les autres devant le SEIGNEUR. Agenouillée, je finis toujours par lui parler, et les regrets, les reproches, les dénégations que je lui adresse lui refont une espèce d'existence. Grand'mère est certainement attendrie de ma piété, quand, à l'instant de l'élévation, elle me voit tomber la tête dans mes mains. Si elle pouvait entendre que je prie : faites que vous soyez vrai !

Pourquoi ne serait-il pas vrai ?

Enfin les fidèles courbés se relèvent, fatigués d'avoir

porté le ciel ; ils remuent et respirent. Ceux qui suivent l'ordinaire dans un paroissien lisent : « Vous avez eu pour agréables, mon DIEU, les sacrifices de l'ancienne loi : recevez avec bonté le nôtre, dont ceux-là n'étaient que la figure... »

Est-ce qu'il a eu pour agréables, aussi, les dieux d'avant qui lui ressemblaient... qui tombaient de siècle en siècle comme des papillons de l'éternité, qui étaient pris dans la chair, qui délivraient d'un malheur dont la cause se perd dans la nuit, qui mouraient sans mourir afin que leurs croyants pussent mourir sans mourir ?

Mais le plus beau d'entre eux avait quelque chose d'excessif et de nocturne. Il n'était pas intime à l'amitié, facile à trouver où qu'on se trouvât, un dieu tout naturel au cœur et que l'on pense tout éveillé, comme celui qui est descendu du ciel pour ces gens-ci...

Les voilà qui se lèvent, la messe est finie. Je me sens soudain détachée ; je pense de nouveau comme séparée. Ma prière est partie : a-t-elle rejoint quelqu'un ? Je n'y peux plus rien, je me détourne d'elle.

Ceux qui ont communié sont tout brûlants ; ceux qui se sont confessés sont tout légers, je suis toute seule. Soyez avec moi. Il me faut LUI ou VOUS, vous entendez.

*
* *

L'anhydride est binaire,
Rentre tes blancs moutons,
Il est d'acide père
Si tu mets l'eau dedans.

J'ai tant à retenir que je m'arrange comme je puis.

J'avance en algèbre ; mais toutes ces espèces chimiques ont trop de propriétés ; le chlore surtout, il a fallu trente-huit vers.

D'ailleurs, il y au moins trois chimies : celle de mon programme, celle des grandes Ecoles, et celle de la collection Toutatous.

Il y a aussi trois physiques. Les deux premières chimies et les deux premières physiques se tiennent ; mais la chimie et la physique de la collection Toutatous mettent en des états épouvantables : quand on les lit, l'on est excité comme lorsque l'on est mort et cinq minutes avant de tout savoir. Je meurs moi-même de ne pouvoir en parler avec vous.

Le professeur dit que j'ai tort de les lire, que cela me trouble, et que les équations sont au-dessus de moi. Je sais que j'ai tort, mais je ne puis résister. C'est le démon en moi, c'est le mauvais sang en moi qui veut savoir, au lieu de me laisser demeurer entourée de mes manuels. Je sors de mes manuels comme je suis sortie de l'Eglise. Cela ne mène à rien ; je serai hérétique et refusée, mais c'est si beau !

Mes manuels, n'est-ce pas, ne voient guère plus loin que mes yeux. En définitive, ils me faisaient toujours calculer une faillite : une énergie perdue, une force amortie, une dissipation, une extinction, une chute, un adieu... O mon vieux, ce principe de Carnot, des derniers chapitres, cette loi qu'ils ont gardée en réserve comme un cadeau, dont la formule s'applique à tout pour qu'on calcule que tout doit diminuer et de moins en moins paraître tomber, et de plus en plus descendre ! je n'y croyais pas.

Je voulais qu'il existât un bel univers où les choses ne fussent pas tirées par le mauvais sort perpétuellement en bas, plus bas. Eh bien, il existe. C'est l'univers de la collection Toutatous. Mon professeur peine à me rappeler en arrière parce que ce n'est pas dans mon programme, mais j'y vais.

Peut-être que vous vous cachez par là...

* * *

Ange gardien,

La catastrophe est arrivée.

Grand'mère m'a dit : « Mon enfant, nous allons faire nos Pâques. »

J'ai répondu : « Plus tard. »

C'était il y a une heure. Elle a repris : « Ce n'est pas possible. Panis nous attend à confesse aujourd'hui. Je l'ai fait prévenir afin qu'il soit à la Madeleine. »

— Je n'irai pas. J'aime mieux ne pas communier. J'ai des doutes sur la religion.

Il me semble qu'en prononçant cela, j'étais verte. Ma tendresse pour grand'mère se révoltait contre mon acte cruel ; c'était la tuer. Dans une horreur sacrée, j'attendais qu'elle vît le bouleversement de mon âme, et qu'elle en mourût.

Elle répondit : « Mets ton ensemble bleu, ma petite fille, c'est plus convenable, » et sortit doucement.

A déjeuner, papa, perdu dans son espace, présentait un beau visage passionné, fermé, qui signifiait le drame de la sagesse, ou du plaisir ?

Ici les dépêches, les lettres, les brochures, les cartes de visite et les journaux. Grand'mère parle de sa petite voix. — « Cher Vincent, pourrons-nous avoir la voiture à trois heures ? — Certainement, certainement, » dit papa qui écrit au crayon et n'écoute point. « Nous allons seulement à la Madeleine », continue grand'mère. Moi, j'ai froid aux mains ; je m'entends prononcer d'un ton dur que, pour ma part je n'irai pas.

Enfin, grand'mère devient nerveuse. « Vincent, Agnès ne veut plus communier. — Quelle est cette lubie ? Je n'aime pas les macaronis », interroge et assure mon père tout d'un moment, de son assiette à mon esprit.

Mais bon ou mauvais, c'est le moment de mon destin. L'âme qui me fait mal en moi de s'efforcer contre les bornes du monde, quelqu'un va la regarder ; le seul peut-être qui soit *où elle est* — où vous seriez, mon frère, mon frère. Quelqu'un, le seul qui vous ressemble... En ce moment je suis déjà devant vous. Je vous parle pour la première fois, et dans l'enthousiasme : « J'ai pensé au *Credo* en récitant le *Credo* ; rien n'était plus d'accord. Je ne sais comment j'ai cru pouvoir communier avec Jésus, je ne peux plus. S'il n'y avait que lui et moi au monde, je ne pourrais parler. Je cherche tout ce dont il n'a pas eu souci. Il est du temps de l'empire romain, qu'est-ce que les autres peuvent lui dire ?

— Alors tu es païenne ? » interrompt grand'mère que l'émotion et les souvenirs du couvent ramènent simplement à Corneille ; mais papa ne s'y laisse pas entraîner.

Il se lève, s'arrête un peu près de moi.

« Ne fais pas de peine à ta grand'mère, Agnès, va te confesser, va, va, il y a bien toujours un ciel pour que ton cœur le trouve... » — comme il dirait qu'il y a bien toujours une galaxie que nous ne calculons pas.

C'est ainsi que l'on m'a menée vers Panis.

* * *

Je n'ai pas pu vous raconter l'affaire Panis hier, j'étais trop déprimée : il n'y a rien qui me fasse plus mal au corps que d'être inférieure à l'Agnès de mon orgueil. En rentrant, j'ai pleuré ; Yorick me léchait la figure ; ensuite j'ai dansé, dansé sur l'église, dansé sur la famille, et Yorick dansait avec moi.

Voici. A la Madeleine, Panis prévenu par grand'mère m'entraîne à la sacristie où il se tient debout avec un air mi-figue mi-raisin : « Eh bien, mon enfant, eh bien, mon enfant ? »

C'est simple ; ils veulent me faire une mauvaise cons-

cience. La franchise de l'esprit, ce que j'ai de meilleur, ils l'appelleront d'un nom indigne, probablement « vanité ». Ce que j'appelle « bien », ils l'appellent « mal ». Est-ce mal de quitter l'Eglise ou est-ce mal de mentir ?

Je ne resterai pas dans cette position ; je veux m'en aller : « Mon père, laissez-moi partir. » — « Pas avant de vous avoir entendue. » Je suis donc là comme le « traître ».

— Qu'avez-vous contre DIEU, Agnès ? »

C'est fait, il m'a mise dans le mauvais camp.

« Mais mon père, où est DIEU ? Est-il ici, ou loin ? Est-ce que je vais le perdre en allant ailleurs ? Pourquoi serait-il seulement avec vous ? »

— DIEU est dans l'Eglise Une, Catholique, Apostolique et Romaine. Vous ne le trouverez pas en dehors d'elle. Vous n'êtes pas la première qui vous heurtiez au Dogme. Sa vérité n'est pas à votre mesure : et puis après ?

— Je ne me heurte pas au dogme, vous ne m'entendez pas du tout. Ce sont les penseurs qui se heurtent au dogme : probablement il faut des difficultés aveuglantes pour les éblouir. Moi, s'il n'y avait que les difficultés du dogme, je resterais fascinée, parce que tous les peuples l'ont rêvé depuis la naissance de l'âme... Ce n'est pas naturel... D'ailleurs, les lois de Dieu ne peuvent être qu'étranges, celles de la physique le sont bien, avec l'électron qui tourne sur des orbites à l'intérieur de l'atome dans un univers courbe ; voyez la collection Toutatons... »

— Je vois surtout que vous lisez à tort et à travers, Agnès. Ces désordres d'esprit mènent à l'orgueil. Lisez les évangiles et cherchez Jésus.

— Mon père, mon père, vous touchez au point le plus triste ; enfin ce n'est pas le dogme qui m'arrête, mais Jésus. Je sais bien que c'est LUI qui vous gagne tous les fidèles, les catholiques sans foi pour la sainte Trinité, sans foi pour la Résurrection de la chair, sans foi pour le Saint-Esprit.

Celui-là, ils le trouvent acceptable, l'Ami de tout le monde, en blanc. Je frissonne si je vous confesse que c'est à celui-là que je ne peux pas parler. Il est d'une province si distante... Que lui feraient mes questions ?... il est si simple, il ne comprendrait pas... Je les poserais encore mieux à Virgile..., à l'empereur Auguste... à... à... »

L'abbé Panis fit au-devant de mon front un rapide signe de croix.

Une dame patronesse attendait à la porte que je finisse.

Je tombai dans les profondeurs : « Je ne vous quitte pas comme ferait un luthérien, mon Père... C'est le DIEU de l'église que j'adore... »

Du moins je me suis comprise. Il n'y a aucun refuge spirituel pour moi. Le Saint-Esprit oblige le courant électrique à dévier l'aimant, souffle sur les soleils ; le Père est mon éternel repos, — mais Jésus, mais Jésus, posé tout étroit dans l'histoire et dans la géographie ?

Le DIEU UN en TROIS dont témoignent les Conciles, qui défie la raison commune, IL peut encore appeler en moi le sentiment qui fait qu'on prie ; IL pourrait éveiller, comme la Science, une curiosité infinie et un espoir. Entre ce que je sais et LUI, il y a cent mille sciences !... Mais pour aller à LUI, il faut aller au Christ de ce petit pays, qui ne les savait pas.

Celui qui ne m'est rien, c'est celui que les consciences les plus difficiles trouvent acceptable.

Acceptable, si l'on veut, mais pas DIEU.

Un Dieu est extraordinaire.

J'ai mal à la tête.

Je voudrais mourir.

*
* *

Et puis maintenant, qu'est-ce qui est bien, qu'est-ce qui est mal ? Les prêtres ne me le diront plus ; il n'y a peut-

être aucune défense de mettre mes fantaisies en action.

Pourtant le Coco voulait m'embrasser ; je n'ai pas voulu, quoique j'eusse un peu envie par la faute de mon image dans la glace.

C'était vingt et une heures et je ressemblais précisément à l'amour, ce qui arrive quelquefois sans que je puisse le prévoir, et généralement il n'y a personne. Mais hier le Coco passait.

La glace m'inspirant, je lui ai joué, rien qu'avec l'âme, un petit air, — un « Ah — vous — dirai-je — Coco » pendant un quart d'heure ; et je voyais ses yeux simples avoir un regard d'homme ; et mon visage rougissait à mesure, et chacun de nous changeait l'aspect de l'autre, tant il prenait en lumière ce que je gagnais en couleur, sans même nous toucher.

Quand il m'a touchée tout a été fini, quel dommage.

*
* *

Je veux expliquer l'univers à M. Klein, il coupe court : « Ce mot n'a aucun sens. »

Alors j'explique l'univers à n'importe qui, parce que c'est impossible de le garder pour moi seule. Je l'explique, je le donne. Le donne à grand'mère, à Belle Alice, au Docteur. Plus j'explique, plus j'espère de comprendre ; et voici :

L'univers est un vaste trésor, où des colliers d'éléments qui s'assemblent et se quittent, nous enferment et nous font sentir. Nous sommes pris dans leur trame épaisse ou brillante ; elle se prolonge au dedans de nous ; elle était arbres, rochers, rayons, elle finit en veines.

Le carbone, le fer, la soude, le calcium, l'or, l'argent, le chlore, l'hydrogène, le soufre, l'azote, le manganèse...

Les éléments simples. C'est beau, ce nom. Les Seigneurs Simples. Et que sont-ils, enfin ? Ils sont atomes, dans

l'extrême au delà de l'apparence : atome de fer, atome d'argent, atome de soufre pour l'éternité.

Grand'mère s'est endormie. Alice, à toi je dirai tout : les atomes non plus ne sont pas éternels... Ils ne sont pas des seigneurs. Ils changent. Chacun est le même soleil dans l'invisible, entouré de points qui sont des lunes : ils seraient pareils s'ils avaient le même compte de lunes ! à lunes égales, l'atome d'or est un atome de plomb.

Je touche ma bague : elle sera plomb. Cela se fera seulement en beaucoup plus de temps qu'il n'en faudra pour que je devienne terre.

Je serai terre.

Niels Bohr est le Galilée des atomes. Je ne voudrais pas qu'il m'entendît... Mais je n'ai pas acheté par assez de travail les mots dont il use.

O vous qui n'êtes pas là ! C'est ici que je suis. A qui parler ? Alice n'écoute plus. Qui se soucie d'un univers qui change, d'un univers étrange ? Le carbone, le phosphore, le fer, le chlore, l'oxygène, le potassium, le mercure, leur personne passe aussi...

Ils rayonnent l'être quand ils ne sommeillent pas... Sommeillent et s'éveillent, sommeillent et s'éveillent... Quand ils sommeillent, Bohr manque son calcul.

Je suis faite de cela, des pieds au cerveau ; il n'y a rien d'autre en moi. Mais j'oblige mes éléments à prendre ma forme : comment ?

Si je savais comment ! je m'arrondirais la figure.

Est-ce qu'en me représentant bien nettement l'itinéraire de mes sels, de mes phosphores, de mes carbones, de mes chlorures, je ne pourrais pas les distribuer à mon goût ?

Aristote écrivait que la forme préexistante, c'est l'âme. L'âme serait peut-être une sorte de direction, comme un chemin fait d'avance pour les éléments qui vont traverser le corps ? Donc ils s'arrêtent là ou là, et l'on a un nez pointu.

L'âme qui peut faire un corps parfait et magnifique

est étendue sur la première cellule vivante, comme un oiseau.

L'oiseau ouvre ses ailes, le corps grandit...

Non, ce n'est pas ainsi.

Où il n'y a pas encore un millième de millimètre de chair, il y a un point, à l'ultra microscope. Un fil existe dans ce point, une spirale, un discernable serpent de substance vive, qui dort. Et ce fil seul persiste d'être en être, enroulé, déroulé, pareil de forme en forme, cédant à chaque accroissement de vie quelque peu de sa longueur qui doit aller jusqu'à la fin du monde. Quand le corps est aux abîmes, et qu'il n'est plus, la spirale animée qui fut le centre de son premier jour se poursuit dans les corps qui succèdent.

L'habitude, l'expérience, la passion, — l'hérédité, le passé, tiennent à cela ; personne n'a pu m'enlever les livres qui l'expliquent. L'âme tient à cela.

J'ai parlé de l'Univers tout le jour à des gens qui n'en voulaient pas. Le jour fini, j'attends mon père : « Dans le noyau de la cellule, est-ce que ce filament enroulé qui se rompt pour se reformer avec la même matière à chaque unité de croissance, et qui continue à travers tous les individus partis d'un même départ, ses mêmes spirales où l'on croit que les signes de la race sont fixés, est-ce que cela ne pourrait pas être réellement le serpent de l'Eden ?

Ou penses-tu que ce soit plutôt un réseau, un filet, qu'un serpent ? Dans ce cas, puisque les tendances bonnes et mauvaises, c'est-à-dire les âmes, y sont prises, est-ce que ce n'est pas très curieux qu'un père de l'Eglise ait comparé les chrétiens à des poissons ? »

Mais celui qui sait ce qui se peut savoir, répond : « Ta science, Agnès, ressemble à celle de Babylone. »

Encore un jour pour rien.

*
* *

Mon cher frère,

« Nous partons vers LOURDES la semaine prochaine.
« Grand'mère a jugé que c'était l'endroit le plus favorable
« où passer les vacances de Pâques, pour une jeune fille
« qui avait perdu la foi.

*
* *

« Marie, je n'en peux plus. Votre eau est fraîche, MARIE.

« Elle vient du pic là-haut, et de l'âme de Bernadette.

« Je me penche, je bois. Je ne suis pas catholique,
« pourtant je bois, et je demande.

« Donnez-moi l'amour, MARIE, je bois une gorgée ; ou
« faites-moi mourir, MARIE, je bois une gorgée. Donnez-
« moi l'amour ou faites-moi mourir. Deux. Donnez-moi
« l'amour ou faites-moi mourir. Trois.

« Il n'y a personne. La basilique est éclatante, plongée
« dans le ciel bleu. C'est dangereux ce que je fais. Mon
« vœu monte droit, plus rapide que ne va mon regard. Je
« ne crois pas qu'il y ait, là-haut, une vierge toute-puis-
« sante : je ne lui parlais plus...

« Tout de même, je parle à quelqu'un.

« Je prie, je vous prie. O Fine, ô Pure, je vous salue
« entre toutes les femmes, donnez-moi l'amour ou faites-
« moi mourir. Me voici. Je me mets à genoux comme
« autrefois, et dans le ciel qui était vide, je replace tous
« les saints, — je replace DIEU, obscur au fond d'une
« lumière éblouissante. Je veux qu'il existe, je meurs de
« soif.

« Je suis venue vous demander un sauveur ou de me
« faire mourir parce que c'est la seule issue raisonnable,
« j'ai bien considéré.

« J'ai peur de moi, je suis enfermée en moi. S'il n'y « avait que moi avec moi je n'aurais pas peur j'en suis « certaine... Mais il y a toutes ces tendresses... D'où me « viennent-elles ?

« J'aime, j'aime, des corps que je n'ai jamais vus.

« D'où me viennent-ils ?

« Est-ce que c'est le péché originel ?

« Où sont-ils ? Au fond de ma mémoire ? Mais quelle « mémoire ?

« Ils sont au fond de mon corps. Il me semble que j'ai « des corps qui ont aimé mon corps, au fond de mon « corps. Tout ce qui est doux les appuie contre moi, le « vent, le printemps... et me fait sourire... et puis « attendre... et puis désespérer.

« J'aime... j'aime... Je n'ai rien fait de mal. Quand un « homme est beau et regarde, je regarde ailleurs, et il s'en va.

« O qu'il s'en aille, qu'il s'en aille ! Il y a des baisers « dans mes mains, dans mon cœur. Qu'il ne me touche pas, « je porte Dieu. Je me détourne, l'homme part, je prends « l'air fier...

« Un jour, j'accepterai.

« Il ne faut pas que j'accepte. Et si je n'accepte pas, je « n'ai plus rien.

« Comment en sortir ?

« Il n'y a qu'un miracle......

« *Ave MARIA gratia plena Dominus tecum*. Donnez-moi « l'amour, non pas l'homme qui est près de moi, à qui « je dis « non », mais cela qui est au fond de moi, à qui « je dis « oui ».

« Ou bien faites-moi mourir, afin que je ne dise jamais « oui » par surprise.

« Que je meure maintenant, je fais le vœu. Si vous « m'exaucez, je croirai.

Qu'elle est fraîche, qu'elle est froide...

C. K.

VOYAGE AU CONGO[1]

CHAPITRE V

DE NOLA A BABOUA

5 novembre.

Crise du portage. Nos porteurs veulent tous repartir ; du moins les soixante recrutés par l'administration. On a apporté pour eux, hier, une grande quantité de bananes, mais très peu de manioc, ce qui cause un grand mécontentement. L'Administration paie 1 fr. 25 par journée d'homme avec charge, et 75 centimes l'homme non chargé ; mais souvent, la somme est remise globalement au chef, de sorte qu'il arrive que les intéressés ne touchent rien. C'est, affirment nos porteurs, ce qui va se passer. Nous voici fort embarrassés, car, dans l'absence de tout représentant de l'autorité française, il est extrêmement difficile de trouver ici des remplaçants ; et d'autre part il nous paraît inhumain d'emmener ces gens beaucoup plus loin de leurs villages. Nous pensions d'abord pouvoir remonter la rivière en pirogue jusqu'à Nola, mais l'Ekela, grossie par les pluies, coule à pleines eaux et n'est plus navigable qu'à la descente ; les rapides sont dangereux. Force sera de revenir sur nos pas jusqu'à Kongourou et de gagner Nola par la rive

Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er novembre, 1er décembre 1926 et 1er janvier 1927.

gauche, car, nous dit-on, l'autre route est abandonnée. Dès qu'une route n'est pas entretenue, la végétation qui l'envahit la rend à peu près impraticable.

Nos porteurs, à l'aide d'une très longue baguette de bambou, dont l'extrémité est fendue en fourche, s'emparent avec une grande habileté des nids des « mouches-maçonnes » suspendus aux poutrelles de la toiture qui abrite notre véranda ; ce sont de petites colonies d'une vingtaine d'alvéoles ; les larves, ou les chrysalides, lorsqu'elles sont encore d'un blanc de lait, sont, nous disent nos gens, délectables. Nous les avons vus également se jeter sur les termites ailés qu'attire par essaims notre lampe-phare, et les croquer aussitôt sans même les plumer de leurs énormes ailes.

6 novembre.

Difficulté de trouver du manioc pour nos gens. On finit par en apporter ; mais il n'est pas pilé ; les porteurs boudent. Pour permettre le recrutement d'un nouveau contingent, nous décidons de ne partir qu'après-demain. Toutefois nous n'osons congédier déjà ceux-ci, qui cependant se démoralisent et s'encouragent à l'insoumission.

Vers le soir nous traversons l'Ekela en pirogue. Visite à l'établissement de la Forestière que dirigent deux très sympathiques et tout jeunes agents. Ils paraissent honnêtes [1]. Nous achetons diverses fournitures à leurs « magasins ». puis gagnons un grand village au bord du fleuve, à l'endroit où la Kadei rejoint l'Ekela pour former la Sanga. En

1. Qu'ils ne se fassent pas d'illusions : leur honnêté leur nuira. La Compagnie leur préfèrera nécessairement des agents qui feront rentrer dans la caisse plus d'argent qu'eux ne le pourront faire *honnêtement*. Rien n'éclairera mieux ma pensée que ces propos d'un agent de la même compagnie, entendus longtemps ensuite et dans une toute autre région. On comprendra de reste les raisons qui me font préférer ne point mettre ici de noms propres de personnes, ni de localité. Cet agent avait fait avec nous la traversée ; amusé de nous retrouver, il se mit à nous parler sans crainte, sans soupçonner d'abord le dégoût

face du village, un mont aux pentes brusques, couvertes d'une forêt épaisse. On la dit hantée de singes de toutes espèces ; en particulier quantité de gorilles énormes, que l'on chasse au filet. Les gens du village nous montrent ces filets robustes aux larges mailles, pendus aux portes de leurs cases. A l'entrée du village, un piège à panthères.

Brusque retournement de la crise du portage. On vient nous persuader que nous pourrons remonter l'Ekela en baleinière jusqu'à Bania, et que cela ne nous prendra pas plus de quatre jours.

que ses propos soulevaient en nous, et que nous cachions de notre mieux, par crainte de l'interrompre.

Il nous dit avoir d'abord servi longtemps à la Gold Coast ; et comme nous lui demandons s'il préfère ce pays-ci :

— Parbleu ! s'écrie-t-il. Là-bas on ne peut rien faire. Songez donc : les nègres savent presque tous lire et écrire.

Il engage les indigènes à raison de 25 francs par mois, plus 1 franc de « ration » tous les samedis, non nourris, non logés, pour exploiter un caoutchouc que, naturellement, il ne paie pas. Ce sont des « engagés volontaires », qui préfèrent encore cette situation lamentable à la réquisition de l'administration. Celle-ci les terrifie au point qu'ils désertent leurs villages et se cachent dans les endroits perdus de la brousse. Un autre moyen pour eux d'échapper aux corvées (et ceci est dit en riant) c'est la blennorrhagie. « Ces farceurs savent que l'administration ne prend pas les blennorhagiques ; et ils connaissent des femmes qui se chargent de leur donner la maladie. »

Il gagne (nous dit-il) 4.000 francs par mois, « plus les primes ». Cette année l'administration de la compagnie lui aurait accordé une gratification (ou participation aux bénéfices) de 12.000 francs.

Il ne cache pas sa fureur contre les commerçants anglais, qui commettent la maladresse de payer directement à l'indigène le prix que la marchandise vaut au marché, ce qui « gâche le métier ». Il avoue cyniquement que, lorsque l'on ne peut pas gagner suffisamment sur la marchandise, « on se rattrape en truquant les poids ».

Comme je propose de donner cent francs de matabiche (récompense) au chef indigène qui me procurerait un nouveau dindiki (petit animal dont je parlerai plus loin), il hausse les épaules :

— Ne donnez donc rien du tout.

— Il est pourtant juste que...

— Rien du tout.

— Pourquoi ?

— Ces gens-là, quand on leur donne un matabiche, ils s'imaginent aussitôt qu'on les vole. Ainsi, tenez, : le chef dont je vous parlais m'a

7 novembre.

Deux indigènes viennent de tuer à coups de machettes un serpent d'un mètre cinquante de long, très gros proportionnellement à la longueur. Fâcheux que les coups de machettes aient endommagé la peau. Elle est très belle ; marquetée sur le dos, non de losanges, mais de rectangles très réguliers gris clair, encerclés de noir dans une parenthèse plus pâle ; variété de python que je n'ai revue nulle part ailleurs.

Nous avons à déjeuner le Docteur B... et un représentant de la Compagnie Wial, qui fait le commerce des peaux [1]. Tous deux reviennent de Bania. Le Docteur nous parle longuement de la Compagnie Forestière, qui trouve le moyen, nous dit-il, d'échapper aux sages réglements médicaux, éludant les visites sanitaires et se moquant des certificats pour tous les indigènes qu'elle recrute de village en village et dont elle forme les groupements « bakongos » à son service ; d'où propagation de la maladie du sommeil, incontrôlable [2]. Il considère que la

apporté un jour un chimpanzé que j'ai revendu tout aussitôt 1.500 francs à Douala...

— Et vous ne lui avez rien donné ?

— Moi ! Je l'ai tout au contraire engueulé... Eh bien ! quelques jours tard, il m'a apporté un second chimpanzé. Vous voyez bien. »

Il se plaint beaucoup de l'administration « qui tue le commerce » ; mais c'est de la haute administration qu'il s'agit ; par contre il chante les louanges du chef de la subdivision où il opère : « Un nègre peut bien venir se plaindre ; allez ! il sait vite vous le remettre à sa place. »

en eût dit plus long, s'il n'avait surpris dans nos regards je ne sais quoi qui n'était pas de la sympathie.

1. Dans la bonne saison (la saison sèche), il prétend expédier jusqu'à quinze mille peaux de petites antilopes par mois. Inutile de dire que je ne garantis pas ces chiffres. Je les donne tels qu'ils m'ont été donnés.

2. « Il est à noter que cette région (de Bilolo) jusqu'à maintenant passait pour être exempte de la maladie du sommeil. Dans cette région la Compagnie Forestière recrute de nombreux récolteurs, qu'elle

Forestière ruine et dévaste le pays. Il a envoyé à ce sujet des rapports confidentiels adressés au Gouverneur, mais est convaincu que ceux-ci restent embouteillés à Carnot (dont, faute de personnel administratif, Nola dépend provisoirement), de sorte que le Gouverneur continue d'ignorer la situation.

Dans la nuit d'hier, une tornade avortée ; on étouffe ; on espère en vain une averse qui rafraîchisse un peu l'atmosphère. Le ciel est encombré. Quantité d'éclairs, mais dans des régions supérieures si reculées, que l'on n'entend aucun tonnerre ; ils éclairent de revers et dénoncent soudain de compliquées superpositions de nuages. Je me suis relevé, vers minuit, et reste longtemps assis devant la case dans la contemplation de ce spectacle admirable.

Deux nuits de suite, un grand singe (?) est venu danser sur notre case, faisant des bonds à crever la toiture.

On n'imagine rien de plus morne, de plus décoloré, de plus triste que les matinées de ciel gris sous les tropiques. Pas un rayon, pas un sourire du ciel avant le milieu du jour.

Dîné hier chez le Docteur B..., avec le représentant de la Compagnie Wial. Vers le milieu du repas, on entend sonner « la générale ». Serait-ce un incendie ? Ils sont fréquents dans ce pays où l'indigène met le feu à la brousse sans beaucoup se soucier des cases que la flamme pourrait atteindre. Grand bruit de voix qui se rapprochent. Et tout à coup fait irruption sous la véranda où nous sommes installés, le Portugais d'une factorerie voisine, où nous avions été acheter du tabac pour nos porteurs, dans la matinée. Il n'a pour tout costume que son pantalon. Avec une grande exaltation et comme hors de lui, il nous

refuse d'engager régulièrement, les soustrayant ainsi au contrôle médical et favorisant l'extension de la maladie dans une contrée jusqu'alors préservée. » (Extrait d'un rapport).

explique que les miliciens veulent lui « casser la gueule », parce que son cuisinier s'est emparé de la femme d'un garde, etc., etc. Le Docteur lui parle avec la plus grande fermeté, fort bien ma foi ; et le renvoie. Il se découvre, à l'examen, que la femme en question est précisément celle que le garde a enlevé à Yamorou et que le capita Boboli, qui nous accompagnait, avait mission de lui ramener. Ce dernier est reparti hier sans la femme, après qu'on lui eut dit que la femme et le garde avaient émigré à Carnot.

Ce matin nous faisons comparaître les délinquants. Le garde séducteur, un autre garde-interprète (celui de notre escorte) affligé d'un bégaiement incoercible, le cuisinier du Portugais, et la femme enfin, sa maîtresse depuis quatre jours. Celle-ci n'a pour vêtement qu'un petit paquet de feuilles maintenu par une ceinture de perles. Très Ève, « éternel féminin » ; elle est belle, si l'on accepte les seins tombants ; la ligne des hanches, du bassin et des jambes, d'une courbe très pure. Elle se tient devant nous, les bras levés prenant appui sur les bambous de la toiture qui abrite notre vérandah. Interminable interrogatoire. Tous les indigènes baragouinent le français avec une volubilité incompréhensible. Il ressort pourtant qu'il n'y a, dans toute l'histoire, comme presque toujours, qu'une question d'argent. Yamorou ne réclame point tant la femme que les 150 francs qu'il a payés aux parents pour l'avoir. Il y a en plus 10 francs d'impôt pour la femme, que le garde a payés, que le cuisinier lui a remboursés... On s'y perd. Nous décidons que la femme doit retourner à Yamorou, puisque ni le garde, ni le cuisinier ne consentent à donner à Yamorou les 150 francs qu'elle a coûtés. La femme écoute d'un air indiciblement résigné ses deux derniers maris lui dire qu'elle est trop putain pour qu'on cherche à la conserver. Le garde dit même : « Elle est devenue trop crapule. » Nous faisons rendre néanmoins à la femme le pagne qu'elle avait lorsqu'elle a quitté Yamorou, plus 5 francs — mi-donnés par garde et cuisinier — pour assurer

sa nourriture pendant le voyage. Tout cela prend un temps infini.

Ensuite nous examinons longuement des entonnoirs de fourmis-lions, où nous faisons dégringoler de petites fourmis en pâture.

Hier soir j'ai pu lire avec délices quelques pages du *Master of Ballantrae.*

8 novembre.

Décidément nous renonçons à la baleinière, mais du même coup renonçons à Bania ; nous gagnerons Carnot par Berberati. Nous avons licencié nos soixante-cinq porteurs ; on nous en promet une quarantaine d'autres, qui devront suffire. Presque tout le temps est pris par divers soins matériels et par la révision et dactylographie de ma longue lettre au Gouverneur. Un coureur m'apporte hier soir une lettre de Marcel de Coppet, laquelle m'attendait depuis plus de deux mois à Mongoumba. Ce coureur, hier soir, racontait à un garde l'emprisonnement de Semba N'Goto, que j'avais prévu ; mais lorsque, ce matin, nous interrogeons le coureur, il nie tout, et même d'avoir parlé. Prenant du sable à terre, il le porte à son front et jure que Semba N'Goto est en liberté. On le sent terrifié à l'idée des représailles possibles.

Nous partons demain.

9 novembre.

Gama, sur l'Ekela. Mokélo en face, de l'autre côté du fleuve ; car je n'ose appeler rivière un cours d'eau qui ferait honte à la Seine. Quelques huttes sur un terrain en pente, dont la très vaste que nous occupons. Désagréablement chatouillés par des essaims de très petites mouches, des « fourous » sans doute. L'intérieur de la hutte, les bambous et le chaume de la toiture sont complètement lustrés, laqués par la fumée ; cela donne à cette hutte sordide un aspect luisant et propre. Il s'est mis à pleuvoir dès notre arrivée et la nuit est presque aussitôt tombée. L'étape était beaucoup plus longue qu'on ne nous avait dit et, partis à

huit heures, nous n'avons atteint Gama que le soir. Certains de nos porteurs étaient recrus de fatigue ; un pauvre vieux en particulier nous montrait les ganglions de son aîne, gros comme des œufs de poule. Nous n'avions pu obtenir que quarante porteurs, de sorte que quelques charges, portées par deux jusqu'alors, devaient être assumées par un seul. Cette question du portage, et même celle des tipoyeurs, me gâte le voyage ; tout le long de la route je ne puis cesser d'y penser.

Traversée de forêt beaucoup plus intéressante que celle avant Nola, à cause des fréquents petits ruisseaux qui la coupent. Le sentier dévale vers eux brusquement. La forêt elle-même est plus étrange ; une grande plante dont j'ignore le nom, à très larges et belles feuilles, donne au taillis une apparence très exotique. Quelques arbres admirables, au large empattement. La température est accablante ; non qu'il fasse très chaud ; mais l'air est si lourd, si vaporeux, que l'on ruisselle. Mon gilet, que je quitte, est trempé ; ma chemise, que je quitte également, est à tordre. Je les suspens aux tipoyes, mais ils ne sècheront pas de tout le jour. Le ciel est bas, uniformément gris ; tout est terne ; on circule comme en un rêve oppressant, un cauchemar. Quantité de chants d'oiseaux, bizarres, inquiétants, font battre le cœur si l'on s'arrête comme j'ai fait, seul, ayant pris de l'avance sur le reste de la troupe, perdu dans cette immensité.

Je voudrais bien laisser ici quelques traces de la fantastique soirée d'hier. Nous dînions chez le Docteur B..., avec Angé, le jeune agent de la Société Wial (il n'a que 22 ans) et Legay, capitaine de navigation fluviale qui venait d'arriver de Brazzaville. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que le Docteur n'était pas dans son état normal ; en plus de ses propos exaltés, je remarquai que, lorsqu'il m'offrait à boire, j'avais quelque peine à maintenir mon verre sous le goulot de la bouteille, qu'il voulait tou-

jours diriger *au-delà*. Et, à plusieurs reprises, il posa sur la nappe sa fourchette avec la bouchée qu'il avait piquée dans son assiette, au lieu de la porter à sa bouche. Il ne s'exalta que peu à peu, sans pourtant beaucoup boire ; mais peut-être avait-il déjà beaucoup bu, pour fêter l'arrivée du navire. Et pourtant je soupçonnais autre chose que la boisson... La veille, je lui avais donné connaissance de ma lettre au Gouverneur Alfassa, contenant les lourdes charges contre Pacha ; il avait paru s'indigner, puis, pris de peur sans doute lorsque je parlais imprudemment d'envoyer le double de cette lettre au ministre, et par une sorte de sentiment de solidarité, le voici, ce soir, qui proteste que nombre d'administrateurs et de fonctionnaires étaient des travailleurs honnêtes, dévoués, consciencieux, remarquables. Je protestai à mon tour que je n'en avais jamais douté, et que j'en connaissais maint exemple ; mais qu'il importait d'autant plus que certaines fâcheuses exceptions (et j'ajoutais que, sur le grand nombre de fonctionnaires de tous grades que j'avais vus, je n'en avais rencontré qu'une) ne risquassent pas de déconsidérer l'ensemble des autres.

— Mais vous n'empêcherez pas, s'écria-t-il, que l'attention du public ne soit attirée surtout par l'exception ; et c'est sur elle que va se former l'opinion. C'est déplorable.

Il y avait, dans ce qu'il disait là, beaucoup de vrai, à quoi, certes, j'étais sensible. Il m'apparaissait aussi qu'il craignait d'avoir été trop loin dans l'approbation, la veille, après lecture de ma lettre, et que c'est contre cette approbation même qu'il protestait. Car, sitôt après, il versa dans l'approbation de la politique brutale envers les noirs, affirmant qu'on n'obtenait rien d'eux qu'avec des coups, des exemples, fussent-ils sanglants. Il alla jusqu'à dire que lui-même, certain jour, avait tué un nègre ; puis ajouta bien vite que c'était un cas de légitime défense, non de lui-même, mais d'un ami, qui sinon eût été sûrement sacrifié. Puis dit qu'on ne pouvait se faire respecter des noirs qu'en

se faisant craindre, et parla d'un confrère, le docteur Blaisot, celui même qui l'avait précédé à Nola, qui, traversant pacifiquement le village de Katakuo (ou Catapo) que nous avions traversé la veille, fut pris, ligoté, mis à nu, peinturluré de la tête aux pieds, et qu'on força de danser au son du tam-tam deux jours durant. Il ne put être délivré que par une escouade envoyée de Nola... Tout cela, de plus en plus bizarre, de plus en plus incohérent, exalté. Nous nous taisions tous ; il n'y avait plus que lui qui parlât. Et si nous n'avions enfin levé la séance, ayant à faire nos paquets pour le départ du lendemain, il eût sans doute parlé bien davantage. Peu s'en fallait qu'il n'approuvât Pacha ; du moins tout ce qu'il en disait était avec une arrière-pensée d'excuse, et de se désolidariser d'avec moi. Il nous dit encore (et, si vrai, ceci est très important) que les chefs reconnus des villages ne sont le plus souvent que des hommes ne jouissant d'aucune considération parmi les indigènes qu'ils sont censés commander, d'anciens esclaves, des hommes de paille, choisis pour endosser les responsabilités, subir les peines, les « sanctions », et que tous les habitants de leurs villages se réjouissaient lorsqu'ils étaient foutus en prison. Le vrai chef était un chef secret, que le gouvernement français n'arrivait pas, le plus souvent, à connaître.

Je ne puis, ici, que rapporter à peu près les propos ; je ne puis donner l'atmosphère inquiétante, fantastique, de la soirée. On ne pourrait y arriver qu'avec beaucoup d'art ; et j'écris au courant de la plume. A noter que le Docteur était tout brusquement entré dans le sujet par une attaque directe, évidemment préméditée, me demandant, dès le potage : « Êtes-vous allé visiter le cimetière de Nola ? » et, sur ma réponse négative : « Eh bien ! il y a là, déjà, les tombes de seize blancs, etc. »

10 novembre.

Les panthères abondent dans la région et, nous dit-on,

ne répugnent pas aux visites domiciliaires. Mais on étouffe dans la case et, plutôt que de manquer d'air en ramenant l'énorme opercule d'écorce, nous dressons nos chaises de bord en travers de la porte.

Dans l'absence de montre, ma vigilance fait du zèle et me lève beaucoup trop tôt; mais ne lève que moi. La nuit est encore trop sombre, il faut attendre ; se recoucher...

Nous partons à l'aube encore ivres de sommeil ; cette étape, qu'on nous disait très courte, nous a paru interminable entre toutes. Nous n'avons atteint le gîte de M'Bengué que vers quatre heures, après un court arrêt vers midi. La quinzaine de kilomètres que j'ai faite à pied, ce fut avec un effort extrême ; mais je prends de plus en plus en horreur le tipoye, où l'on est inconfortablement secoué et où je ne puis perdre un instant le sentiment de l'effort des porteurs. Chaque jour nous nous enfonçons un peu plus dans l'étrange. J'ai vécu tout aujourd'hui dans un état de torpeur et d'inconscience.

as though of hemlock I had drunk

perdant notion du temps, du lieu, de moi-même.

Le ciel s'est un peu éclairci vers le soir et, tandis que j'écris ceci, la nuit monte dans un ciel admirable. Enfin nous échappons à l'oppression de la forêt. Par moments, elle était très belle et les arbres gigantesques, aux troncs dont la base semble atteinte d'éléphantiasis, se montraient de plus en plus nombreux. Mais, dans l'absence de rayons, elle semblait toute endormie, désespérément triste. Toutes les feuilles sont luisantes et fermes, analogues à celles du laurier, de l'yeuse ; pas d'équivalent de celles du coudrier, par exemple, dont la consistance molle et feutrée, comme spongieuse à la lumière, donne au rayon qui les traverse une coloration verdorée, et fait aux halliers normands leur mystère. L'humidité, jusqu'au milieu du jour, était telle que les branchages ruisselaient, rendant la glaise du sentier incertaine et la marche des plus pénibles.

A trois reprises, mes tipoyeurs se sont plaqués. Parfois la traversée d'une rivière où l'on eût voulu s'attarder. M'Bengué, de même que Gama, est établi sur un vaste champ libre, conquis sur la forêt qui l'enveloppe de toutes parts, une brusque savane de très hautes graminées, dans lesquelles, si l'on avance, on disparaît. Je rate trois coups de fusil contre des oiseaux bizarres que j'aurais bien voulu voir de près.

Nos boys sont d'une gentillesse, d'une prévenance, d'un zèle au-dessus de tout éloge; quant à notre cuisinier, il nous fait la cuisine la meilleure que nous ayons goûtée dans le pays. Je continue de croire, et crois de plus en plus, que la plupart des défauts que l'on entend reprocher continuellement aux domestiques de ce pays, vient surtout de la manière dont on les traite, dont on leur parle. Nous n'avons qu'à nous féliciter des nôtres — à qui nous n'avons jamais parlé qu'avec douceur, à qui nous confions tout, devant qui nous laissons tout traîner et qui se sont montrés jusqu'à présent d'une honnêteté parfaite. Je vais plus loin : c'est devant tous nos porteurs, devant les habitants inconnus des villages, que nous laissons traîner les menus objets les plus tentants pour eux, et dont le vol serait le plus difficilement vérifiable — ce que, certes, nous n'aurions jamais osé faire en France — et rien encore n'a disparu. Il s'établit, entre nos gens et nous, une confiance et une gentillesse réciproques, et tous, sans exception aucune, se montrent jusqu'à présent aussi gentils pour nous, que nous affectons d'être envers eux [1].

1. Ce jugement qui pourrait sembler peu mûri n'a fait que se confirmer par la suite. Et j'avoue ne comprendre pas bien pourquoi les blancs, presque sans exception, tant fonctionnaires que commerçants, et tant hommes que femmes, croient devoir rudoyer leurs domestiques — en paroles tout au moins, et même alors qu'ils se montrent réellement bons envers eux. Je sais une dame, par ailleurs charmante et très douce, qui n'appelle jamais son boy que « tête de brute », sans pourtant jamais lever la main sur lui. Tel est l'usage et : « Vous y viendrez aussi, vous verrez. Attendez seulement un mois. » — Nous avons attendu dix mois, toujours avec les mêmes

Je continue mes leçons de lecture à Adoum, qui fait preuve d'une émouvante application et progresse de jour en jour; et je m'attache à lui chaque jour un peu plus. De quelle sottise, le plus souvent, le blanc fait preuve, quand il s'indigne de la stupidité des noirs ! Je ne les crois pourtant capables, que d'un très petit développement, le cerveau gourd et stagnant le plus souvent dans

domestiques, et nous n'y sommes pas venus. Par une heureuse chance, avons-nous été particulièrement bien servis ? Il se peut... Mais je me persuade volontiers que chaque maître a les serviteurs qu'il mérite. Et tout ce que j'en dis n'est point particulier au Congo. Quel est le serviteur de nos pays qui tiendrait à cœur de rester honnête, lorsqu'il entendrait son maître lui dénier toute vertu ? Si j'avais été le boy de M. X... je l'aurais dévalisé le soir même, après l'avoir entendu affirmer que tous les nègres sont fourbes, menteurs et voleurs.

— « Votre boy ne comprend pas le français ? demandai-je un peu inquiet.

— Il le parle admirablement... Pourquoi ?

— Vous ne craignez pas que ce qu'il vous entend dire... ?

— Ça lui apprend que je ne suis pas sa dupe. »

A ce même dîner, j'entendais un autre convive affirmer que toutes les femmes (et il ne s'agissait plus des négresses) ne songent qu'à leur plaisir, aussi longtemps qu'elles peuvent mériter nos hommages, et qu'on n'a jamais vu de dévote sincère avant l'âge de quarante ans.

Ces Messieurs certainement connaissent les indigènes comme ils connaissent les femmes. Il est bien rare que l'expérience nous éclaire. Chacun se sert de tout pour s'encourager dans son sens, et précipite tout dans sa preuve. L'expérience, dit-on... Il n'est pas de préjugé si absurde qui n'y trouve confirmation.

Prodigieusement malléables, les nègres deviennent le plus souvent ce que l'on croit qu'ils sont — ou ce que l'on souhaite, ou que l'on craint qu'ils soient. Je ne jurerais pas que, de nos boys également, l'on n'eût pu faire aisément des coquins. Il suffit de savoir s'y prendre, et le colon est pour cela d'une rare ingéniosité. Tel apprend à son perroquet : « Sors d'ici, sale nègre ! » Tel autre se fâche parce que son boy apporte des bouteilles de vermouth et d'amer lorsque, après le repas, il lui demande des liqueurs : « Triple idiot, tu ne sais pas encore ce que c'est que des apéritifs !... » — On l'engueule parce qu'il croit devoir échauder, avant de s'en servir, la théière de porcelaine dont il se sert pour la première fois ; ne lui a-t-on pas enseigné en effet que l'eau bouillante risque de faire éclater les verres ? Le pauvre boy, qui croyait bien faire, est de nouveau traité d'imbécile devant toute la tablée des blancs.

une nuit épaisse — mais combien de fois le blanc semble prendre à tâche de les y enfoncer !

11 novembre.

Enfin une étape courte ; partis vers six heures, nous arrivons deux heures et demie plus tard, après une assez belle traversée de forêt, à Sapoua. Réapparition du palmier-liane.

Fait la route à pied. Sapoua, triple ou quadruple village, de plus d'un kilomètre de long, dans un grand espace de savane, semé de grands palmiers rôniers — encerclé lointainement par la forêt. Quantité d'enfants ; certains exquis, que nous retenons près de nous. Un joueur d'instrument bizarre : une calebasse, qu'on tient entre les jambes, au milieu d'un bambou, comme un arc tendu sur six (?) cordes. Il chante avec beaucoup de subtilité, de délicatesse, de nuances, ce que notre interprète traduit : « J'ai tellement de chiques dans mon pied, que je ne peux plus marcher. »

Vers le soir je traverse la savane accompagné de quatre enfants, et gagne la lisière de la forêt. Bain exquis, parmi les enfants, dans les eaux couleur de thé d'une claire rivière à fond de sable blanc. D'autres enfants m'apportent une quantité de jolis petits hannetons. J'admire combien, quoique de même espèce et de même sexe, ceux-ci peuvent différer les uns des autres. Au muséum, l'on m'avait déjà montré divers exemples de cette diversité, à laquelle ne semblent avoir droit que les mâles. Serait-elle particulière aux régions tropicales ?

Il fait une chaleur étouffante. Le ciel, très pur durant quelques heures (et Dieu sait si c'est rare dans ce pays) s'emplit de nuages ; il y en a de tous les volumes, de tous les styles. On espère une tornade rafraîchissante ; mais quelques gouttes tombent, et les nuages s'écartent pour porter leur menace plus loin.

Arrivée du manioc pour nos porteurs. Vingt-quatre petits paniers, portés par vingt-quatre petites filles. Sur

chaque pain de manioc, une poignée de chenilles frites; quelques cannes à sucre. « Il y en a pour 5 francs », dit le caporal; j'en donne le double — car j'ai compris depuis hier, que l'on fait payer au blanc un prix établi fort au-dessous de la valeur réelle. C'est ainsi que le poulet, pour lequel le blanc donne 1 franc, est payé 3 francs par l'indigène. Un de nos porteurs, hier, nous demandait d'acheter à sa place un poulet, que lui paierait trois fois plus cher.

On nous apporte des crevettes de rivière; très grosses, semblables à du « bouquet », n'étaient les pattes de devant, extrêmement longues et terminées par de très petites pinces. Cuites, leur chair reste molle et gluante.

12 novembre.

Cette nuit, médiocre tam-tam, commandé par nous; que je quitte vite, mais qui retient Marc jusqu'à une heure tardive. Nuit très médiocre; bêlements incessants des chèvres autour de notre case. Lever à cinq heures et demie; aube pure, ciel lavé où baigne, presque au zénith, un quartier de lune. Quantité d'énormes palmiers rôniers (tronc renflé, feuilles en éventail; grappes d'énormes pommes orangées) donnent à la steppe un aspect noble et étrange. Pas un souffle n'agite les hautes herbes; la route que nous devons suivre est une allée de sable blanc. Départ un peu difficile car nous avons, hier soir, renvoyé quatre hommes prêtés par M'Bengué, sur l'assurance qui nous fut donnée par les chefs, que Sapoua les pourrait remplacer. Les quatre hommes attendus ne sont pas présents à l'appel. Il faut partir. Nous laissons le garde derrière nous. Ce n'est qu'à la première étape (je veux dire au premier village traversé, à dix kilomètres de Sapoua), que nous constatons que les quatre nouveaux porteurs sont des femmes, tous les hommes valides, nous dit le garde, s'étant esquivés dans la brousse au dernier moment, pour échapper à la réquisition. Ce qui ajoute à notre indignation, c'est que les charges laissées aux femmes par nos autres porteurs,

sont de beaucoup les plus lourdes. Souvent, les types les plus costauds s'emparent ainsi des charges légères et partent vite de l'avant, pour éviter le contrôle. Nous donnons à chaque femme un billet de cent sous, espérant par notre générosité provoquer le regret des hommes ; — espoir bien vain, car, sitôt de retour dans leur village, les femmes remettront aux hommes ces billets.

La marche de ce matin eut une allure triomphale ; dès le premier village, réception enthousiaste ; chants, cris admirablement rythmés ; peuple d'aspect propre et vigoureux ; nous mettons pied à terre ; les porteurs de mon tipoye ont pris de l'avance. Ce n'est plus de la marche, c'est une sorte de course, escortée de tam-tams, d'une troupe d'enfants rieurs ; plusieurs se proposent comme boys. A partir de ce village, et jusqu'à Pakori, où nous arrivons vers onze heures pour camper, une escorte se forme ; les chants (chœurs alternés) des tipoyeurs, des gens des villages, ne cessent plus. On traverse, avant Pakori, quatre ou cinq villages, de plus en plus étranges, aux habitants toujours plus exaltés. De tout cela, je crains de ne garder qu'un souvenir confus. C'est trop étrange. Nous sommes enfin sortis du cauchemar de la forêt. La savane prend l'aspect d'un bois clairsemé ; arbres pas très grands, semblables à des chênes-lièges et que souvent une belle plante grimpante, on dirait un pampre, recouvre. Beaucoup de pintades, nous a-t-on dit ; mais les hurlements de tout ce peuple en délire font tout fuir. Les habitants de ce pays, je l'ai dit, ont l'aspect heureux et robuste ; les hommes portent presque tous un étrange tatouage [1] qui, parti du sommet du front, trace jusqu'au bas du nez une ligne médiane, d'un relief très accentué.

Notre escorte (quarante porteurs, plus huit femmes de porteurs, dont trois avec leur nourrisson suspendu au

1. Qu'ils obtiennent par des incisions, puis en introduisant dans la cicatrice je ne sais quelles poudres qui provoquent un soulèvement de la peau.

flanc) s'est démesurément grossie. On ne s'y reconnaît plus. C'est le « nous partîmes cinq cents... » Même les chefs veulent nous suivre ; jusqu'au village suivant, tout au moins. On s'arrête pour serrer des mains, en signe d'adieux

A Pakori, le plus beau des villages vus jusqu'à présent, où l'on s'arrête, la quantité d'enfants est inimaginable. Je tâche de les dénombrer ; à cent quatre-vingt je m'arrête, pris de vertige ; ils sont trop. Et tout ce peuple vous enveloppe, s'empresse pour la joie de serrer la main qu'on leur tend ; tous avec des cris et des rires, une sorte de lyrisme dans les démonstrations d'amour. C'est presque du cannibalisme.

Pakori ; au soir. Ce grand village est merveilleux. Il a du style, de l'allure ; et le peuple y paraît heureux. L'énorme rue-place (qu'on se figure une Piazza Navone prolongée) est une arène de sable fin. Les cases ne sont plus ces huttes sordides, insalubres et uniformément laides des environs de M'Baîki ; mais vastes, de bel aspect, différenciées ; certaines sont plus grandes, dont celle que nous occupons, où l'on accède par six marches, bâties sur des sortes de monticules, de formation que je ne m'explique guère, semblables à ceux qu'on croit être d'anciennes termitières, qui mamelonnent la plaine entre Mobaye et Bambari. Nous avons longuement parlé avec le sergent-infirmier de Fort-Archambault, en congé de six mois (resté depuis 1906 sans permission, dont dix ans avec le docteur Ouzio). Nous apprenons qu'ici, que dans tout le pays avoisinant (et je pense, dans toute la subdivision de Carnot,) on laisse l'indigène vaquer à ses cultures après qu'il s'est acquitté de l'impôt [1], c'est-à-dire après qu'il a récolté dans la forêt la quantité de caoutchouc suffisante à en assurer le paiement — ce qui lui prend un mois environ. Il ne cul-

1. Ou plus simplement parce que cette région n'est pas concédée.

tive ici que manioc, sésame, patates et un peu de ricin.

Il est vrai, nous dit l'infirmier, que le blanc paie beaucoup moins cher que l'indigène les cabris et les poulets — qu'il ne les paierait du moins, car celui-ci n'en achète jamais, ou du moins ne les consomme jamais, presque jamais. (De même qu'il ne mange jamais les œufs. Tout au plus donne-t-il aux enfants les œufs gâtés — et pour les autres, ceux qui sont soustraits à la couvée, il les réserve pour le blanc qui passe). Cabris et poulets sont objets d'échange. La monnaie, encore récemment, encore aujourd'hui, c'est le fer de sagaie, qu'il forge lui-même, estimé cinq francs la pièce. Le cabri vaut de quatre à huit fers de sagaie. On achète une femme indifféremment avec des sagaies ou des cabris (de dix à cinquante fers de sagaie, soit de cinquante à deux cent cinquante francs). Le blanc n'est pas censé acheter le cabri que lui présente le chef. Celui-ci le donne ; puis le blanc, qui en principe ne doit rien, donne un matabiche notoirement inéquivalent, mais que le chef doit toujours accepter avec reconnaissance. Pourtant un certain tarif s'établit : 1 franc par poulet ; 4 à 5 francs par cabri. Il est établi que l'indigène ne sait la vraie valeur de rien. Il n'y a, dans tout le pays, aucun marché, aucune offre, aucune demande. D'un bout à l'autre du village, il n'est pas un indigène qui possède quoi que ce soit d'autre que ses femmes, son troupeau, et peut-être quelques bracelets ou fers de sagaies. Aucun objet, aucun vêtement, aucune étoffe, aucun meuble — et, quand bien même il aurait de l'argent, rien à acheter ne se présente pour éveiller aucun désir.

13 novembre.

Vers 11 heures, nous sommes arrivés à Berberati. Pays tout différent ; même le ciel est changé, la qualité de l'air. Enfin l'on respire. Belle traversée de lande, savane aux graminées hautes de 3 à 4 mètres ; coupée par instants de reprises de forêt. Le pays assez puissamment vallonné ;

la vue s'étend au loin. Le poste même, maison de l'administrateur, où nous couchons (abandonné faute de personnel), est fort bien situé, sur un revers de plateau, d'où l'on domine une vaste contrée ; mais, comme toujours dans ce pays démesuré, rien ne fait centre ; les lignes fuient éperdument dans tous les sens ; tout est illimité. Seuls, les villages parfois s'organisent. Ils ne sont plus établis seulement le long de la route ; des perspectives se creusent, et les cases sont groupées, non plus en lignes, mais forment divers petits hameaux, parfois charmants.

Le chef de Zaoro Yanga, premier village après Pakori, nous a fait cadeau d'un petit animal bizarre, enfermé dans cette sorte de panier en palmes tressées, qui sert ici de cage à poules. Je crois que c'est un « paresseux »[1]. Il n'a que quatre doigts aux pattes de devant ; l'index restant atrophié ; les pattes de derrière sont prenantes, les pouces nettement opposés au reste des doigts. Les vertèbres cervicales ont des apophyses aiguës, qui jaillissent hors de la peau. Il a la taille d'un chat, une queue très courte ; les oreilles comme coupées. Très lent de mouvements. Très maladroit lorsqu'il marche sur le sol, et disgracieux, mais fort habile à grimper et à se suspendre la tête en bas, à n'importe quel support. Il mange volontiers ce que nous lui offrons, des confitures, du pain, du miel, et se montre particulièrement friand de lait concentré.

On est venu m'apporter un énorme « goliath » que j'ai le plus grand mal à faire entrer dans mon flacon de cyanure.

Visite à la mission, où les Pères nous reçoivent très aimablement et nous régalent d'un lait excellent.

De retour au poste, nous observons longuement l'extraordinaire travail de la mouche-maçonne (celle-ci a l'étranglement de son abdomen jaune canari, et non noir comme

1. J'ai su plus tard le vrai nom de ce charmant petit animal ; c'est un *perodictique potto*.

l'espèce la plus commune). En quelques minutes, elle a complètement muré une araignée dans l'alvéole de terre où elle l'avait forcée d'entrer. D'un coup de couteau, j'ai défait ce travail, découvrant, à côté de la grosse araignée, plusieurs petites ; quelques instants après les dégâts étaient réparés. Le soir, je me suis emparé de la construction toute entière, la détachant avec peine d'une latte de bambou, où elle était fortement maçonnée. Le tout, gros comme un œuf de pigeon, formé de quatre alvéoles oblongues ; en terre dure comme de la brique, ou presque. Chaque alvéole que j'ai crevée contenait quatre ou cinq araignées assez petites, mais dodues ; toutes fraîches, et qui semblaient moins mortes qu'endormies ; parmi elles, un seul ver, de la taille et de l'aspect d'un asticot. Certainement, c'est là le garde-manger des larves, et je pense que la mouche-maçonne (n'est-ce pas un sphex ?) avait pondu, à côté des araignées, ou dans l'abdomen des araignées, un œuf, dont déjà le ver en question provenait. Malheureusement, ma vue baisse beaucoup, et je ne parviens plus à « mettre au point » les objets un peu délicats.

Magistrale engueulade de Marc à l'un des « gardes » du poste, qui s'est permis de gifler notre cuisinier.

14 novembre.

Sur l'aimable insistance du Père de la Mission, nous nous sommes décidés à demeurer à Berberati un jour de plus. Notre *paresseux* a trouvé moyen, pendant la nuit, de dénouer la ficelle qui lui tenait la patte et de s'enfuir. Après quelques recherches, on le retrouve juché sous le toit de la véranda. On nous envoie deux chevaux de la mission, où nous sommes attendus à déjeuner. Au moment de partir, un grand oiseau à longues pattes et long bec, une sorte de héron, se présente devant nous sur la route — que Marc rate. Il a fallu, ce matin, congédier nos quarante porteurs. Certains d'entre eux étaient de si bon naturel que les larmes me venaient aux yeux en leur disant adieu. Ceux-ci

nous accompagnaient depuis Nola. L'un en particulier, une sorte de grand diable, l'air d'un Mohican, une plume du faucon que nous avions tué passée dans un trou de l'oreille, dégingandé, un peu clown, blagueur — qui voulait nous accompagner jusqu'à Carnot et lui aussi était aux regrets de nous quitter. Quand on lui montrait les traces d'un gibier, empreintes sur le sable de la route, il disait : « C'est un petit la viande... »

Très intéressante conversation avec le Père Supérieur de la Mission. Avant le déjeuner il nous mène, à deux kilomètres de là, voir l'important troupeau de vaches zébus qu'il a fait venir de N'Gaoundéré. Nous ne quittons la mission que le soir.

16 novembre.

Pas pu prendre de notes hier ; arrivés trop fatigués au poste de Bafio, vers le soir. Etape de trente-cinq kilomètres, faite pourtant presque entièrement en tipoye. Rien de plus lassant que ce mode de locomotion, lorsque les tipoyeurs ne sont pas supérieurement dressés. C'est un menu trot qui secoue comme celui d'un mauvais cheval. Impossible de lire. Le pays a changé. Plus profondément vallonné. Grands plateaux. Depuis Berberati, plus de tsé-tsés, plus de maladie du sommeil ; d'où les troupeaux de la mission, et les chevaux des chefs de villages. Ceux-ci ne sont plus uniformément établis le long des routes en longues suites rectilignes ; les cases, non plus carrées, mais rondes, aux murs de terre et au toit pointu de chaume et de roseaux. L'influence arabe commence à se faire sentir ; les chefs ont enfin un costume et ne sont plus ridiculement affublés de dépouilles européennes. Ils portent le boubou des Bornouans ou des Haoussas, bleu ou blanc, orné d'assez belles broderies. Chose assez déconcertante : à notre passage dans les villages, c'est bien à notre occasion que l'on organise le tam-tam, mais c'est autour du chef que les danses se groupent ; ce n'est plus à nous, c'est à eux que les habitants des villages

rendent les honneurs. La plupart d'entre eux sont à cheval ; ils le font galoper, piaffer ; c'est déjà presque la fantasia arabe ; ils ont de l'allure, de la noblesse et sans doute une incommensurable vanité. L'un d'eux, à qui je tends un billet de cinq francs, en plus du paiement du manioc apporté pour nos hommes, et des œufs ou poulets pour nous, prend avec morgue le billet et le passe aussitôt, dédaigneusement, à un serviteur qui l'accompagne. Un autre, qui n'a pas de cheval, est porté sur les épaules de ses sujets, comme en triomphe ; toutes les acclamations vont vers lui. Les deux fils de Bafio [1], fort beaux, propres (en apparence) et dignes, sont venus à cheval à notre rencontre. En arrivant ici, ils ont soif et demandent à boire. Me trompé-je ? L'un d'eux *se signe* avant d'approcher la calebasse de ses lèvres. Fort intrigué je m'informe. Serait-ce un « converti » ?... Mais non. Il n'a pas abjuré l'Islam. S'il se signe, c'est en surplus. Tous deux jeunes encore, et d'une courtoisie charmante. Le père a le menton enveloppé dans une lehfa qui l'enturbanne ; on nous dit que c'est pour cacher sa barbe, à la manière des Haoussas (? ?)

De très beaux papillons, à chaque passage de rivière. Ils sont par « *bancs* » ; et, pour la première fois, hier, je vois un banc de porte-queues, la plupart noirs zébrés d'azur ; un, que je vois pour la première fois, noir, largement lamé de sinople ; le revers des ailes porte une ligne courbe de taches d'*or* ; c'est la première fois que je vois de l'*or* sur les ailes d'un papillon ; non point du jaune, mais de l'or. Ces papillons sont en essaim, à terre, probablement sur une trace d'excrément, si pressés que leurs ailes se touchent, bien que refermées ; immobiles et si occupés ou si engourdis qu'ils se laissent saisir entre le pouce et l'index — et non point par les ailes qu'on risquerait ainsi de détériorer, mais par le corselet. Et j'en capture ainsi une dizaine d'admirables, dans un état de fraîcheur parfaite.

1. Selon l'usage du pays, le nom du chef et celui de son village se confondent.

Chose ahurissante : une quantité d'abeilles se promènent et s'activent sur le bord de leurs ailes, sur le tranchant ; il me semble d'abord qu'elles les mordillent et les coupent ; mais non ; tout au plus les sucent-elles... je crois ; les papillons les laissent faire, et tout cela reste incompréhensible [1].

Marc, qui a dû attraper un coup de soleil, est assez souffrant. Je lui fais prendre du calomel. L'atmosphère est étouffante ; il ne fait pas très chaud, mais l'air semble chargé d'électricité, de je ne sais quoi qui le rend difficilement respirable. Nous décidons de nous reposer ici tout un jour.

Je passe un temps considérable, ce matin, à apprivoiser mon paresseux, qui se montre extrêmement sensible à la caresse, et qu'il n'y a plus moyen de déloger de mon giron lorsqu'il s'y est blotti.

Hier, à dix kilomètres environ de Bafio, en pleine brousse, un exprès dépêché de Carnot est venu nous apporter le plus inattendu des courriers de France.

Carnot, 19 novembre.

Carnot ne ressemble en rien à ce que je l'imaginais. Le bourg s'étale sur l'épaule de la colline d'où l'on domine le pays, par delà la Mambéré ; mais le paysage reste informe ; immenses vagues d'un terrain couvert de forêts. Incertitude même de la pente générale, de la direction ; une sorte de difficulté d'option pour la direction des eaux.

Le grand événement du 17 (avant-hier) ç'a été la rencontre de l'administrateur Blaud que vient de rappeler brusquement dans le pays (nous étions avisés de cela) une demande d'enquête administrative, à la suite d'un acte d'accusation lancé contre lui par la direction de la Forestière. Blaud est un gros garçon bien en chair, le teint frais,

1. Je pense que ces papillons venaient d'éclore — je veux dire de sortir de leurs chrysalides — et que leurs ailes restaient encore embuées d'une humeur sucrée dont se délectaient les abeilles.

la face réjouie ; fils d'un pharmacien de Beaucaire ; il accuse 42 ans, mais ne paraît pas son âge. Nous l'avions précédemment rencontré, je l'ai dit, à notre passage à Boda. A fin de séjour, il repartait pour la France où l'attendaient sa femme et une fillette de six ans. Pendant le déjeuner que nous avions pris ensemble à la table du sinistre Pacha, Blaud nous avait dit qu'il poursuivait la Forestière pour infractions graves aux clauses du règlement et de la convention. Sitôt avisée de cette accusation, la Forestière prit les devants, et, après échange de télégrammes avec la direction de Paris, décida de discréditer Blaud. Le moyen est bien simple : l'accuser très fort et très haut d'avoir lié partie avec les commerçants libres et de s'être laissé corrompre par eux. Comment sinon pourrait-il trouver rien à redire à la Forestière ? Donc, avisés du rappel brusque de Blaud à Carnot (où l'administrateur-maire de Bangui, M. Marchessou, doit enquêter sur ses actes de service), puis de son retour vers Nola, nous savions que nous devions le rencontrer. Nous avions pris nos mesures pour le croiser à mi-route, à l'heure du déjeuner que nous espérions pouvoir prendre ensemble. Mais au moment de quitter Bafio, il y eut défection de porteurs, désordre et confusion, ce qui nous retarda de près d'une heure. Il était onze heures environ quand, à un détour de la route, brusquement, nos tipoyeurs et les siens se trouvèrent nez à nez. Nous étions en pleine savane ; les quelques arbres rabougris qui la parsèment ne fournissent qu'une ombre dérisoire... Blaud, plus désireux encore que nous de causer, proposa de revenir jusqu'au passage de la rivière où l'on a coutume de s'arrêter pour le repas. Ainsi fut fait. — Le site était merveilleusement bien choisi ; grands arbres sous lesquels l'eau coulait, rapide, abondante et si claire que j'eus bien du mal à résister à la tentation du bain. Il me semble par là communier plus intimement avec la nature... Bref, je me contentai d'un bain de pieds. On dressa la grande table de

Blaud, trois couverts et tandis que le repas se préparait, Blaud sortit tout le dossier de son accusation. Je ne connaissais rien des faits que lui reprochait la Forestière, mais ne pouvais, après ce que j'avais vu et appris en cours de route, mettre en doute ceux que Blaud reprochait aux agents de la Compagnie; de sorte que je souhaitais vivement qu'il n'eût pas, lui, prêté le flanc à la contre-attaque ; mais sur ce point je devais faire toutes réserves. Blaud semblait extrêmement affecté ; et vraiment il y avait de quoi, car la puissance et l'entregent de ces Grandes Compagnies sont formidables. Blaud nous apprit incidemment le changement du ministère et la prolongation du séjour d'Antonetti à Paris.

21 novembre.

Le chauffeur de Lamblin que nous retrouvons ici (celui qui nous menait à Bambio) où il est venu amener M. Marchessou, nous dit qu'en traversant Boda ils ont pu apprendre l'emprisonnement de Semba N'Goto et de son fils. Cependant Pacha est en tournée, *et le sergent Yemba l'accompagne.*

M. Marchessou n'est du reste plus à Carnot ; il enquête à Nola, où a dû le rejoindre Blaud.

Longues conversations avec M. Labarbe, qui remplace l'administrateur absent. Labarbe est un homme volumineux, au coffre sonore, à la voix chaude, vibrante et bien timbrée; jeune encore, intelligent, très conscient de l'effet qu'il veut produire, et de celui qu'il produit. Parfois il porte l'index de la main gauche à son œil, pour indiquer qu' « il la connaît » et qu' « on ne la lui fait pas ». Comme pour justifier son nom, une épaisse barbe noire cache le bas de son visage. Il n'est aidé que par le doux M. Chambeaux ; anémié, demandant son retour à Bordeaux, où il doit retrouver sa femme et une petite fille de deux ans, qu'il ne connaît pas encore. Labarbe lui-même déclare qu'il en a assez, qu'il en a trop... Il demande en vain du secours. M. Staup, qui le précédait et a été déplacé, avait renvoyé l' « écri-

vain » de la circonscription, qui devait servir de secrétaire à l'administrateur, sous prétexte que sa femme à lui « tapait à la machine » ; à présent, plus moyen de s'en ressaisir ; il est obligé, lui, Labarbe, de tout faire lui-même. Et Antonetti qui parlait, à son passage, de « coup de balai »! Il n'y avait déjà personne, et il voulait encore renvoyer du monde! D'ailleurs c'était bien simple : il était résolu, lui, Labarbe, à laisser les papiers s'accumuler sur sa table ; on verrait bien ce que ça donnerait ; puisqu'on ne lui envoyait personne pour l'aider. Il avait laissé toutes ses affaires à Baboua d'où il venait d'être brusquement rappelé pour remplacer Blaud à Carnot ; il partirait dès demain pour les rechercher. Un poste de plus à l'abandon. Tout marchait à la déroute dans ce pays. Pas de médecins, pas de fonctionnaires. Le peu de monde qui restait encore était sur les dents et ne songeait plus qu'à partir. Oui, tout le monde fichait le camp : c'était la pagaïe. Dans ce sacré pays de la Haute-Sangha où personne ne voulait venir, on ne trouvait rien, pas le moindre objet, pas de vivres ; l'application stricte des tarifs douaniers faisait revenir la moindre denrée à des prix prohibitifs [1]. Et que d'embêtements, de tracasseries!... On lui avait confisqué sa jumelle à la douane, à son dernier retour ; une jumelle qui l'avait accompagné partout et que tout le monde connaissait... parce qu'il avait égaré les reçus des droits payés précédemment et n'avait pu montrer les factures dénonçant le prix d'achat. On ne pouvait pas toujours conserver tous ses papiers, que diable!... D'ailleurs, ils n'avaient qu'à la garder, sa jumelle ; il n'irait même pas la réclamer à son départ..., etc.

Nous nous sommes fait conduire en tipoye, hier — après une forte tornade (avec éclairs, tonnerre et tout le tremblement) que nous entendions vaguement à travers

1. Les récriminations de Labarbe, que je rapporte ici, ne sont, hélas, que trop motivées, je le crains.

le sommeil de la sieste — à Saragouna, à une demi-heure de Carnot (belle et un peu dangereuse traversée d'une très belle rivière, sur un pont chancelant et à demi ruiné). Nous doutions d'abord de la véracité de Psichari, qui situe à trois jours de Carnot cet « oasis de verdure » — mais nous apprenons que le village a déménagé, comme tant d'autres ; les habitants ont brusquement abandonné leurs huttes pour les reconstruire à quelques jours de là. — Pourquoi ? — Parce que quelques morts leur avaient fait croire que l'emplacement était maudit, hanté, que sais-je... Les gens qui ne possèdent rien, et n'ont rien à quitter, n'ont jamais beaucoup de mal à partir.

A noter : le brusque travail de désherbement sur lequel se précipitent toutes les femmes du village, à notre approche.

Nous avons quitté Carnot ce matin, beaucoup plus tard que nous n'eussions voulu, ayant dû attendre plus d'une heure les nouveaux porteurs. Il était huit heures passées quand nous prenons le bac, au sortir de la ville. Trois fournées ; nous étions de la dernière, et pas très rassurés, car le courant est extrêmement rapide. A une heure de marche dans la steppe monotone (sorte de forêt clairsemée, d'arbres à peine un peu plus hauts que les herbes, très hautes et belles graminées qui les enveloppent, les noient et dont l'épais rideau constant arrête incessamment le regard) nous croisons un grand nombre de porteurs ; puis, escortés par des gardes porteurs de fouets à cinq lanières, une enfilade de quinze femmes et deux hommes, attachés au cou par la même corde. Une de ces femmes porte un enfant au sein. Ce sont des « otages » enlevés au village de Dangolo, où les gardes avaient été réquisitionner quarante porteurs, sur l'ordre de l'administration. Tous les hommes, en les voyant venir, avaient fichu le camp dans la brousse[1]...

1. D'après Labarbe — que nous retrouvions quelques jours plus tard et à qui nous faisions part de notre étonnement, — lui, Labarbe, aurait, à leur arrivée à Carnot, fait relâcher les femmes, et condamné à quinze jours de prison les miliciens qui s'étaient emparés d'elles (?).

Marc prend une photographie de ce pénible cortège. L'étape est beaucoup plus longue que Labarbe ne nous l'avait dit. Force est de coucher où nous pensions arriver pour le repos de midi et où nous n'arrivons qu'après quatre heures : à Bakissa-Bougandui, — sorte de village, très différent de ceux de la région de Bambio et de tous ceux traversés avant Carnot Les cases rondes, aux murs de terre très bas, aux toits de chaume pointus, s'éparpillent, se groupent au gracieux hasard, sans plan aucun, sans rue, sans alignement, ni circulairement autour d'aucune place. Nous sommes au plus haut d'un plateau dégarni. Tout autour de nous, du moins à l'est, au nord et à l'ouest, la vue s'étend très loin sur de mornes et immenses vagues de terrain couvertes de forêts d'un vert uniformément sombre, sous un ciel désespérément gris.

Pour n'être point injuste, il me faut dire qu'il a fait beau, très beau, vers le milieu du jour. Mais *tous* les matins, tous, sans exception, sont gris, ternes, voilés, d'une tristesse indicible, incomparable. Ce matin, au départ du moins, un assez épais brouillard adoucissait les tons des verdures et limitait heureusement la vue — qui sinon ne s'étend, au lever, que sur du terne, du vert sans joie sous un ciel sans promesses, un paysage que ne semble habiter aucun dieu, aucune dryade, aucun faune ; un paysage implacable, sans mystère et sans poésie.

En tipoye, ne pouvant lire, je repasse tout ce que je sais des *Fleurs du Mal*, et apprends quelques pièces nouvelles.

Ce soir, dans le village, non loin de moi, un tam-tam s'organise ; mais je reste assis devant la petite table dressée, à l'insuffisante clarté de la lanterne-tempête, avec les *Wahlverwandschaften*, ayant achevé de relire le *Master of Ballantrae*. La lune, à son premier quartier, est presque au-dessus de ma table. Je sens m'environner de toutes parts l'étrange immensité de la nuit.

Un peu plus tard je vais pourtant rejoindre la danse. Un maigre feu de broussailles, au milieu d'un grand cercle ;

une ronde qu'activent deux tambours et trois calebasses sonores, emplies de graines dures, et montées sur un manche court qui permet de les agiter rythmiquement. Rythmes savants, impairs ; groupes de dix battements (cinq plus cinq) puis, sur le même espace de temps, succède un groupe de quatre battements — qu'accompagne une double cloche ou castagnette de métal [1]. Les joueurs d'instruments sont au milieu. Près d'eux un groupe de quatre danseurs forme vis-à-vis, deux à deux. Les gens de la ronde se suivent par rang de taille, les plus grands d'abord, puis les enfants, jusqu'à des tout petits de quatre ou cinq ans ; les femmes suivent. Chacun se trémousse en agitant les épaules, les bras ballants, et progresse très lentement de gauche à droite, à la fois morne et forcené. Quand je pose ma main sur l'épaule d'un des enfants, il se détache du cercle et vient se presser contre moi. Des hommes, qui contemplent la danse, voyant cela, en appellent un autre qui vient à mon autre côté. A une suspension de la danse, les deux enfants m'entraînent. Ils resteront assis à terre, près de ma chaise, durant notre repas. Ils voudraient devenir nos boys. D'autres se sont joints à eux. Dans la nuit qui les absorbe, on ne distingue exactement que leurs yeux qui restent fixés sur nous et, quand ils sourient, leurs dents blanches. Si je laisse pendre ma main, ils la saisissent, la pressent contre leur poitrine ou leur visage et la couvrent de baisers. A côté de moi, sur ma chaise, le petit *paresseux* sommeille ; je sens sa chaleur douce contre mes reins. Je l'appelle à présent *Dindiki*, du nom que lui donnent les indigènes.

A noter le mauvais vouloir, presque l'hostilité de ce village (et du précédent) lorsque nous arrivons ; hostilité qui bientôt cède et fond devant nos avances, et fait place

1. Un chant extrêmement bizarre (chœur des enfants surtout), avec l'emploi d'un quart de ton, d'autant plus sensible que les voix sont très justes, qui fait un effet déchirant, presque intolérable. D'ordinaire, tous les chants sont sur les notes de notre gamme.

à un excès de sympathie aux effusions et démonstrations chaleureuses. Le chef même, qui d'abord se dérobait et déclarait ne pouvoir trouver des œufs pour nous, du manioc pour nos hommes, s'empresse à présent et propose plus qu'on ne lui demandait d'abord.

22 novembre.

Nous quittons Bakissa-Bougandui (quel nom de banlieue !) avant six heures ; tous les enfants accourent et nous escortent jusqu'à la sortie du village. Nous nous enfonçons dans un brouillard épais. Le paysage s'agrandit ; les plis de terrain deviennent plus vastes. Nous suivons longtemps « la ligne des crêtes », puis descendons dans un vallonnement profond. Marche prolongée tout le matin, jusqu'à midi presque (avec une heure d'arrêt), sans aucune fatigue ; nous avons dû bien faire ainsi près de 25 kilomètres. La pluie, qui s'est mise à tomber avec abondance, seule nous a forcés à monter en tipoye, avant d'avoir atteint l'étape. Jusqu'à présent nous avions évité les tornades ; elles n'éclataient que pendant la nuit ou pendant nos repas. Mais à présent ce n'est pas un orage ; le ciel est uniformément gris et l'on sent que l'averse va durer longtemps. La pluie redouble tandis que nous atteignons le premier village ; ce qui n'empêche ni les tam-tams, ni les cris, ni les chants. Mais il n'y a plus désormais de chœurs de bacchantes ; en particulier celle que nous appelions « la vieille folle » et que, de village en village, il nous semblait toujours retrouver, fait défaut.

Après une heure d'attente un peu morne, la pluie cesse ; nous repartons. J'ai pris Dindiki dans mon tipoye, ce qui m'y fait remonter un instant. A une heure et demie de là, Cessana, important village (disposé comme Bakissa-Bougandui, comme tous ceux de la région) où nous nous arrêtons pour déjeuner. Puis, de nouveau, sitôt après, très longue étape ; mais cette fois en tipoye. Nous arrivons à Abo-Boyafé, vers quatre heures, exténués. Et c'était ce village où l'administrateur nous affirmait que

nous pourrions coucher le premier jour. Presque toujours les renseignements que nous ont donnés les Européens se sont trouvés faux [1].

23 novembre.

Par crainte d'exagérer, j'ai sous-estimé la longueur de notre marche, hier. Nous avons fait une journée de dix heures — dont deux heures d'arrêt, et une heure et demie de tipoye. Soit six heures et demie à pied, à raison de près de six kilomètres à l'heure ; car nous marchions très vite. Trop fatigué, c'est à peine si j'ai pu dormir. Il fait à la fois presque frais et étouffant. On nous a parlé de l'étape du lendemain comme très courte ; mais force est de constater que ce renseignement, pour être donné par des indigènes, n'est pas plus exact que les précédents. Abba, où nous devions arriver à midi, nous ne l'atteindrons pas avant quatre heures du soir, bien que partis dès avant six heures, et ayant marché bon train. Il faut bien avouer que cette immense traite a été des plus décevantes. La même savane s'est déroulée devant nous durant des heures et des lieues. Les graminées géantes se sont faites roseaux. Au-dessus d'eux, toujours les mêmes arbres rabougris, déjetés, fatigués je pense par les incendies périodiques, forment une sorte de taillis clairsemé. Le seul intérêt de tout le jour, ç'a été le passage d'un pont de lianes — notre premier — jeté sur une rivière large, profonde, au cours rapide — la « Goman », — en remplacement d'un pont de bois effondré. Rien de plus élégant que cet arachnéen réseau, d'apparence si fragile que l'on s'y aventure en

1. Voici pourtant qui les explique : il ne s'y agit jamais de distances, mais bien uniquement du temps mis à les parcourir. Or nombre d'Européens ne quittent guère leur tipoye. Une double (et parfois triple) escouade de tipoyeurs, permet à ceux-ci de se relayer, et permet au blanc de ne pas tenir compte de leur fatigue, d'exiger d'eux une allure accélérée, grâce à laquelle l'étape est beaucoup plus vite franchie.

Quant au reste de la caravane, il part de l'avant et précède — ou suit et rattrape comme il peut.

tremblant. Non loin, plongeant dans la rivière, un pandanus gigantesque, ajoute à l'exotisme du tableau. Et, durant tout le trajet qui nous éloigne si redoutablement — je pense éperdument à des choses de France : à M... avec une angoisse continue. Ah ! si du moins je pouvais savoir qu'elle va bien, qu'elle supporte bien mon absence... Et je m'imagine au Tertre près de Martin du Gard, à Carcassonne près d'Alibert...

Mauvais vouloir du chef du village. Arrivés à Niko. Nous nous étions fait précéder d'un coureur, afin de trouver le manioc de nos hommes tout préparé et de pouvoir repartir aussitôt. Pas de manioc. Force a été de perquisitionner dans les cases. Nous avons néanmoins payé cet homme stupide et buté, lui laissant entendre que nous lui eussions donné le double, s'il avait apporté de lui-même et de bonne grâce cette nourriture dont nos porteurs avaient besoin et qu'il lui était facile de récupérer dans les champs aussitôt. C'est la première fois qu'il nous arrive de devoir faire acte d'autorité.

Sitôt qu'il a triomphé du brouillard, le soleil est devenu accablant. Nous usons largement des tipoyes, car, au bout d'un petit temps de marche, je sue comme il n'est pas croyable. Vers le soir la lumière devient admirable. On approche d'Abba. Un messager envoyé à notre rencontre à deux kilomètres du village, commence à sonner de la cloche pour nous annoncer. Il nous précède, et les tipoyeurs se mettent à courir. Voici le chef à cheval. Comme il met pied à terre, nous descendons aussi. Un peuple se tient sur une éminence. Ça fait grand, et nous avançons très dignes. Les cases du village sont vastes, belles, semblables à celles des villages précédents, mais portant au sommet de leur toit pointu une grande cruche ronde de terre noire, goulot en l'air ; sans ordre, mais formant, à cause des mouvements de terrain, d'harmonieux groupements. On domine une immense contrée. Le soleil se couche glorieusement et, tout aussitôt, un rideau de brume

bleue très légère, faite aussi des fumées du village, s'étend horizontalement et recule la lisière de la forêt voisine. Plus un nuage au ciel. Au zénith, la lune à sa première moitié; loin d'elle, deux étoiles extraordinairement brillantes. Des feux s'allument dans le village. C'est d'abord un immense silence, puis l'air s'emplit du concert strident des grillons.

Les porteurs retardataires s'amènent un à un ; plusieurs clopinent et paraissent fourbus. A certains nous faisons prendre de la quinine. On a distribué le manioc. Ils se groupent autour d'un grand feu. Le ciel s'emplit d'étoiles.

Je n'ai pas remis mon Dindiki dans sa cage. Il est resté tout le jour (et hier déjà) dans mon tipoye ; agrippé à l'une des tiges de bambou qui soutiennent les nattes du shimbeck, ou blotti contre moi. On n'imagine pas animal plus confiant. Il accepte sans hésiter toute nourriture qu'on lui offre et mange indifféremment du pain, du manioc, de la crème, de la confiture ou des fruits. Il n'y a qu'une chose qu'il ne supporte pas, c'est qu'on le force à se hâter ou qu'on tente de lui faire quitter son appui. Il entre alors dans de terribles rages, pousse des cris aigus et mord tant qu'il peut. Impossible de lui faire lâcher prise; on le disloquerait plutôt. Puis, sitôt qu'on le tient dans ses bras, il se calme et vous lèche. Aucun chien, aucun chat n'est plus caressant. Tandis que je me promène dans le village, il reste accroché à ma ceinture, ou au col de ma chemise, à mon oreille, à mon cou.

Lu avec ravissement quelques pages des *Affinités*. Je donne chaque soir une leçon de lecture à Adoum.

25 novembre.

Passé le jour d'hier à Abba ; repos. Marc visite l'intérieur des cases et m'emmène admirer, dans certaines, une sorte d'épais mur-paravent de terre, légèrement concave et formant dossier surélevé au banc bas qui se dresse face à l'entrée. Bien à l'abri derrière cette paroi, le « créquois »[1]

1. Sorte de lit bas, formé de lattes de bambou.

ou la natte sur laquelle on dort. Ce large paravent est sobrement orné d'une très large décoration géométrique, noir luisant et couleur de terre rouge (réservée) d'un fort bel effet. De côté, contre les murs de la case circulaire, entassement de ces énormes vases de terre vernissée, décorés de reliefs, comme tatoués, dans lesquels ils mettent l'eau, le manioc, et qui sont, avec le créquois ou la natte, les seuls objets ou meubles de la case. Un troupeau d'enfants, comme toujours, nous escorte ; la plupart sont mal lavés ; on leur fait honte. Ils rentrent dans leurs cases et reparaissent bientôt après tout lustrés par l'ablution.

Marc organise de grandes courses d'enfants sur la place. Ils sont plus de soixante à concourir sous les yeux des parents amusés et ravis. Chef de village très sympathique, qu'on sent conquis par nos manières et que nous payons largement. Les porteurs ont organisé un tam-tam ; un danseur soliste excite l'enthousiasme des spectateurs (des enfants en particulier, qui s'empressent) — en imitant, dans une danse extraordinairement stylisée, la poule, la cavale en rut, et je ne sais quels animaux.

Plusieurs de nos porteurs viennent se faire soigner les pieds ; nous devons en licencier quatre. Un cinquième, qui se traîne à peine, nous paraît tirer la carotte. En effet il nous accompagne le lendemain, et ne parle plus de son mal lorsqu'il comprend qu'il ne sera pas payé s'il refuse sa charge.

Ce matin, départ avant six heures.

A midi, arrêt à un très beau et grand village (Barbaza). Même forme de cases et même disposition d'icelles en petits groupements, sans ordre apparent, mais répondant aux mouvements du sol. Et peu à peu des sortes de sentiers se forment, presque des rues, bordées parfois de claires-voies, séparant les groupes de cases. Toujours ces grosses poteries noir vernissé, au sommet des toits.

Encore une étape beaucoup plus longue que celles entre Bambio et Nola (à la seule exception de la première, de

Bambio à N'Délé). Partis d'Abba avant six heures, nous n'arrivons à Abo-Bougrima qu'à quatre heures, ne nous étant arrêtés qu'une heure pour déjeuner. La vue devient de plus en plus étendue, les vallées plus larges et profondes, les plis de terrain plus accentués.

Au premier village où nous nous sommes arrêtés après Abba (n'était-ce pas déjà Barbaza ?) très grand, très important et que je décrivais tout à heure, nous avons été attirés par des chants. C'étaient des chants funèbres. Nous avons pénétré dans un de ces enclos, minuscule agglomération de quatre à six huttes, subdivision du grand village. Une vieille femme était morte. Il y avait là ses enfants, ses parents, ses amis. Tous exhalaient leur douleur en un chant rythmé, une sorte de psalmodie. On nous présente le fils, un grand homme déjà âgé lui-même ; sa face était ruisselante de larmes ; tandis que nous le saluions, il ne s'arrêta pas de chanter en pleurant ou de pleurer en chantant, avec force sanglots coupant la mélopée. Du reste, tous les visages étaient baignés de pleurs. Nous nous approchâmes de la hutte d'où sortait le plus épais des cris. Nous n'osions entrer, mais comme nous nous penchions vers l'ouverture de la hutte, analogue à l'entrée d'un pigeonnier ou d'une ruche, les chants s'arrêtèrent. Un mouvement se fit dans la hutte et quelques gens en sortirent. C'était pour nous faire place et nous permettre de voir le corps. Il était étendu sur le sol, sans apprêt, de côté, comme celui de quelqu'un qui dort. Dans la demi-obscurité nous pûmes entrevoir une cohue de gens, qui bientôt reprirent leur train funèbre. Certains s'approchaient du corps de la vieille et se penchaient, et se précipitaient sur elle comme tentant de l'éveiller, et caressaient et soulevaient ses membres. Toutes les faces que l'on pouvait distinguer paraissaient luisantes de pleurs. Dans l'enclos, non loin de la case, deux indigènes creusaient un trou très profond et peu large, ce qui nous laissa supposer qu'on ensevelit les morts verticalement, tout debout. Continuant notre tour-

née dans le village, nous vîmes de-ci de-là, près des cases, de très petits rectangles semés de gravier blanc et entourés d'un treillis bas de branchages, qu'on nous dît être des tombes — et nous nous en doutions. Et pourtant combien de fois n'avons-nous pas entendu répéter que les indigènes de l'Afrique centrale n'ont aucun souci de leurs morts et les ensevelissent n'importe où. A tout le moins, ceux-ci font exception.

Arrivés quelque peu exténués à Abo Bougrima, je n'avais d'autre désir, après le tub et le thé, que de me replonger dans les *Wahlverwandtschaften* que, malgré l'absence (hélas !) de dictionnaire, je comprends beaucoup mieux que je n'osais espérer. Mais, à la tombée du soir, et tandis que Marc s'en allait avec Outhman tâcher de tuer quelques pintades, j'ai commencé de suivre, derrière la case des passagers, au hasard, un tout petit sentier à demi caché par les hautes herbes. Il m'a mené presque aussitôt à un quartier de Bougrima que l'on a laissé tomber en ruines. Sur un grand dévallement, des espaces, entre les cases abandonnées et sans plus de toiture, formaient place. Les murs crevés des cases circulaires, assez distantes les unes des autres, laissaient paraître cette sorte de mur intérieur formant niche cintrée et dossier de banc bas, dont j'ai parlé plus haut. Je pus admirer à loisir et pleinement éclairées, encore que le jour fût près de s'éteindre, les belles décorations de ces parois. J'ai constaté l'emploi de trois couleurs — et non simplement du noir comme j'avais cru tout d'abord — mais encore du rouge brique et de l'ocre. Et tout cela si vernissé, si glacé, que les intempéries n'avaient pu que très peu le dégrader ou le ternir. De côté (et, m'a-t-il paru, toujours sur la droite) de très curieux commencements de piliers qui servent de supports à de grands vases superposés. Par suite de l'enlèvement des toitures, qu'on a dû brûler, ou dont on s'est resservi — ces ruines ont un aspect net, propre — sans aucun débris de paille ou de bois.

La végétation de la brousse avait envahi ces restes de village, et parfois une plante grimpante à larges et belles feuilles retombait et formait cadre ou feston à ces étranges parois en ruine, faisant valoir la richesse et la sonorité de leurs tons. On eût dit une sorte de Pompeï nègre ; et je me désolais que Marc ne fût point là et que l'heure fût trop tardive pour prendre quelques photographies. Solitude et silence. La nuit tombait. Peu de spectacles m'ont plus ému, depuis que je suis dans ce pays.

26 novembre.

Enfin un jour splendide. Le premier matin clair depuis longtemps — il me semble même que, depuis que je suis en A. E. F., nous n'avons jamais eu que des matins gris et brumeux. Oh ! le ciel n'était pas parfaitement pur, mais la lumière était chaude et plus abondante que jamais. Est-ce seulement à cause d'elle que le pays m'a paru beaucoup plus beau ? Je ne crois pas. Des affleurements de roche donnaient par instants un dessin plus marqué ; d'énormes *boulders* de granit. Les arbres, pas plus grands que ceux de nos pays, formaient dans la savane une sorte de forêt claire continue. Parfois quelques rôniers. Le ciel était d'un bleu profond et tendre. L'air était sec, léger. Je respirais avec délices et tout mon être s'exaltait à l'idée de cette longue marche, de cette immense traversée de pays qui s'étendait lointainement devant nous.

Rien à noter, du reste, que le repas au bord d'une rivière, puis, sous l'ardent soleil, plus tard, la traversée de la Mambéré, où nos tipoyeurs se baignent. Marc me retient d'en faire autant. Je me soumets en maugréant.

A une grande distance de Baboua, les nouveaux chefs viennent à notre rencontre. Ce sont les deux frères du chef reconnu par l'administration française, lequel s'est enfui tout dernièrement au Cameroun, avec les 700 francs que l'administrateur lui avait remis pour payer des nattes, travail des hommes de son village [1]. Ces deux nouveaux

1. A raison de cinquante centimes chacune.

chefs sont à cheval et se dressent devant nous, la lance haute pointant vers nos tipoyes, et poussant des cris si farouches que je crois d'abord qu'ils veulent nous empêcher d'avancer. Un des chevaux rue, crève un tam-tam et bouscule le tipoye de Marc. Je mets pied à terre et m'avance en souriant. Explications, grand désordre — puis l'avant-garde que nous formons se remet en marche, précédée de cinq cavaliers, dont les deux chefs non reconnus, très beaux dans leurs vêtements arabes que le vent de leur course gonfle et fait flotter autour d'eux. Nous avons pris sur nos boys et nos porteurs une avance forte et tandis que j'écris ces notes, après nous être rasés, rafraîchis, avoir dégusté mandarines et bananes, nous les attendons encore.

Baboua, 27 novembre.

Adoum s'est amené, clopinant, hier soir, fort en arrière des autres, souffrant d'une adénite des plus marquées qui forme, à l'aine, une forte grosseur. Je crains un phlegmon et ne sais que faire, sinon application de compresses humides. Je lui fais prendre au surplus quinine et rhofeïne ; il s'étend dans l'obscurité et s'endort. Il avait dû s'arrêter deux fois sur la route, pris de vomissements. La chaleur était très éprouvante.

La maison du « commandant » (administrateur) et la case des passagers où nous sommes descendus, sont à quelques centaines de mètres du village — où nous nous rendons avant le coucher du soleil — accompagnés de l'interprète et des deux nouveaux chefs. Surprise de trouver le village complètement déserté. Le vrai chef en s'enfuyant a entraîné la désertion de tous ceux qui pensaient marquer ainsi leur attachement. Trente hommes (avec famille) l'ont, nous dit-on, accompagné sur la subdivision voisine, en territoire du Cameroun. Deux cents autres, environ, se sont répandus au loin dans la brousse, où ils vivent depuis quelques mois. Nous pénétrons dans la maison du chef, aban-

donnée. On y accède par un dédale de murs de terre et de cloisons de roseaux, fait pour faciliter l'embuscade et la défense. Derrière la maison, en hémicycle et ouvrant sur une sorte de cour, les cases de femmes, — tout est vide et désert.

Nuit splendide. Le soir, tam-tam, d'abord très distant, puis dont les sons se rapprochent. Après une bonne tranche des *Affinités* et ma leçon de lecture à Adoum, nous nous y rendons. Malgré la désertion du village, ils trouvent le moyen d'être encore une soixantaine, des deux sexes et de tous âges. On n'imagine rien de plus morne et de plus stupide que cette danse, d'un lyrisme que plus rien de spirituel ne soulève. Au son du tambour et de la même phrase musicale, reprise en chœur et inlassablement répétée, tous tournent en formant une vaste ronde, les uns derrière les autres, avec une extrême lenteur et un trémoussement rythmique de tout le corps, comme désossé, penché en avant, les bras ballants, la tête indépendante animée d'un mouvement de va et vient, comme celle des oiseaux de basse-cour. Telle est l'expression de leur ivresse, la manifestation de leur joie. Au clair de lune, cette obscure cérémonie semble la célébration d'on ne sait quel mystère infernal, que je contemple longuement, sur lequel je me penche comme sur un abîme, comme Antoine sur la bêtise du catoblépas : « Sa stupidité m'attire ».

Ce matin, le ciel le plus clair, le plus radieux que j'aie peut-être vu de toute ma vie. L'air est léger ; la lumière profuse ; d'un bord à l'autre du ciel, s'étale un éblouissement. Je crois que Baboua est à près de 1100 mètres d'altitude. Il a fait presque froid cette nuit. Labarbe est arrivé vers midi, si excédé qu'il n'a pu accepter notre invitation à déjeuner. Il ne mangera qu'après avoir liquidé certaines affaires pressantes et rendu la justice — et peut-être ne mangera pas du tout. Nous décidons de le retrouver vers trois heures et de lui amener Adoum qui souffre de plus en plus. Le malheureux garçon n'a pu dormir, ni même rester couché, a passé presque toute la nuit plié en

deux sur un créquois. Labarbe a fait des études de médecine et j'attendais son conseil, son intervention peut-être, avec impatience. Il va devoir, nous dit-il, percer la poche qui s'est formée et introduire des mèches dans la plaie. Adoum s'est cependant traîné jusqu'à la demeure non lointaine du commandant, refusant les porteurs. Il semble extrêmement gêné lorsqu'on lui dit de se dévêtir. Je crois d'abord que c'est de la pudeur. Hélas ! la chute de la culotte découvre quantité de pustules suppurantes au haut des cuisses. Dès le début des réticences, Labarbe avait compris ce qui en était, ce qui fait qu'il ricane et accable le pauvre Adoum de ses sarcasmes. Ce n'est pas d'une adénite qu'il s'agit, mais bien d'un bubon vénérien qu'il importe de traiter différemment. Le bubon est du reste prêt à crever et Labarbe se contente d'abord d'une application de compresses d'eau chaude. Il interroge Adoum en blaguant. C'est en passant à Fort-Crampel que le pauvre garçon s'est fait poivrer, il y a précisément quarante jours, cette fameuse nuit d'orgie qui nous était demeurée mystérieuse. Douloureux spectacle de ce beau corps, aux lignes si pures, si jeune encore, tout abîmé, flétri, déshonoré par ces hideuses plaies. Labarbe cependant affirme que les indigènes connaissent certaines herbes capables de guérir, radicalement, définitivement, la vérole — qui, ajoute-t-il, n'a jamais chez eux la gravité qu'elle peut avoir chez nous. Il ne pense pas avoir vu un seul indigène qui en soit exempt — ni qui en soit mort.

Baboua, 28 novembre.

Toujours le même azur splendide. Nous ramenons Adoum à Labarbe. Le bubon a crevé cette nuit, d'où grand soulagement du malade qui a pu enfin s'endormir. Il s'étend sur la natte et je lui tiens les mains tandis que Labarbe presse sur la grosseur pour en faire sortir une invraisemblable quantité de pus. L'autre se tord de douleur, et bien plus encore lorsqu'on introduit une mèche chargée d'iode, profondément, dans le cratère du bubon.

Journée de repos et de lecture. Mon cerveau, je le sens frais et limpide comme le ciel. Vers quatre heures s'amène à cheval, escorté d'un autre cavalier, le chef fugitif Semba. Il sait que c'est l'incarcération qui l'attend ; mais il sait également que quatre mandats d'arrêt ont été lancés contre lui et qu'il ne peut plus échapper nulle part. Il porte une sorte de cotte de mailles étincelante, formée de quantité de pièces de cinquante centimes percées et cousues à même une sorte de pourpoint noir. Très beau, très noble, et même un peu féroce, sur son cheval lancé au galop, il s'élance vers nous, la lance en avant ; puis met pied à terre lorsque paraît Labarbe qui, très digne, autoritaire et magistral, fait retomber sa main levée sur la poitrine de Semba et le livre aux deux gardes chargés de l'emmener en prison. Mais Semba, qui se soumet, s'en va vers la geôle, les précédant de quelques mètres. Il est accusé et reconnu coupable d'un tas de crimes, vente d'esclaves, meurtres et cruautés, détention d'armes non déclarées, de cartouches, etc... Tout le peuple présent le regarde s'éloigner, sans un murmure de protestation ni même d'étonnement. Tout ce qui a lieu était prévu. Cependant le village, où je retourne le soir (car la chaleur du jour est accablante) s'est à peu près repeuplé. Il est énorme, ce village, et l'on découvre toujours de nouveaux quartiers, de nouveaux groupements de dix, douze, quinze ou vingt cases — dans un repli de terrain, ou que d'abord cachaient les hautes graminées de la brousse. Le soleil se couche, globe écarlate, feux éteints, derrière un rideau de brumes violettes. Et tout aussitôt la pleine lune au haut du ciel commence à luire.

(A suivre) ANDRÉ GIDE

LE TEMPS RETROUVÉ [1]

CHAPITRE II

PENDANT LA GUERRE

Un des premiers soins dès mon nouveau retour à Paris en 1916, ayant envie d'entendre parler de la seule chose qui m'intéressait alors, la guerre, je sortis, après le dîner, pour aller voir Mme Verdurin car elle était avec Mme Bontemps une des Reines de ce Paris de la guerre qui faisait penser au Directoire. Comme par l'ensemencement d'une petite quantité de levure en apparence de génération spontanée, des jeunes femmes allaient tout le jour coiffées de hauts turbans cylindriques comme aurait pu l'être une contemporaine de Mme Tallien. Par civisme, ayant des tuniques égyptiennes droites, sombres, très « guerre » sur des jupes très courtes, elles chaussaient des lanières rappelant le cothurne selon Talma, ou de hautes guêtres rappelant celles de nos chers combattants ; c'est, disaient-elles, parce qu'elles n'oubliaient pas qu'elles devaient réjouir les yeux de ces combattants qu'elles se paraient encore, non seulement de toilettes « floues », mais encore de bijoux évoquant les armées par leur thème décoratif, si même leur matière ne venait pas des armées, n'avait pas été travaillée aux armées ; au lieu d'ornements égyptiens rappelant la campagne d'Égypte, c'était des

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier 1927.

bagues ou des bracelets faits avec des fragments d'obus ou des ceintures de 75, des allume-cigarettes composés de deux sous anglais, auxquels un militaire était arrivé à donner dans sa cagna, une patine si belle que le profil de la reine Victoria y avait l'air tracé par Pisanello ; c'est encore parce qu'elles y pensaient sans cesse, disaient-elles, qu'elle portaient à peine le deuil, quand l'un des leurs tombait, sous le prétexte qu'il était « mêlé de fierté », ce qui permettait un bonnet de crêpe anglais blanc (du plus gracieux effet et autorisant tous les espoirs), dans l'invincible certitude du triomphe définitif et permettait ainsi de remplacer le cachemire d'autrefois par le satin et la mousseline de soie, et même de garder ses perles, « tout en observant le tact et la correction qu'il est inutile de rappeler à des Françaises ».

Le Louvre, tous les musées étaient fermés et quand on lisait en tête d'un article de journal : « Une exposition sensationnelle », on pouvait être sûr qu'il s'agissait d'une exposition non de tableaux, mais de robes, de robes destinées d'ailleurs à éveiller « ces délicates joies d'art dont les Parisiennes étaient depuis trop longtemps sevrées ». C'est ainsi que l'élégance et le plaisir avaient repris ; l'élégance à défaut des arts, cherchait à s'excuser comme ceux-ci en 1793, année où les artistes exposant au Salon révolutionnaire proclamaient que ce serait à tort qu'il paraîtrait « étrange à d'austères républicains que nous nous occupions des arts quand l'Europe coalisée assiège le territoire de la liberté ». Ainsi faisaient en 1916 les couturiers qui, d'ailleurs, avec une orgueilleuse conscience d'artistes avouaient que « chercher du nouveau, s'écarter de la banalité, préparer la victoire, dégager pour les générations d'après la guerre une formule nouvelle du beau, telle était l'ambition qui les tourmentait, la chimère qu'ils poursuivaient ainsi qu'on pouvait s'en rendre compte en venant visiter leurs salons délicieusement installés rue de la ..... où

effacer par une note lumineuse et gaie les lourdes tristesses de l'heure, semble être le mot d'ordre, avec la discrétion toutefois qu'imposent les circonstances ». « Les tristesses de l'heure », il est vrai, « pourraient avoir raison des énergies féminines si nous n'avions tant de hauts exemples de courage et d'endurance à méditer. Aussi en pensant à nos combattants qui au fond de leur tranchée rêvent de plus de confort et de coquetterie pour la chère absente laissée au foyer, ne cesserons-nous pas d'apporter toujours plus de recherche dans la création de robes répondant aux nécessités du moment. La vogue, cela se conçoit, est surtout aux maisons anglaises, donc alliées, et on raffole cette année de la robe-tonneau dont le joli abandon nous donne à toutes un amusant petit cachet de rare distinction. Ce sera même une des plus heureuses circonstances de cette triste guerre, ajoutait le charmant chroniqueur (en attendant la reprise des provinces perdues, le réveil du sentiment national), ce sera même une des plus heureuses conséquences de cette guerre que d'avoir obtenu de jolis résultats en fait de toilette, sans luxe inconsidéré et de mauvais aloi, avec très peu de chose, d'avoir créé de la coquetterie avec des riens. A la robe du grand couturier éditée à plusieurs exemplaires, on préfère en ce moment les robes faites chez soi, parce qu'affirmant l'esprit, le goût et les tendances indiscutables de chacun. » Quant à la charité, en pensant à toutes les misères nées de l'invasion, à tant de mutilés, il était bien naturel qu'elle fût obligée de se faire « plus ingénieuse encore », ce qui obligeait les dames à hauts turbans à passer la fin de l'après-midi dans les thés autour d'une table de bridge, en commentant les nouvelles du « front », tandis qu'à la porte les attendaient leurs automobiles ayant sur le siège un beau militaire qui bavardait avec le chasseur. Ce n'était pas du reste seulement les coiffures surmontant les visages de leur étrange cylindre qui étaient

nouvelles. Les visages l'étaient aussi. Les dames à nouveaux chapeaux étaient des jeunes femmes venues on ne savait trop d'où et qui étaient la fleur de l'élégance, les unes depuis six mois, les autres depuis deux ans, les autres depuis quatre. Ces différences avaient d'ailleurs pour elles autant d'importance qu'au temps où j'avais débuté dans le monde, en avaient entre deux familles comme les Guermantes et les La Rochefoucauld, trois ou quatre siècles d'ancienneté prouvée. La dame qui connaissait les Guermantes depuis 1914 regardait comme une parvenue celle qu'on présentait chez eux en 1916, lui faisait un bonjour de douairière, la dévisageait de son face-à-main et avouait dans une moue qu'on ne savait même pas au juste si cette dame était ou non mariée. « Tout cela est assez nauséabond », concluait la dame de 1914 qui eût voulu que le cycle des nouvelles admissions s'arrêtât après elle. Ces personnes nouvelles que les jeunes gens trouvaient fort anciennes, et que d'ailleurs certains vieillards qui n'avaient pas été que dans le grand monde croyaient bien reconnaître pour ne pas être si nouvelles que cela, n'offraient pas seulement à la société les divertissements de conversation politique et de musique dans l'intimité qui lui convenaient ; il fallait encore que ce fussent elles qui les offrissent, car pour que les choses paraissent nouvelles, même si elles sont anciennes, et même si elles sont nouvelles, il faut en art, comme en médecine, comme en mondanité, des noms nouveaux (ils étaient d'ailleurs nouveaux en certaines choses). Ainsi Mme Verdurin était allée à Venise pendant la guerre, mais comme ces gens qui veulent éviter de parler chagrin et sentiment, quand elle disait que c'était épatant, ce qu'elle admirait ce n'était ni Venise, ni Saint-Marc, ni les palais, tout ce qui m'avait tant plu et dont elle faisait bon marché, mais l'effet des projecteurs dans le ciel, projecteurs sur lesquels elle donnait des renseignements appuyés de chiffres. (Ainsi

d'âge en âge renait un certain réalisme en réaction contre l'art admiré jusque-là). Le salon Sainte-Euverte était une étiquette défraîchie sous laquelle la présence des plus grands artistes, des ministres les plus influents, n'eût attiré personne. On courait au contraire pour écouter un mot prononcé par le secrétaire des uns, ou le sous-chef de cabinet des autres, chez les nouvelles dames à turban dont l'invasion ailée et jacassante emplissait Paris. Les dames du Premier Directoire avaient une reine qui était jeune et belle et s'appelait Madame Tallien. Celles du second en avaient deux qui étaient vieilles et laides et s'appelaient Mme Verdurin et Mme Bontemps. Qui eût pu tenir rigueur à Mme Bontemps que on mari eût joué un rôle, âprement critiqué par *l'Echo de Paris*, dans l'affaire Dreyfus ? Toute la Chambre étant à un certain moment devenue révisionniste, c'était forcément parmi d'anciens révisionnistes comme parmi d'anciens socialistes, qu'on avait été obligé de recruter le parti de l'Ordre social, de la Tolérance religieuse, de la Préparation militaire. On aurait détesté autrefois M. Bontemps parce que les antipatriotes avaient alors le nom de dreyfusards. Mais bientôt ce nom avait été oublié et remplacé par celui d'adversaire de la loi de trois ans. M. Bontemps était au contraire un des auteurs de cette loi, c'était donc un patriote. Dans le monde (et ce phénomène social n'est d'ailleurs qu'une application d'une loi psychologique bien plus générale), les nouveautés coupables ou non n'excitent l'horreur que tant qu'elles ne sont pas assimilées et entourées d'éléments rassurants. Il en était du dreyfusisme comme du mariage de Saint-Loup avec la fille d'Odette, mariage qui avait d'abord fait crier. Maintenant qu'on voyait chez les Saint-Loup tous les gens « qu'on connaissait », Gilberte aurait pu avoir les mœurs d'Odette elle-même que malgré cela, on y serait « allé » et qu'on eût approuvé Gilberte de blâmer comme une douairière des nouveautés morales non assimilées.

Le dreyfusisme était maintenant intégré dans une série de choses respectables et habituelles. Quant à se demander ce qu'il valait en soi, personne n'y songeait pas plus pour l'admettre maintenant qu'autrefois pour le condamner. Il n'était plus « shoking ». C'était tout ce qu'il fallait. A peine se rappelait-on qu'il l'avait été comme on ne sait plus au bout de quelque temps si le père d'une jeune fille fut un voleur ou non. Au besoin on peut dire : « Non, c'est du beau-frère, ou d'un homonyme que vous parlez, mais contre celui-là il n'y a jamais eu rien à dire. » De même il y avait certainement eu dreyfusisme et dreyfusisme et celui qui allait chez la duchesse de Montmorency et faisait passer la loi de trois ans ne pouvait être mauvais. En tous cas à tout péché miséricorde. Cet oubli qui était octroyé au dreyfusisme l'était *a fortiori* aux dreyfusards. Il n'y en avait plus du reste dans la politique, puisque tous à un moment l'avaient été s'ils voulaient être du Gouvernement : même ceux qui représentaient le contraire de ce que le dreyfusisme, dans sa choquante nouveauté avait incarné (au temps où Saint-Loup était sur une mauvaise pente), l'antipatriotisme, l'irréligion, l'anarchie, etc. Aussi le dreyfusisme de M. Bontemps, invisible et contemplatif comme celui de tous les hommes politiques, ne se voyait pas plus que les os sous la peau. Personne ne se fût rappelé qu'il avait été dreyfusard, car les gens du monde sont distraits et oublieux, parce qu'aussi il y avait de cela un temps fort long, et qu'ils affectaient de croire plus long, car c'était une des idées les plus à la mode de dire que l'avant-guerre était séparé de la guerre par quelque chose d'aussi profond, simulant autant de durée qu'une période géologique et Brichot lui-même, ce nationaliste, quand il faisait allusion à l'affaire Dreyfus, disait : « Dans ces temps préhistoriques. » A vrai dire, ce changement profond opéré par la guerre était en raison inverse de la valeur des esprits touchés, du moins à partir d'un

certain degré, car, tout en bas, les purs sots, les purs gens de plaisir ne s'occupaient pas qu'il y eut la guerre. Mais tout en haut, ceux qui se sont fait une vie intérieure ambiante, ont peu égard à l'importance des événements. Ce qui modifie profondément pour eux l'ordre des pensées, c'est bien plutôt quelque chose qui semble en soi n'avoir aucune importance et qui renverse pour eux l'ordre du temps en les faisant contemporains d'un autre temps de leur vie. Un chant d'oiseau dans le parc de Combourg (ou une brise chargée de l'odeur de réséda) quoique ce soient évidemment des événements de moindre conséquence que les plus grandes dates de la Révolution et de l'Empire, ont cependant inspiré à Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, des pages d'une valeur infiniment plus grande.

M. Bontemps ne voulait pas entendre parler de paix avant que l'Allemagne eût été réduite au même morcellement qu'au Moyen-Age, la déchéance de la maison de Hohenzollern prononcée et Guillaume ayant reçu douze balles dans la peau. En un mot il était ce que Brichot appelait un « Jusquauboutiste », c'était le meilleur brevet de civisme qu'on pouvait lui donner. Sans doute les trois premiers jours Mme Bontemps avait été un peu dépaysée au milieu des personnes qui avaient demandé à Mme Verdurin à la connaître et ce fut d'un ton légèrement aigre que Mme Verdurin répondit : « Le Comte, ma chère », à Mme Bontemps qui lui disait : « C'est bien le duc d'Haussonville que vous venez de me présenter », soit par entière ignorance et absence de toute association entre le nom Haussonville et un titre quelconque, soit au contraire par excessive instruction et association d'idées avec le « Parti des Ducs », dont on lui avait dit que M. d'Haussonville était un des membres à l'Académie. A partir du quatrième jour elle avait commencé d'être solidement installée dans le faubourg Saint-Germain. Quelquefois encore on voyait

autour d'elle les fragments inconnus d'un monde qu'on ne connaissait pas et qui n'étonnaient pas plus que des débris de coquille autour du poussin ceux qui savaient l'œuf d'où Mme Bontemps était sortie. Mais dès le quinzième jour, elle les avait secoués, et avant la fin du premier mois quand elle disait : je vais chez les Lévy, tout le monde comprenait, sans qu'elle eût besoin de préciser, qu'il s'agissait des Lévis-Mirepoix, et pas une duchesse ne se serait couchée sans avoir appris de Mme Bontemps ou de Mme Verdurin, au moins par téléphone, ce qu'il y avait dans le communiqué du soir, ce qu'on y avait omis, où on en était avec la Grèce, quelle offensive on préparait, en un mot tout ce que le public ne saurait que le lendemain ou plus tard, et dont on avait ainsi comme une sorte de répétition des couturières. Dans la conversation, Mme Verdurin, pour communiquer les nouvelles, disait : « nous » en parlant de la France. « Hé bien, voici : nous exigeons du roi de Grèce qu'il se retire du Péloponèse, etc. ; nous lui envoyons, etc. » Et dans tous ses récits revenait tout le temps le G. Q. G. (j'ai téléphoné au G. Q. G.), abréviation qu'elle avait à prononcer le même plaisir qu'avaient naguère les femmes qui ne connaissaient pas le prince d'Agrigente à demander en souriant quand on parlait de lui et pour montrer qu'elles étaient au courant : « Grigri ? » un plaisir qui dans les époques peu troublées n'est connu que par les mondains mais que dans ces grandes crises le peuple même connaît. Notre maître d'hôtel par exemple, si on parlait du roi de Grèce, était capable, grâce aux journaux, de dire comme Guillaume II : « Tino », tandis que jusque-là sa familiarité avec les rois était restée plus vulgaire ayant été inventée par lui comme quand jadis pour parler du Roi d'Espagne, il disait : « Fonfonse ». On peut remarquer d'ailleurs qu'au fur et à mesure qu'augmenta le nombre des gens brillants qui firent des avances à Mme Verdurin, le nombre

de ceux qu'elle appelait les « ennuyeux » diminua. Par une sorte de transformation magique, tout ennuyeux qui était venu lui faire une visite et avait sollicité une invitation devenait subitement quelqu'un d'agréable, d'intelligent. Bref, au bout d'un an le nombre des ennuyeux était réduit dans une proportion tellement forte, que la « peur et l'impossibilité de s'ennuyer » qui avait tenu une si grande place dans la conversation et joué un si grand rôle dans la vie de Mme Verdurin, avait presque entièrement disparu. On eût dit que sur le tard cette impossibilité de s'ennuyer (qu'autrefois d'ailleurs elle assurait ne pas avoir éprouvée dans sa prime jeunesse) la faisait moins souffrir, comme certaines migraines, certains athsmes nerveux qui perdent de leur force quand on vieillit. Et l'effroi de s'ennuyer eût sans doute entièrement abandonné Mme Verdurin faute d'ennuyeux, si elle n'avait dans une faible mesure remplacé ceux qui ne l'étaient plus par d'autres recrutés parmi les anciens fidèles. Du reste pour en finir avec les duchesses qui fréquentaient maintenant chez Mme Verdurin, elles venaient y chercher sans qu'elles s'en doutassent, exactement la même chose que les dreyfusards autrefois, c'est-à-dire un plaisir mondain composé de telle manière que sa dégustation assouvît les curiosités politiques et rassasiât le besoin de commenter entre soi les incidents lus dans les journaux. Mme Verdurin disait : « Vous viendrez à 5 heures parler de la guerre », comme autrefois « parler de l'affaire » et dans l'intervalle : « vous viendrez entendre Morel ». Or Morel n'aurait pas dû être là pour la raison qu'il n'était nullement réformé. Simplement il n'avait pas rejoint et était déserteur, mais personne ne le savait. Une autre étoile du salon était « dans les choux », qui malgré ses goûts sportifs s'était fait réformer. Il était devenu tellement pour moi l'auteur d'une œuvre admirable à laquelle je pensais constamment que ce n'est que par hasard quand j'établis-

sais un courant transversal entre deux séries de souvenirs que je songeais qu'il était celui qui avait amené le départ d'Albertine de chez moi. Et encore ce courant transversal aboutissait en ce qui concernait ces reliques de souvenirs d'Albertine à une voie s'arrêtant en pleine friche à plusieurs années de distance. Car je ne pensais plus jamais à elle. C'était une voie non fréquentée de souvenirs, une ligne que je n'empruntais plus. Tandis que les œuvres de « dans les choux » étaient récentes et cette ligne de souvenirs perpétuellement fréquentée et utilisée par mon esprit.

Je dois du reste dire que la connaissance du mari d'Andrée n'était ni très facile ni très agréable à faire, et que l'amitié qu'on lui vouait était promise à bien des déceptions. Il était en effet à ce moment déjà fort malade et s'épargnait les fatigues autres que celles qui lui paraissaient devoir peut-être lui donner du plaisir. Or il ne classait parmi celles-là que les rendez-vous avec des gens qu'il ne connaissait pas encore et que son ardente imagination lui représentait sans doute comme ayant une chance d'être différents des autres. Mais pour ceux qu'il connaissait déjà, il savait trop bien comment ils étaient, comment ils seraient, ils ne lui paraissaient plus valoir la peine d'une fatigue dangereuse pour lui et peut-être mortelle. C'était en somme un très mauvais ami. Et peut-être dans son goût pour des gens nouveaux se retrouvait-il quelque chose de l'audace frénétique qu'il portait jadis à Balbec, aux sports, au jeu, à tous les excès de table. Quant à Mme Verdurin, elle voulait à chaque fois me faire faire la connaissance d'Andrée, ne pouvant admettre que je l'eus connue depuis longtemps. D'ailleurs Andrée venait rarement avec son mari, mais elle était pour moi une amie admirable et sincère. Fidèle à l'esthétique de son mari qui était en réaction contre les Ballets russes, elle disait du marquis de Polignac : « Il a sa maison décorée par Bakst ; comment

peut-on dormir là-dedans, j'aimerais mieux Dubufe. »

D'ailleurs les Verdurin, par le progrès fatal de l'esthétisme qui finit par se manger la queue, disaient ne pas pouvoir supporter le modern style (de plus c'était munichois) ni les appartements blancs et n'aimaient plus que les vieux meubles français dans un décor sombre.

On fut très étonné à cette époque, où Mme Verdurin pouvait avoir chez elle qui elle voulait, de lui voir faire indirectement des avances à une personne qu'elle avait complètement perdue de vue, Odette. On trouvait qu'elle ne pourrait rien ajouter au brillant milieu qu'était devenu le petit groupe. Mais une séparation prolongée, en même temps qu'elle apaise les rancunes, réveille quelquefois l'amitié. Et puis le phénomène qui amène non seulement les mourants à ne prononcer que des noms autrefois familiers, mais les vieillards à se complaire dans leurs souvenirs d'enfance, ce phénomène a son équivalent social. Pour réussir dans l'entreprise de faire revenir Odette chez elle, Mme Verdurin n'employa pas bien entendu les « ultras », mais les habitués moins fidèles qui avaient gardé un pied dans l'un et l'autre salon. Elle leur disait : « Je ne sais pas pourquoi on ne la voit plus ici. Elle est peut-être brouillée, moi pas. En somme qu'est-ce que je lui ai fait ? C'est chez moi qu'elle a connu ses deux maris. Si elle veut revenir, qu'elle sache que les portes lui sont ouvertes. » Ces paroles qui auraient dû coûter à la fierté de la patronne si elles ne lui avaient pas été dictées par son imagination, furent redites, mais sans succès. Mme Verdurin, attendit Odette sans la voir venir, jusqu'à ce que des événements qu'on verra plus loin amenassent pour de toutes autres raisons ce que n'avait pu l'ambassade pourtant zélée des lâcheurs. Tant il est peu de réussites faciles, et d'échecs définitifs.

Les choses étaient tellement les mêmes, tout en

paraissant différentes, qu'on retrouvait tout naturellement les mots d'autrefois « bien pensants, mal pensants ». Et de même que les anciens communards avaient été antirévisionnistes, les plus grands dreyfusards voulaient faire fusiller tout le monde et avaient l'appui des généraux, comme ceux-ci au temps de l'affaire avaient été contre Galliffet. A ces réunions, Mme Verdurin invitait quelques dames un peu récentes, connues par les œuvres et qui les premières fois venaient avec des toilettes éclatantes, de grands colliers de perles qu'Odette qui en avait un aussi beau, de l'exhibition duquel elle-même avait abusé, regardait, maintenant qu'elle était en « tenue de guerre » à l'imitation des dames du faubourg, avec sévérité. Mais les femmes savent s'adapter. Au bout de trois ou quatre fois elles se rendaient compte que les toilettes qu'elles avaient crues chic étaient précisément proscrites par les personnes qui l'étaient, elles mettaient de côté leurs robes d'or et se résignaient à la simplicité.

Mme Verdurin disait : c'est désolant, je vais téléphoner à Bontemps de faire le nécessaire pour demain, on a encore « caviardé » toute la fin de l'article de Norpois et simplement parce qu'il laissait entendre qu'on avait « limogé » Percin. Car la bêtise courante faisait que chacun tirait gloire d'user des expressions courantes, et croyait montrer qu'elle était ainsi à la mode comme faisait une bourgeoise en disant quand on parlait de M. de Breauté ou de Charlus : « Qui ? Babel de Bréauté, Mémé de Charlus ». Les duchesses font de même d'ailleurs et avaient le même plaisir à dire « limoger » car chez les duchesses, c'est, pour les roturiers un peu poètes, le nom qui diffère, mais elles s'expriment selon la catégorie d'esprit à laquelle elles appartiennent et où il y a aussi énormément de bourgeois. Les classes d'esprit n'ont pas égard à la naissance.

Tous ces téléphonages de Mme Verdurin n'étaient

pas d'ailleurs sans inconvénient. Quoique nous ayons oublié de le dire, le « salon » Verdurin, s'il continuait en esprit et en vérité, s'était transporté momentanément dans un des plus grands hôtels de Paris, le manque de charbon et de lumière rendant plus difficiles les réceptions des Verdurin dans l'ancien logis, fort humide, des Ambassadeurs de Venise. Le nouveau salon ne manquait pas du reste d'agrément. Comme à Venise, la place, comptée à cause de l'eau, commande la forme des palais, comme un bout de jardin dans Paris ravit plus qu'un parc en province, l'étroite salle à manger qu'avait Mme Verdurin à l'hôtel faisait d'une sorte de losange aux murs éclatants de blancheur comme un écran sur lequel se détachaient à chaque mercredi, et presque tous les jours, tous les gens les plus intéressants, les plus variés, les femmes les plus élégantes de Paris, ravis de profiter du luxe des Verdurin qui, grâce à leur fortune, allait croissant à une époque où les plus riches se restreignaient faute de toucher leurs revenus. La forme donnée aux réceptions se trouvait modifiée sans qu'elles cessassent d'enchanter Brichot, qui au fur et à mesure que les relations des Verdurin allaient s'étendant, y trouvait des plaisirs nouveaux et accumulés dans un petit espace comme des surprises dans un chausson de Noël. Enfin certains jours les dîneurs étaient si nombreux que la salle à manger de l'appartement privé était trop petite, on donnait le dîner dans la salle à manger immense d'en bas, où les fidèles, tout en feignant hypocritement de déplorer l'intimité d'en haut, étaient ravis au fond, — en faisant bande à part comme jadis dans le petit chemin de fer, — d'être un objet de spectacle et d'envie pour les tables voisines. Sans doute dans les temps habituels de la paix une note mondaine subrepticement envoyée au *Figaro* ou au *Gaulois* aurait fait savoir à plus de monde que n'en pouvait tenir la salle à manger du Majestic que Brichot avait dîné avec la duchesse de

Duras. Mais depuis la guerre les courriéristes mondains ayant supprimé ce genre d'informations (ils se rattrapaient sur les enterrements, les citations et les banquets franco-américains), la publicité ne pouvait plus exister que par ce moyen enfantin et restreint, digne des premiers âges, et antérieur à la découverte de Gutenberg, être vu à la table de Mme Verdurin. Après le dîner on montait dans les salons de la Patronne, puis les téléphonages commençaient. Mais beaucoup de grands hôtels étaient à cette époque peuplés d'espions qui notaient les nouvelles téléphonées par Bontemps avec une indiscrétion que corrigeaient seulement par bonheur le manque de sûreté de ses informations toujours démenties par l'événement.

Avant l'heure où les thés d'après-midi finissaient, à la tombée du jour, dans le ciel encore clair, on voyait de loin de petites taches brunes qu'on eût pu prendre, dans le soir bleu, pour des moucherons, ou pour des oiseaux. Ainsi quand on voit de très loin une montagne, on pourrait croire que c'est un nuage. Mais on est ému parce qu'on sait que ce nuage est immense, à l'état solide, et résistant. Ainsi étais-je ému parce que la tache brune dans le ciel d'été n'était ni un moucheron, ni un oiseau, mais un aéroplane monté par des hommes qui veillaient sur Paris. Le souvenir des aéroplanes que j'avais vus avec Albertine dans notre dernière promenade, près de Versailles, n'entrait pour rien dans cette émotion, car le souvenir de cette promenade m'était devenu indifférent. A l'heure du dîner les restaurants étaient pleins et si, passant dans la rue, je voyais un pauvre permissionnaire, échappé pour six jours au risque permanent de la mort, et prêt à repartir pour les tranchées, arrêter un instant ses yeux devant les vitrines illuminées, je souffrais comme à l'hôtel de Balbec quand des pêcheurs nous regardaient dîner, mais je souffrais davantage parce que je savais que la misère du soldat est plus

grande que celles du pauvre, les réunissant toutes, et plus touchante encore parce qu'elle est plus résignée, plus noble, et que c'est d'un hochement de tête philosophe, sans haine, que prêt à repartir pour la guerre il disait en voyant se bousculer les embusqués retenant leurs tables : « On ne dirait pas que c'est la guerre ici. » Puis à 9 h. 1/2, alors que personne n'avait encore eu le temps de finir de dîner, à cause des ordonnances de police, on éteignait brusquement toutes les lumières et la nouvelle bousculade des embusqués arrachant leurs pardessus aux chasseurs du restaurant où j'avais dîné avec Saint-Loup un soir de perme, avait lieu à 9 h. 35 dans une mystérieuse pénombre de chambre où l'on montre la lanterne magique, ou de salle de spectacle servant à exhiber les films d'un de ces cinémas vers lesquels allaient se précipiter dîneurs et dîneuses. Mais après cette heure-là, pour ceux qui, comme moi, le soir dont je parle étaient restés à dîner chez eux, et sortaient pour aller voir des amis, Paris était au moins, dans certains quartiers, encore plus noir que n'était le Combray de mon enfance ; les visites qu'on se faisait prenaient un air de visites de voisins de campagne. Ah ! si Albertine avait vécu, qu'il eût été doux, les soirs où j'aurais dîné en ville, de lui donner rendez-vous dehors, sous les arcades. D'abord, je n'aurais rien vu, j'aurais eu l'émotion de croire qu'elle avait manqué au rendez-vous, quand tout à coup j'eusse vu se détacher du mur noir une de ses chères robes grises, ses yeux souriants qui m'auraient aperçu et nous aurions pu nous promener enlacés sans que personne nous distinguât, nous dérangeât et rentrer ensuite à la maison. Hélas, j'étais seul et je me faisais l'effet d'aller faire une visite de voisin à la campagne, de ces visites comme Swann venait nous en faire après le dîner, sans rencontrer plus de passants dans l'obscurité de Tansonville, par ce petit chemin de halage, jusqu'à la rue du Saint-Esprit, que je n'en

rencontrais maintenant dans les rues devenues de sinueux chemins rustiques de la rue Clotilde à la rue Bonaparte. D'ailleurs, comme ces fragments de paysage que le temps qu'il fait modifie n'étaient plus contrariés par un cadre devenu nuisible, les soirs où le vent chassait un grain glacial, je me croyais bien plus au bord de la mer furieuse dont j'avais jadis tant rêvé que je ne m'y étais senti à Balbec ; et même d'autres éléments de nature qui n'existaient pas jusque-là à Paris faisaient croire qu'on venait, descendant du train, d'arriver pour les vacances, en pleine campagne : par exemple le contraste de lumière et d'ombre qu'on avait à côté de soi par terre les soirs de clair de lune. Celui-ci donnait de ces effets que les villes ne connaissent pas, même en plein hiver ; ses rayons s'étalaient sur la neige qu'aucun travailleur ne déblayait plus, boulevard Haussmann, comme ils eussent fait sur un glacier des Alpes. Les silhouettes des arbres se reflétaient nettes et pures sur cette neige d'or bleuté, avec la délicatesse qu'elles ont dans certaines peintures japonaises ou dans certains fonds de Raphaël ; elles étaient allongées à terre au pied de l'arbre lui-même, comme on les voit souvent dans la nature au soleil couchant quand celui-ci inonde et rend réfléchissantes les prairies où des arbres s'élèvent à intervalles réguliers. Mais par un raffinement d'une délicatesse délicieuse la prairie sur laquelle se développaient ces ombres d'arbres légères comme des âmes, était une prairie paradisiaque, non pas verte mais d'un blanc si éclatant à cause du clair de lune qui rayonnait sur la neige de jade, qu'on aurait dit que cette prairie était tissue seulement avec des pétales de poiriers en fleurs. Et sur les places, les divinités des fontaines publiques tenant en main un jet de glace avaient l'air de statues d'une matière double pour l'exécution desquelles l'artiste avait voulu marier exclusivement le bronze au cristal. Par ces jours exceptionnels, toutes les maisons

étaient noires. Mais au printemps au contraire, parfois de temps à autre, bravant les règlements de la police, un hôtel particulier, ou seulement un étage d'un hôtel, ou même seulement une chambre d'un étage, n'ayant pas fermé ses volets apparaissait, ayant l'air de se soutenir toute seule sur d'impalpables ténèbres, comme une projection purement lumineuse, comme une apparition sans consistance. Et la femme qu'en levant les yeux bien haut, on distinguait dans cette pénombre dorée, prenait dans cette nuit où l'on était perdu et où elle-même semblait recluse, le charme mystérieux et voilé d'une vision d'Orient. Puis on passait et rien n'interrompait plus l'hygiénique et monotone piétinement rythmique dans l'obscurité.

(A suivre) MARCEL PROUST

SECONDE LETTRE

SUR LES

FAITS DIVERS

Il me faut bien reconnaître, hélas, que la plupart des lettres, assez nombreuses, que j'ai reçues au sujet de cette chronique de faits divers, m'ont déçu. Mes nouveaux correspondants ne semblent pas même comprendre, le plus souvent, le genre d'intérêt particulier que nous sommes en droit d'attendre d'un « fait divers ».

Que m'importe de savoir, par exemple, qu'un empoisonneur, pour expédier un vieillard, a usé d'une dose d'arsenic capable d'exterminer six personnes ? La badauderie seule peut y trouver son compte et la niaiserie de certains chroniqueurs, ou leur complaisance envers certaine clientèle. Mais qu'ai-je affaire du pittoresque, du macabre, du « sensationnel » ?

Ce n'est pas une vaine curiosité, non plus que le désir d'amuser les lecteurs, qui m'incite à ouvrir cette chronique. Il me paraît que la psychologie (non point, si l'on veut, celle des philosophes) mais celle qui « a cours », repose sur des lieux-communs, des données mal contrôlées, et que les jugements, souvent, en sont considérablement faussés. Je vois là beaucoup de paresse, et fort peu d'esprit critique. Le plus grand nombre des romanciers et des dramaturges, malheureusement, se contentent de ces données banales et peu certaines, qui leur permettent de plus faciles effets et leur assurent l'approbation du public. C'est une monnaie de papier, qui a cours, mais dont l'encaisse réelle ne garantit pas la valeur ; qui n'a qu'une valeur de convention.

Le fait-divers qui m'intéresse est celui qui bouscule certaines notions trop facilement acceptées, et qui nous force à réfléchir.

Rien ne peut éclairer mieux ma pensée que cette lettre [1] que je lis dans *la Presse Médicale* (novembre 1926) et dont l'importance n'échappera pas aux lecteurs de la *N. R. F.* Je la cite sous toutes réserves. Chacun en tirera les conclusions qu'il voudra.

Les suicides russes pendant la Révolution.

Le Dr Suzanne Serin vient de publier dans la *Presse Médicale* du 6 novembre 1926 une substantielle enquête médico-sociale sur 307 suicidés morts ou rescapés. Pour elle, « la misère est une grande pourvoyeuse de suicides ». En effet : 38 cas sur 307.

Or, s'il fut jamais un champ immense et tragique ouvert à une enquête « médico-sociale » sur le suicide, rien ne peut égaler la Révolution russe et la famine consécutive.

A priori, on pouvait prévoir une effroyable efflorescence de troubles psychiques avec un nombre croissant de suicides.

J'étais bien placé pour voir se dérouler le drame, exerçant la médecine à Saint-Pétersbourg depuis 1901 et dans tous les milieux.

Tous les jours, il y avait une rubrique *Suicides* dans les journaux. J'y comptais le chiffre de 5 à 20 par jour et pour la ville. Chacun, autour de soi, avait des amis suicidés : psychoses ? spleen ? misère ?... « Misère », disait-on le plus souvent... Etrange misère en effet dans un pays et à une époque où la livre de pain coûtait cinq centimes et la livre de viande cinquante centimes, pays où les soupes populaires et gratuites pouvaient nourrir tous les misérables.

En 1917, l'ouragan se déchaîne, suivi, tout de suite, de la famine. Mais, contrairement à toutes prévisions, le nombre des psychoses ne s'aggrave pas et, chose inouïe : *les hommes ne se suicideront plus.* Ils avaient bien autre chose à faire... car, acculés à la plus atroce et à la plus prolongée des famines, ils devaient trouver le moyen de vivre avec mille calories par jour et accommoder leur organisme à cette permanente sous-alimentation.

Mais quand le corps est désintoxiqué et allégé à ce point, il ne lui reste qu'un seul instinct, immense, démesuré : *ne pas mourir de faim !...*

Quand le terrible instinct vital s'y met, il n'y a plus de place pour le suicide.

MARCOU-MUTZNER (d'Ajaccio),
Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

*
* *

1. Je remercie très particulièrement le Dr J. Bercher, qui me la communique.

Pour encourager mes correspondants je ne m'en tiendrai pas seulement aux faits divers relatés par des journaux. Je n'ose faire appel à des récits personnels, par grande crainte d'être débordé et ne recevant déjà que trop de « confidences ». Mais dans un domaine tout autre mais intéressant pourtant directement la psychologie, voici ce que je propose (par exemple) :

La curiosité est un des ressorts de notre activité qui me paraît avoir été le plus méconnu et le moins bien étudié. En vain fouillai-je les traités de psychologie. William James laisse de côté la question, qui me paraît toutefois des plus importantes. Il m'a paru que la Curiosité existait, à l'état plus ou moins rudimentaire chez les animaux. Et je ne parviens jusqu'à présent, faute peut-être de données suffisantes, à me l'expliquer clairement, ni à me satisfaire de l'explication que tel philosophe, à qui j'en parle, m'en propose. Mon chat voit-il une armoire entr'ouverte, il n'a de cesse qu'il n'y pénètre : — Il espère trouver de quoi satisfaire son appétit. — A d'autres. Il vient de manger ; il n'a plus faim. Il cherche à voir ce qu'il y a derrière, tout simplement. C'est précisément ce « tout simplement » qui m'irrite et que je ne trouve pas simple du tout. *Imagine*-t-il quelque chose ? Et ma question se résorbera-t-elle dans une autre : quel est le rôle de l'imagination chez les animaux ? Ceux-ci ne sont pas tous également curieux. Les chiens me semblent l'être fort peu (et peut-être les carnassiers en général) ; les singes (je crois) le sont à l'excès ; et les ruminants ? chez qui la curiosité me paraît être la plus difficilement explicable en raison de leur genre de nourriture. Dans la cour du caïd de Tozeur, où nous couchions, vivaient deux petites gazelles assez farouches ; mais si nous ouvrions notre valise, la curiosité triomphait de leur timidité : irrésistiblement elles s'approchaient, manifestement désireuses de voir ce qu'il y avait dedans. Et sans aller chercher si loin : pourquoi les vaches regardent-elles passer un train ? Comment expliquer ce qui les pousse, tout le long de la barrière d'un enclos à suivre un passant, à accourir de l'autre bout du pré pour le mieux voir ? Si quelques observations ont pu être faites, susceptibles sinon de résoudre, du moins d'éclairer un peu ma question, je serai reconnaissant qu'on me les envoie. Malheureusement les demandes, du genre de celle que j'adresse ici, restent le plus

souvent sans réponse. N'en comprendrait-on pas l'intérêt ? — Il y a nombre d'années (c'était avant la guerre) dans une chronique de la *N. R. F.* je rapportais certaines observations que j'avais pu faire sur les mœurs des pinsons. J'avais remarqué, en Normandie, à la saison des nids, certain ménage de pinsons composés de deux mâles pour une femelle. Le fait me paraissait d'abord si étrange que je doutais de mon observation ; mais je pus voir, dans un séjour que je fis à Arco, de nouveau des pinsons formant ménage à trois. Comme je m'étonnais, devant le garçon de l'hôtel, de voir deux mâles, en plus de la femelle pourvoir à la nourriture d'une seule couvée : « Oui, me dit le garçon : cette pinsonne a deux maris. » Le témoignage d'un garçon d'hôtel ne me suffisait pas. Je souhaitais confirmation... J'en appelai aux lecteurs de la *N. R. F.* Ils étaient en ce temps moins nombreux. Je ne reçus aucune lettre. Serai-je plus heureux aujourd'hui.

Mais combien sont rares ceux qui ont le goût de l'observation et qui savent bien observer. Il y faut un esprit non prévenu et susceptible de critique. Les gens le plus souvent voient sans regarder et, de ce qu'ils voient, tirent des conclusions inconsidérées à la manière des indigènes du Gabon dont parle ce petit récit, que je découpe dans une relation de voyage :

« Nous devions être en route depuis une heure. Le chant des pagayeurs et les balancements réguliers de l'embarcation m'avaient doucement endormi. Subitement un choc se produisit. Nous avions échoué sur un tronc d'arbre caché sous l'eau. Il n'avait heureusement pas troué le fond de la pirogue. Mais il était impossible de la dégager. Elle pivotait sur son point d'appui sans avancer.

Après une assez longue attente, les indigènes d'un village voisin vinrent à notre secours et se mirent à décharger notre pirogue. M. E. fut transporté dans leur embarcation : effet nul. Ensuite ce fut le tour de M. C. et de M. O., sans aucun résultat encore. Mais à peine eus-je quitté la pirogue qu'elle put être remise à flot. « Voici le père de la pesanteur ! s'écrièrent les indigènes, c'est par lui que nous aurions dû commencer. »

ANDRÉ GIDE

P.-S.

1er P.-S. — Il est parfois dangereux de parler par allusions rapides. On vous demande vos preuves, et on vous accuse de glisser à la surface. Quand il m'est arrivé l'autre jour de dire ici que les réfutations du pari de Pascal me faisaient rire, on m'a objecté qu'elles étaient fondées sur des arguments et que le rire n'est pas un argument. Je suis d'accord avec M. Prévost pour trouver scolaires, scolastiques, vainement dialectiques les réfutations fondées sur la logistique. Mais je crois contre lui à l'intérêt et à l'importance de cette méditation vivante de Pascal, qui n'emploie la logique et le calcul des probabilités que comme des instruments provisoires. Il faut y voir non une pensée en repos, prête par conséquent aux préparations, aux dissociations, au contrôle logiques, mais une pensée en mouvement, qu'on ne comprend qu'en suivant son mouvement, et qu'on ne réfuterait qu'en montrant qu'il n'y a là qu'un mouvement mécanique et non le mouvement de la vie. Boutroux, défendant de l'accusation de paralogisme le « cercle cartésien », le comparait à un pont de fortune jeté par une armée, et qui s'écroule quand le dernier soldat est passé. On évoquerait, au sujet du pari, des images analogues.

Le mot important est : « Vous êtes embarqué ». Dès que vous êtes embarqué (pour le Nouveau-Monde) des vues de mer se substituent à des vues de terre. L'hypothèse de Montaigne, le mol oreiller du doute, l'indifférence de l'honnête homme, ne sont exclus que parce qu'on est en mer, et qu'ils appartiennent au plancher des vaches. L'argument du pari suppose que vous êtes parieur, et que, si vous ne l'êtes pas, vous avez tort, car la vie parie en vous, parie pour vous. Le pari de Pascal, je ne voudrais même pas l'arrêter à l'homme. Il y a un pari formidable et insensé engagé dans tout acte de vie.

Si la vie est un pari contre la mort, contre la loi apparemment inévitable de la dégradation de l'énergie, contre le niveau de base de l'équilibre thermique, il y a un grand parieur : Dieu.

Les dialecticiens qui s'attaquent au pari descendent de Zénon. L'acte de foi, le pari, sont l'équivalent, dans le monde de l'esprit, du pas indivisible d'Achille. Mais l'argument de l'Eléate a pour nous l'avantage inestimable de nous faire toucher la différence entre l'ordre du repos, où l'on raisonne, et l'ordre du mouvement, où l'on vit. Quant à l'appareil démonstratif de Pascal, il n'a qu'une valeur de mythe, et il appartient au même ordre que ce raisonnement de la *République*, où Platon nous montre en quelle proportion numérique le sage est plus heureux que le tyran. Ces mythes sont régis précisément par cet *art d'agréer*, dont Socrate, Platon et Pascal sont les maîtres.

A côté de cette valeur générale de l'argument du pari, il y a la valeur particulière d'apologétique que lui attribue Pascal. Et, de ce point de vue, le passage important est celui-ci : « Je le confesse, je l'avoue. Mais encore, n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ? — Oui, l'Ecriture, et le reste, etc. » Et cet *etc.* c'est la moitié de l'*Apologie*. On ne met pas l'argument en place dans l'*Apologie* quand on oublie que le jeu n'est pas un jeu de pur hasard, mais un jeu dont on peut connaître les dessous. L'argument comporte trois temps : 1° On est embarqué, il faut parier. 2° Pariez pour le meilleur, c'est-à-dire pour une infinité de gain. 3° Ce meilleur n'est pas seulement un meilleur *in abstracto*, comme l'île de Gaunilon, mais un Nouveau-Monde dont les courants nous apportent les débris, dont nous possédons des cartes, et d'où il est venu autrefois un homme. A « l'Ecriture et le reste, etc... » Port-Royal avait substitué : « Oui, par l'Ecriture et par toutes les autres preuves de la religion, qui sont infinies. » Ces gens de bon sens avaient senti que l'infini-papier du second temps devait trouver sa garantie, au troisième temps, dans un infini-or.

2e *P.-S.* — Je ne suis pas de ceux dont la table est encombrée par les correspondances de lecteurs ou de lectrices, et je crois bien que les confrères qui s'en montrent comblés chargent

un peu. Par exception, ce dernier article m'en a valu un certain nombre, surtout de jeunes, ce qui témoigne que cet apologue d'Alain ne serait pas sans vertu : « Deux hommes s'échauffaient à parler des élections. Un troisième, qui les écoutait depuis un moment, leur dit : « Vous êtes bien jeunes. Je ne vote même plus ; vous en viendrez là. » C'est une chose terrible de voir un homme mort. Mais un cadavre qui parle, cela glace les plus généreux. Les deux hommes s'enfuirent, chacun serrant contre sa poitrine la provision de vie qui lui restait. » Soit. Mais le bulletin de vote est-il le seul critère de la vie et de la mort spirituelles ? Le bulletin de vote, oui, dirait Pascal, mais pour ou contre Dieu, non pour ou contre Baluchard ou Langlumé.

Les deux hommes sont sans doute l'un de gauche et l'autre de droite. Chacun d'eux m'a écrit, m'a porté telle ou telle réclamation. Je n'entre pas dans leur détail. Je puis faire ailleurs acte de vie politique, je ne faisais dans cet article qu'acte de vie critique, d'un critique qui ne trouve pas dans la production d'aujourd'hui tout ce qu'il voudrait y trouver, de sources diverses, pour alimenter, mieux que sa curiosité, la sympathie active dont il peut disposer pour les formes de pensée. La pensée politique boite parce qu'elle a une jambe longue et une jambe courte, que la jambe courte c'est la pensée de gauche. Il y a vingt-cinq ans c'était le contraire. Un peu de culture physique, et la jambe gauche reprendra vigueur.

Je suis certain que des Etats Généraux de la pensée (confrontations sur le papier s'entend) donneraient des résultats. Quelle que soit leur doctrine, les gens de pensée ont un même langage. Nous sommes aujourd'hui devant deux réalités politiques de fait. D'un côté ceux que Jean de Pierrefeu appelle la Confrérie des Puissants, Alain, les Importants. De l'autre côté les Cadres. Des deux côtés on projette sur l'adversaire la même lumière, les mêmes catégories. Alain discerne quatre ennemis, quatre poids morts, l'Académie, le clergé, l'armée et les bureaux. Le même chiffre de quatre reparaît dans la morphologie maurrassienne des Cadres, qui fait pendant à cette morphologie des Puissants : les quatre Etats juif, protestant, maçon, métèque. Je suis persuadé que les deux morphologies sont en partie fausses, les deux classifications arbitraires, et

s'expliquent autant par la psychologie et la profession de leurs auteurs que par la réalité. Mais on peut en conclure et en retenir : 1° une possibilité de distinguer et de nommer les Puissants et les Cadres ; 2° celle de substituer à ces deux classifications de parties, de points de vue personnels ou de mécontentements particuliers, des classifications mieux fondées sur les faits, sur la nature et les rythmes de la France ; 3° des moyens de dominer la malfaisance des Puissants et des Cadres, d'augmenter leur bienfaisance et d'équilibrer leur influence ; 4° une théorie du politique où l'un des deux côtés ne soit pas nécessairement désigné par l'une des cinq métaphores où roule depuis Metternich l'imagination du politique déplorateur : le volcan, la peste, le cancer, le déluge et l'incendie.

Alors, que de motifs d'accords entre les intelligences ! Quelle bonne chambre de compensation pourrait devenir la critique ! J'ouvre par exemple les *Eléments* d'Alain et je lis : « Le principe républicain, radicalement appliqué, est que les pouvoirs politiques soient séparés des pouvoirs de fait. Toute église est un pouvoir de fait ; nulle église ne doit donc être représentée dans les pouvoirs politiques, et il faut que les pouvoirs politiques soient sans religion... En ce sens l'anticléricalisme est inséparable de la doctrine républicaine. J'ai connu de bons catholiques qui étaient anticléricaux. » Pas un point de cette théorie que n'approuvera Maurras ; et il y ajoutera seulement qu'un monarque est seul, par position, capable d'appliquer radicalement ce principe républicain. « De bons catholiques anticléricaux, monsieur Alain, dira-t-il, mais j'en connais comme vous : ce furent les rois de France. » Dernièrement Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, se déclarait lui aussi anticlérical. Quelques frondeurs souriront peut-être et se rappelleront cette lettre de M. Deibler à un journaliste qui le décriait : « Apprenez que moi aussi je suis partisan de la suppression de la peine de mort. Mais que voulez-vous ? il faut bien vivre ! » Et voilà une occasion, prise au hasard, où la critique réunirait à sa table Maurras, Alain, et un éminent prélat pour dire le *Benedicite*. Quel présage de banquet de clôture pour nos Etats Généraux !

3e *P.-S.* — On s'est étonné sévèrement de me voir prêter à

Maurras un raisonnement d'idéaliste, qu'il n'a jamais formulé expressément ; à la manière du pari de Pascal. Mais croit-on que Pascal ait appliqué à son usage personnel l'argument du pari ? Il l'a rédigé en géomètre, pour donner un schème, une formule abstraite de certaines démarches vivantes de sa pensée. Et il a fourni par là une formule de tout idéalisme passionné. Notons qu'un des arguments ordinaires de Maurras contre ses ennemis ralliés et libéraux était qu'ils ont été conduits à leurs défaites successives par la modestie de leurs réclamations (à quoi quelqu'un répondait qu'ils ont été peut-être aussi conduits à la modestie de leurs réclamations par leurs défaites successives). Nous au moins, ajoutait-il, nous nous battons pour un but digne de nous. Toute l'habileté pratique et l'efficacité d'une organisation de propagande très bien menée ne nous empêcheront pas de reconnaître ici le signe littéraire dont Pascal a donné la formule mathématique et Chateaubriand, l'état esthétique.

— Vous parlez là de solitaires, alors que nous sommes un groupe, une société, une organisation et une action. — Mais quelle action fut plus puissante que celle de Pascal et de Chateaubriand ? Les *Provinciales* ont arrêté net les conquêtes de la Compagnie de Jésus, et le *Génie du Christianisme* a fondé en France ce catholicisme extérieur et décoratif qui coule aujourd'hui à pleins bords et contre lequel Rome commence à mobiliser. Seulement Pascal pouvait mourir après les *Provinciales* et Chateaubriand après le *Génie*, leur action restait la même. Je suis frappé au contraire par le caractère viager de la vôtre. Laissez-moi m'inspirer de la célèbre parabole de Saint-Simon.

Les conducteurs de deux voitures qui roulent à toute vitesse sont aveuglés réciproquement par leurs phares, et voilà une catastrophe terrible. Tous les occupants sont tués. Emotion intense quand on apprend leurs noms. Dans la première voiture, il y avait le général de Castelnau, président de la Fédération Catholique française, le cardinal Dubois, le cardinal Mauvin, et ceux-là mêmes à qui l'Action Française impute à tort ou à raison ses malheurs, le cardinal Gasparri, M. Georges Goyau, M. l'abbé Bremond, M. Jean Guiraud. Dans l'autre voiture, avec le vicomte William de la Tour-Prangarde qui est au volant, deux occupants seulement. Mais quels deux ! M. Maurras et M. Daudet !...

La première catastrophe met l'Eglise en deuil, et les lettres aussi. Un cadre noir à la *Revue des Deux-Mondes* pour M. Goyau, un autre à *la Croix* pour M. Guiraud, un numéro spécial des *Nouvelles Littéraires* pour M. Bremond, la désolation des lettrés quand ils songent que l'*Histoire littéraire du Sentiment Religieux* ne sera pas achevée, des chapeaux à Rome et des fauteuils quai Conti à pourvoir, tout un ordre d'événements individuels prévus et normaux, rien n'étant plus certain que la mort ni de plus incertain que l'heure d'icelle. Mais, sauf quelques chefs et quelques noms, rien d'important n'est changé dans l'Eglise ni dans la Fédération Catholique, ni dans la *Revue des Deux-Mondes*, ni à *la Croix*, ni à l'Académie, où l'on est immortel. Tout ce que la voiture contenait de direction politique passe sur une autre voiture de même marque. Et le P. Sanson, dans l'oraison funèbre du Cardinal à Notre-Dame, n'a pas de peine à nous montrer que la Providence, en rappelant à elle tant de vétérans, a voulu convier expressément les jeunes à l'action.

La seconde catastrophe consterne comme la première le monde des lettres. Sur le pont des *Nouvelles Littéraires* c'est le grand branle-bas. A la *Revue Universelle* deux numéros spéciaux, auxquels j'apporte mon hommage sous la forme d'un *Maurras sur l'Acropole* et d'un *Daudet critique littéraire*. Qui n'a pas vu les obsèques de Maurras en Provence n'a rien vu. Mais ce n'est pas tout. Il y a autre chose. Il y a ceci, que l'Action Française n'existe plus, de même qu'à la nouvelle de la mort de Napoléon en Russie, autour du général Malet, on prenait acte que l'Empire avait automatiquement cessé.

L'Action Française n'est pas le nom, ou est à peine le nom, d'un parti politique : c'est le nom d'un journal, à gros tirage, admirablement fait, et qui a succédé, à une place qui doit être occupée, à la *Libre Parole* de Drumont, à l'*Intransigeant* de Rochefort, à l'*Univers* de Veuillot. La durée maxima de ces journaux était de vingt ans, comme celle des chats, correspondant à peu près à la maturité d'un journaliste vigoureux. En vingt ans un journaliste quotidien écrit d'ailleurs 7.305 articles, l'équivalent de cent volumes, et c'est déjà beaucoup. L'*Action Française*, qui ne montre aucun signe de décadence, semble dépasser assez sensiblement cette durée, parce qu'au lieu d'un chef elle en a deux. Mais si, heureusement, elle en a deux,

malheureusement elle n'en a que deux. M. Bainville appartient à une formation toute différente, à un autre métier. N'oublions pas que nous sommes ici sur le plan du journal, que nous devons penser tout cela comme questions de presse : puissance de la presse, rapports entre l'Eglise et la presse, entre la hiérarchie des clercs et l'optique professionnelle des journalistes. Ce conflit a commencé en 1831 avec Grégoire XVI et l'*Avenir*, il se continue avec Pie XI et l'*Action Française*. Quelle belle histoire à écrire !

Entre une puissance viagère comme l'Action Française et une force durable, anonyme, docile, comme la masse des catholiques républicains, entre le million de Pascal payable à Reims le jour du sacre du roi de France et cent francs payables à vue, l'Eglise, qui a déjà soldé tous les frais après l'affaire Dreyfus, a fait son choix. Que l'Action Française soit ici mal récompensée de sa vénération pour la papauté, de sa défense de la neutralité pontificale pendant la guerre, c'est fort possible. Maurras ne doit s'en prendre qu'à sa propre gloire, à l'autorité qu'il exerce, par le prestige du talent et des convictions désintéressées, sur nombre de jeunes catholiques et même de catholiques beaucoup moins jeunes. Il est honorable d'être cité comme une autorité dans les traités de théologie en latin du cardinal Billot, mais c'est se placer par là même sous la surveillance des autorités théologiques. On ne peut cumuler l'autorité et l'irresponsabilité.

Les ouvrages de M. Bergson furent mis à l'index par Rome en juin 1914, c'est-à-dire sept ans après l'*Evolution Créatrice*. S'ils ne sont pas dangereux, pourquoi à l'index ? Et s'ils sont dangereux, pourquoi si tard ? En réalité cette mise à l'index fut un épisode de la lutte de Pie X contre le modernisme. Il fut établi que des clercs catholiques avaient été conduits au modernisme par la réflexion sur les théories bergsoniennes. De là l'inscription à l'index, qui n'est pas un catalogue de livres erronés, mais de livres que les catholiques ne doivent pas lire sans permission ni prudence. Le mouvement moderniste, les *Annales de philosophie chrétienne*, ayant mêlé malgré lui M. Bergson aux affaires de Rome, ont attiré sur lui une attention romaine, et il en a pris son parti, comme c'est son métier, avec philosophie.

L'Eglise, en ayant fini du côté moderniste, trouve aujourd'hui qu'il y a trop de catholiques du dehors, de catholiques par politique, de catholiques par littérature. La querelle sur l'Oronte continue. Maurras, qui était passé quasi-docteur de l'Eglise au temps du cardinal Billot et de Pie X, et qui répétait malignement à Sangnier : *Tu deficisti !* Pie XI trouve qu'il n'est pas docteur du tout, qu'il serait même un docteur du diable. Un bon diable, d'ailleurs, mais qui, par son action involontaire sur des catholiques politiques, est à surveiller, du point de vue romain, comme l'était M. Bergson pour son action encore bien plus involontaire sur les modernistes. C'est là une noble péripétie. Sachons l'abstraire des invectives de cochers qui amassent la foule autour des chars-sandwichs de quelques journaux.

Et terminons par une histoire. Vers 1880, un jeune officier de chasseurs à cheval, en garnison à Saint-Germain, aujourd'hui maréchal de France et académicien, était fort royaliste. Alors les chefs de l'armée se tâtaient pour un pronunciamento, le major Labordère obtenait sa popularité républicaine. Les officiers de Saint-Germain bouillaient pour la cause du roi, et le jeune lieutenant fut chargé de porter à Frohsdorff l'assurance de leur fidélité. Léon XIII venait de monter sur le trône, et on le disait favorable à la République. Notre officier, toujours au nom des camarades, alla de Frohsdorff à Rome, obtint une audience du pape, lui montra avec une éloquence qu'il crut un moment persuasive les grands appuis du prétendant dans l'armée, le clergé, et même le pays, lui laissa entendre que le moment serait mal choisi par le Saint-Siège pour se désintéresser d'Henri V. Léon XIII écouta en souriant bienveillamment l'aimable lieutenant du roi, puis, quand il eut fini, se tourna vers son secrétaire, et dit : « Donnez-lui tout de même Notre portrait. » Entre Rome et la rue de Rome il n'y a que ce tout de même qui soit propre à ménager la paix. Et Maurras, à l'âge des Mémoires (dont l'accident d'automobile nous aurait inévitablement privés) sera sage d'imiter le maréchal, qui, aujourd'hui, raconte philosophiquement cette histoire à son visiteur en lui montrant le « portrait tout de même ».

ALBERT THIBAUDET

LES ESSAIS

ESQUISSES POUR UN HUMANISME CRITIQUE

I

L'ART ET LA CONNAISSANCE

Science and the Modern World, par Alfred North Whitehead (Cambridge University Press, 1926).

Principles of Literary Criticism, par I. A. Richards (Kegan Paul, 1925).

Les auteurs de ces ouvrages ne sont pas de la même école, ils se contredisent souvent, peut-être ne se connaissent-ils point, mais ils illustrent, chacun à sa manière, une phase nouvelle de la pensée contemporaine. Si je les ai choisis parmi beaucoup d'autres, c'est qu'ils me paraissent accentuer très fortement un changement d'orientation dont seules nos routines d'esprit nous empêchent de reconnaître l'importance : je veux parler de la réaction contre l'idée d'un monde fragmentaire découpé en parties impénétrables les unes aux autres. Le souci d'organiser entre eux nos divers modes d'activité conduit tout droit à l'institution d'un humanisme critique. Humanistes, MM. Whitehead et Richards croient à l'interdépendance de tous les événements humains ; critiques, ils entendent fonder l'unité de notre culture sur une analyse rigoureuse de ses éléments. Il importe peu que leurs idées ni leurs conclusions ne concordent :

l'essentiel est que pour tous les deux le salut et l'équilibre de l'Occident dépendent d'un retour à l'unité, et qu'ils s'estiment tous les deux capables de fonder en raison cette unité.

Voici comment se pose à peu près le problème que ces humanistes essaient de résoudre. Notre conception actuelle de l'univers pêche par un grave défaut d'économie. L'Occident est une vraie tour de Babel. Notre conscience est divisée en compartiments qui ne communiquent point et dans chacun de ces compartiments se reflète un aspect de l'univers. Il y a par exemple le compartiment de la science qui est supposé donner la clef de l'univers vrai, le compartiment de l'esthétisme d'où se découvre l'univers beau, le compartiment de la mystique où se révèle l'univers transcendant, etc. Un homme parfaitement moderne, d'après les doctrines des précédentes années, serait capable d'éprouver simultanément des états d'âme hermétiques les uns aux autres et qu'il jouirait de savoir tels. MM. Whitehead et Richards, sans s'être consultés, s'accordent à penser que cette manie d'établir des cloisons entre les diverses formes de l'activité mentale implique une croyance des plus contestables et des plus naïves : la croyance qu'à chaque ordre d'expérience correspond une faculté *sui generis*, mystérieusement indépendante des autres, qui permet d'élaborer des notions *pures*. C'est l'idée de pureté (dans le sens de : poésie pure, science pure, mystique pure) que dénoncent nos humanistes. D'après eux nos impulsions peuvent former un système cohérent et nous n'avons ni le moyen ni le droit d'en écarter quelques-unes des zones intelligibles. Si leurs conclusions sur ce point sont exactes — et pour ma part je le crois — le discours de M. l'abbé Brémond sur la poésie pure serait comme la signature élégante d'une époque révolue.

C'est en effet entre l'art et la connaissance que le divorce s'accusait naguère de la façon la plus paradoxale. Les discussions de ces dernières années aboutissaient à une impasse. D'une part on nous assurait que la création artistique combine les réactions les plus intimes et les plus nues de l'homme devant les choses et devant lui-même ; d'autre part nous étions prévenus que ces combinaisons étaient inutilisables, qu'elles formaient des synthèses isolées, et que par suite on n'en pouvait tirer des jugements sur l'homme. C'était comme si l'on nous

avait montré un baromètre d'une précision extraordinaire, capable d'enregistrer des différences de pression infiniment petites, en nous avertissant qu'il ne pouvait nous renseigner sur l'état de l'atmosphère. Ou plutôt supposez que le constructeur de ce baromètre, irrité de l'ignorance publique, ait inventé une théorie d'après laquelle seuls ceux qui comprenaient sa construction pouvaient avoir une idée de ce que c'est que le climat. C'est à peu près ainsi que raisonnaient certains esthéticiens. Pour eux les éléments représentatifs de l'œuvre n'avaient guère plus de valeur que les mots inscrits sur le cadran du baromètre : signes conventionnels d'un événement complexe dont la connaissance fondait l'estimation vraie de l'œuvre. On voit bien pourquoi : la contemplation esthétique peut donner naissance à deux espèces d'images : des images techniques où l'œuvre se reproduit dans l'esprit du spectateur à peu près comme elle s'est produite dans l'esprit de l'auteur, et des images purement représentatives. Le jugement du spectateur qui forme d'abord ce second type d'images est inspiré par des sensations, des sentiments, des associations qui ne sont pas artistiques, ou qui du moins ne le sont plus [1]. Nos artistes obligent plus ou moins consciemment le spectateur à refaire le travail de construction — en partie parce qu'ils ont eux-mêmes quelque peine à le retrouver — à passer par l'expression pour arriver à la représentation afin de lutter contre la tendance à partir de la représentation pour juger de l'expression. Mais les esthéticiens dont je parle, appliquant leurs catégories sommaires ont prétendu conclure de ce redressement à l'existence d'une émotion inutilisable et d'un langage intraduisible.

Les prétentions de l'esthétisme se résument dans le principe équivoque que « l'art est expression », comme si l'équation mathématique et la mesure physique n'étaient pas elles aussi

1. Resterait à savoir, en effet, si à chaque époque il n'y aurait pas d'étroites relations entre une certaine signification technique et une certaine signification « humaine », ce qui présenterait sous un jour différent le rapport de l'expression à la représentation. Cf. Rivière : « J'aime cette pseudo-musique pour ainsi dire dans le passé. Je sens à quoi cela correspondait pour d'autres et comme, étant la continuation de ces autres, j'ai encore un peu de leur sensibilité, je suis un peu ému. » (*Correspondance avec Alain-Fournier*, I, p. 201).

des « expressions ». Or, les thèses de l'esthétique se sont élaborées à l'époque de la vulgarisation des idées mécanistes, c'est-à-dire justement à l'époque où les savants créateurs, ignorés du public, étaient en train de transformer la mécanique rationnelle. L'idée que la vérité est la propriété exclusive d'une science mécanique appelle fatalement l'idée que le monde des « qualités secondes » est le monde de la fantaisie, et que l'art, qui combine ces qualités, n'a rien à voir avec la connaissance. On conçoit dès lors tout l'intérêt de la tentative de M. Whitehead qui prétend inclure les qualités secondes dans le monde objectif, dans le monde pensable, ce qui le conduit logiquement à penser que l'intuition poétique peut enrichir la connaissance.

Intérêt d'autant plus grand que M. Whitehead est un mathématicien de marque : c'est la réflexion sur la physique mathématique qui a fortifié en lui des idées ordinairement inspirées par une méditation sur la vie. Il estime que le champ de la philosophie scientifique du XVIIe siècle est aujourd'hui devenu trop étroit pour les faits qui s'offrent à l'analyse. Les abstractions du mécanisme se révélant insuffisantes, et la philosophie étant la science des abstractions, celle-ci doit les réajuster à notre expérience Je n'entrerai pas dans les déductions de M. Whitehead, rigoureuses, difficiles et dont le compte-rendu détaillé serait ici hors de propos. Sachons seulement que pour lui la *représentation* matérialiste du monde est une illusion d'optique due à une confusion de l'abstrait et du concret. Sa critique de la localisation simple — c'est-à-dire de la théorie qui veut qu'un corps quelconque soit défini sans référence à d'autres régions de l'espace-temps — l'amène à croire que les données concrètes premières sont des organismes, le plan de l'ensemble agissant sur le caractère des organismes subordonnés. Ainsi un électron à l'intérieur d'un corps vivant différerait d'un électron qui lui est extérieur à cause du plan de ce corps. *L'évènement* constitue l'unité des choses réelles, chaque événement est inséparable de son histoire, de son passé et de son futur. Tout « volume » reflète tous les autres et tout événement (par exemple un événement mental, qui introduit la *valeur*) modifie les autres événements avec lesquels il se trouve en relation. Comme on peut tirer tout ce qu'on veut des théo-

ries scientifiques, ce qui nous importe surtout ici, c'est que M. Whitehead compare les abstractions fournies par la science aux intuitions plus concrètes de l'univers, *et qu'il tient compte, dans sa conception du monde objectif, de ces intuitions.* Il ne craint pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée : « C'est pour cette comparaison, écrit-il, que le témoignage des grands poètes est d'une telle importance. Leur survivance est la preuve qu'ils expriment de profondes intuitions de ce qu'il y a d'universel dans le concret. » Et il conclut qu'une philosophie de la nature doit tenir compte de ces cinq notions défendues et illustrées par les poètes romantiques : le changement, la valeur, les objets éternels, la durée, l'organisme, l'interfusion. La gageure est originale : placer Wordsworth et Shelley à côté de Michelson et d'Einstein sur la table du critique, puis concilier leurs messages dans une philosophie de la nature, cela fera crier autant certains savants que certains esthètes.

Plus modeste, moins contestable aussi est le point de vue de M. I. A. Richards. M. Richards est un psychologue de la stricte observance : il se propose d'établir une psychologie qui soit le *sensorium commune* de tous les événements humains. Analyser les réactions que suscite la lecture d'un poème ou la contemplation d'un tableau, c'est rapporter à une expérience particulière des réactions que l'on retrouve, organisée différemment, dans d'autres expériences non esthétiques. Un seul vocabulaire suffirait pour exprimer nos diverses façons de penser et de sentir. C'est déclarer la guerre aux partisans de la « spécificité ». Ce psychologisme radical exclut également la spécificité morale, et c'est là sa principale originalité. La psychologie qui explique le sentiment esthétique doit expliquer aussi le sentiment moral. Art et morale ne seraient plus deux mondes sans communication, et la valeur éthique de l'art ne serait point par suite une invention anti-artistique ; mais alors on devrait tenir compte des témoignages de l'art dans l'élaboration de la morale. On voit que M. Richards s'inspire de la critique du réalisme, mais comme le vocabulaire psychologique est loin d'être fixé, il lui faut à la fois exposer sa théorie et définir le langage dont il se sert, d'où résultent certains défauts de présentation qu'il ne pouvait sans doute éviter. Quoiqu'il en soit la position de M. Richards est très

forte, plus forte que celle de M. Whitehead. Il s'abstient soigneusement de toute hypothèse transcendante. Il excelle à traduire en termes psychologiques les diverses « entités » de notre héritage scolastique. Il représente assez bien le type du critique moderne que nous attendons, à la fois épris des valeurs traditionnelles et capable de les soumettre à une critique impitoyable.

Obligé de faire un choix parmi ces analyses riches et subtiles je ne retiendrai qu'une des thèses essentielles de M. Richards. Il appelle *référence* l'acte de la pensée qui se rapporte à des choses, à des faits, *attitudes* les commencements d'action, les tendances motrices qui s'ébauchent en nous en réponse aux excitations du milieu. L'analyse psychologique permet de distinguer deux nécessités dont l'une ne peut être subordonnée à l'autre : la conscience claire et impartiale du monde où nous vivons, et le développement des attitudes qui nous permettent d'y vivre. Or, nous avons tendance à traduire illégitimement nos attitudes en références. L'individu dont les « réponses » seraient toujours conformes aux excitations du monde extérieur atteindrait à une objectivité parfaite. Celui dont les réponses seraient commandées uniquement par les émotions — qui sont incommensurables avec les excitations — s'évanouirait en subjectivité pure. Nous sommes pour la plupart des types mixtes et c'est pourquoi nos pensées sont d'ordinaire extrêmement confuses : il est très difficile d'y faire la part des références et celle des attitudes. Mais justement la critique positive nous y aidera puissamment, car l'émotion esthétique fait jouer nos attitudes, les organise harmonieusement, les rend conscientes [1]. Pourvu que nous considérions l'art non comme un système de références mais comme un révélateur d'attitudes nous pouvons légitimement parler de sa signification humaine et lui associer l'idée de valeur. Par ce biais l'art apporte à l'humanisme sa contribution nécessaire et originale.

Il ne m'appartient pas de décider si c'est M. Whitehead ou

1. Il ne s'agit pas seulement d'un rappel de l'importance des mouvements en art. M. Richards, qui a ébauché une remarquable analyse de l'intuition, et qui tient avant tout à bien distinguer l'organisation des attitudes de l'organisation des références, nous invite à des recherches dont on ne saurait trop marquer l'importance.

M. Richards qui a raison. Ils partent de points de vue différents et leurs « attitudes » sont différentes. Mais en ce qui concerne l'humanisme critique on peut tirer de leurs ouvrages des considérations fort importantes, les unes relatives à la méthode, les autres à la nature d'un humanisme adapté aux conditions actuelles de notre pensée.

La distinction entre deux sortes de réponses à l'univers est un des thèmes centraux de la philosophie bergsonienne. En précisant le langage de la vie intérieure M. Bergson a voulu que ce langage nous révèle, par un approfondissement de sa nature propre, les secrets de l'univers. Ainsi, et malgré ses admirables efforts pour harmoniser les facultés de l'homme, il accentuait en fait les différences que le romantisme avait soulignées entre la pensée objective et la vie intérieure. Il est remarquable que MM. Richards et Whitehead, quelles que soient leurs divergences, adoptent l'un et l'autre une méthode résolument intellectualiste. C'est tout le sens de la critique que le premier nous donne de la localisation simple et du parti pris psychologique du second. M. Whitehead accepte la critique bergsonienne de l'espace et du temps, mais il conteste que la déformation mécaniste soit un vice radical de l'intellect. Il entend au contraire refaire notre système d'abstractions à partir des données concrètes dont M. Bergson s'est prévalu. De son côté M. Richards fait grand cas de l'intuition du monde de la qualité, mais tout en leur reconnaissant une valeur et des fonctions propres il les subordonne aux démarches de la pensée abstraite. Les différences de ces auteurs mettent en relief un intellectualisme qui leur est commun. Sans le primat reconnu de l'intelligence l'unité de la culture moderne ne serait pas possible.

En ce qui concerne sa nature, cet humanisme doit satisfaire à deux conditions : possibilité d'établir des relations harmoniques entre les différents événements humains (cette possibilité est assez nettement définie, chez M. Richards par la restitution à l'art d'une valeur humaine, chez M. Whitehead par la réintroduction des qualités secondes dans le monde objectif) ; — subordination de cet ensemble harmonieux à la pensée critique, qui dépend elle-même des progrès de nos moyens de connaissance. Sur ce dernier point l'accord

des deux critiques est frappant. « La religion, écrit M. Whitehead, ne retrouvera pas son ancienne puissance tant qu'elle ne manifestera pas le même esprit que la science vis-à-vis du changement. » Et M. Richards : « Un des buts de l'auteur est... d'esquisser une morale qui pourra changer ses valeurs à mesure que les circonstances changeront. » Le tournant est nettement accusé. Le XIXe siècle nous demandait de choisir entre le sentiment et l'intelligence ou entre l'organisation et le changement : voici qu'une expérience plus complexe et plus précise semble suggérer l'impossibilité de penser l'un sans l'autre. Quand deux esprits de premier plan, différents par la culture, par le tour d'esprit, par l'aspiration intime, en arrivent à formuler ainsi des sentences presque identiques, n'est-ce pas un signe que la pensée est sur le point de former un nouveau « climat d'opinion » ?

RAMON FERNANDEZ

P. S. — Me sera-t-il permis d'indiquer ici une des conséquences possibles d'un humanisme critique enfin reconnu ? Il favoriserait la constitution d'une « direction » intellectuelle et pratique, d'une de ces magistratures spirituelles que l'on retrouve à toutes les grands époques, et dont la carence aujourd'hui se fait sentir. Pour qu'un homme puisse légitimement conseiller d'autres hommes, il faut bien que tous reconnaissent à la fois des limites à leurs volontés et une commune mesure à leurs sentiments. C'est là un point sur lequel nous aurons à revenir.

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

SI LE GRAIN NE MEURT, par *André Gide* (Editions de la N. R. F.).

« Il y a plus de réponses dans le ciel que de questions sur les lèvres des hommes », affirmait Saül. Peut-être cette parole aidera-t-elle à expliquer Gide. Le commun des hommes manque d'imagination pour interroger. Lui est né pour scruter. Là où nous croyions tenir une solution il s'aperçoit qu'une donnée était oubliée. Il sait voir en mathématicien et en poète (c'est au fond la même chose) et par là tout se trouve remis en question. S'il reste un problème pour notre intelligence, c'est qu'à sa propre intelligence tout est problème. Aucun de ses écrits qui ne s'achève sur une interrogation, aucun qui soit propagande. Même lorsque l'auteur semble incliner vers une solution provisoire, il crie casse-cou à ceux qui seraient tentés de le suivre : « Nathanaël, à présent, jette mon livre. Emancipe-t-en. Quitte-moi... Eduquer ! — Qui donc éduquerais-je que moi-même. Nathanaël, te le dirai-je ? je me suis interminablement éduqué. Je continue. Je ne m'estime jamais que dans ce que je *pourrais* faire. » Et si l'avertissement ne suffisait pas, la publication de *Saül*, *La Porte Etroite*, *La Symphonie Pastorale*, après *Les Nourritures Terrestres* et *L'Immoraliste*, marque bien qu'un extrême n'est dans la pensée de Gide qu'un point d'où rebondir vers l'autre extrême, pour scruter encore. En différant chaque fois les conclusions. Sa démarche est une quête fervente. Qui veut le suivre s'apercevra que les problèmes qui le passionnent sont les plus communs. Posés cent fois par la théologie, la morale, ils ne sortent avec lui de leur banalité que parce qu'ils

redeviennent problèmes qui nous assaillent au coin du feu, à table, au lit, en public, et dont nous sentons bien que pour nous non plus ils ne sont jamais tout à fait résolus, qu'ils font à notre existence quotidienne comme une trame quelquefois émouvante.

Celui de l'amour entre hommes, s'il ne nous hante point, ne s'en pose pas moins tous les jours devant nous. Quel homme, s'il a des enfants, et s'il ne ressemble à Molinier disant « pâteusement » qu' « à partir d'un certain âge les enfants nous échappent », se refusera à le discuter ?

Ce n'est d'ailleurs que le cas particulier d'un problème plus vaste. Dans quelle mesure avons-nous le devoir d'affronter des sujets qui offensent la vertu ? N'y a-t-il pas en nous une mystérieuse région de la pudeur où éclôt ce que nous avons de plus délicat et qui a besoin d'ombre, de silence ? La chrétienne sagesse de s'en taire répond à un instinct profond. Mais encore est-il une autre exigence pour laquelle le chrétien a le confessionnal. Est-ce à celle-ci qu'il faut obéir, et sans prêtre ? De Montaigne à Stendhal et Amiel l'évolution a eu lieu dans le sens de la plus grande liberté vers lequel penche Gide. Cela n'a pas été sans combats. Ils se sont livrés dans le domaine de l'art et de la littérature en premier lieu. Puis le gros est venu s'installer sur les positions d'avant-garde. M. Prudhomme raille aujourd'hui la religieuse à qui — tant pis pour l'hygiène ! — il est défendu de s'examiner : « Restes du Moyen-Age ! » Mais ne viendra-t-il pas un âge qui s'étonnera du nôtre aussi ? Son absence de hardiesse n'est pas hésitation à faire le mal ; elle est plutôt timidité à le regarder en face, défaillance de l'intelligence en même temps que du cœur. Ce sont les instincts, que l'on croyait refoulés, qui en profitent.

La sincérité est-elle un moyen de lutter contre eux ? Mais qu'entendre par sincérité ? Gide lui-même a déclaré la question « irritante ». On fait généralement sincérité synonyme de constatation, d'application à démêler des vérités de l'ordre statique. Alors que lui la veut dynamisme, activité créatrice de valeurs. Par là il semble qu'il se distingue de ce que l'on est convenu d'appeler les moralistes, qui ne sont au fond que des psychologues et travaillant sur de l'arrêté. A ceux qui rejettent l'arrêté on réserve le nom d'immoralistes. Sans doute

parce qu'ils aspirent passionnément à une morale, mais qui n'est encore qu'aspiration, morale en devenir. On leur reproche les libertés qu'ils prennent à l'égard de conventions dont on sait avec Pascal qu'elles ne sont que conventions, mais que l'on respecte, qui rendent, pense-t-on, la société respectable, et l'on imagine un Gide n'écoutant que son désir.

En fait la liberté telle qu'il l'entend est coûteuse. Pour lui comme pour Montaigne il s'agit de jouir de son être, soit. Mais « loyalement ». Et l'accent est mis sur « loyal » — legalis — « qui est de la condition requise par la loi ». La déclaration des *Nouvelles Nourritures* qu' « il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle » ne permet pas de doute ; Gide ne veut pas détruire l'idée même de loi. Il s'attaque seulement à la loi établie, qu'il juge périmée, et à laquelle il oppose la réclamation du moi. Son idéal, car il a un idéal et qui a aussi qualité sociale, ne serait-il pas qu'au lieu de la destruction du vouloir individuel par la société, il y eût conversion de ce vouloir, pour le plus grand bénéfice de tous ? Cela suppose à la fois consentement à déchaîner les forces obscures et volonté de s'en rendre maître, tout seul, et en substituant aux contraintes du dehors une contrainte intérieure. En appelant le maximum de liberté Gide appelle le maximum de contrainte. Ce que l'on nomme son classicisme est affaire de morale plus encore que d'esthétique.

En secouant les chaînes et « le poids du plus léger passé », il obéit à une exigence intérieure. C'est le rapport que cette exigence mystérieuse peut avoir avec le démon de Socrate ou la vocation de Prométhée qui nous intéresse, et non la rareté du cas. Pour nous toute la question est de savoir si l'exigence du moi gidien est bien une exigence du moi humain en croissance, si sa crise — car il y a crise, indubitablement — peut se dénouer par la formulation d'une « loi nouvelle » dans laquelle il réussirait à s'insérer, et où peut-être il ne serait rien retenu des applications que se permit un Gide évadé à grand'peine, errant et offert à l'accident, mais où il faudrait tout retenir du courage qu'il a mis à la chercher.

On a dit son âme tout entière accordée au désir, et si on le croit il est aisé de se déclarer son disciple. Mais que ceux qui prennent ce nom considèrent que son ardeur réclame par delà

la possession le dénuement, qu'elle va de dépouillement en dépouillement jusqu'à l'extrême dessaisissement qu'implique la publication de *Si le grain ne meurt* ; là-dessus ils se compteront.

On a pu se demander par quelle aberration un écrivain célèbre, arrivé, et pour qui il eût été si aisé en somme de s'installer dans les fauteuils qui n'eussent pas manqué de s'offrir, vient casser les vitres. Que Gide, quand il le veut si réticent, n'a-t-il continué de procéder par allusions. Et son humour, sa veine comique, sa lucidité critique, que ne les a-t-il, cette fois encore, tournés contre lui-même. Nous serions à l'aise, nous pourrions feindre d'ignorer, sourire...

C'est ici qu'est la méprise. Il s'agit bien de feintes à qui s'est senti une mission, précisément celle d'être vrai, d'épeler toutes les lettres du nom d'homme qui ne nous semble si simple à dire que parce que nous en taisons la moitié. « Si ce n'est toi, qui le dira ? » — car il ne s'était trouvé personne, pas même Rousseau. — Mission du diable alors ? — Peut-être. Du diable en même temps que de Dieu. Du diable, qui sans Dieu ne serait qu'un pauvre diable ; de Dieu qui sans le diable ne serait qu'un pauvre Dieu.

Alors, s'il y a ferveur morale, religieuse, que ne se présente-t-elle à nous sublimée ? Nous devinons l'aspiration de Gide à la pureté : « ... il s'agit de contempler Dieu du regard le plus clair possible et j'éprouve que chaque objet de cette terre que je convoite se fait opaque, par cela même que je le convoite, et que, dans cet instant que je le convoite, le monde entier perd sa transparence, ou que mon regard perd sa clarté. » S'il y a en Gide une sorte de saint, il fallait, non divulguer ses tentations dans leur crudité, mais donner ces *Nouvelles Nourritures*, ou publier (ce qui, je crois, a lieu) *Numquid et tu ?* s'engager dans la bonne voie, s'engager tout court. — Là-dessus il y aurait bien à dire. Attendons *Le Christianisme contre le Christ*. Déjà Gide a dit sa soif de retrouver l'Evangile, sa désolation et son indignation de « ce qu'en avaient fait les Eglises ». Quel enseignement divin entend-il y retrouver que n'a point su y voir « notre monde occidental » qui en périt ? Il est dans l'Evangile de Saint Jean (XII, 25) : « Celui qui cherche à sauver sa vie la perdra » et dans le verset précédent :

« En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne vient à mourir, il restera seul ; mais s'il meurt, il donnera une moisson abondante. »

Faut-il se demander encore ce qui poussa Gide à publier *Si le grain ne meurt ?* Si l'on y réfléchit, trouvera-t-on toujours aussi mystérieuse l'exigence intérieure à laquelle il céda, et qui est de la raison aussi bien que du cœur, qui rejoint le « Meurs et deviens » de Gœthe en même temps que la parole de Saint Jean. Tel qui n'a ni famille, ni situation mondaine ou littéraire à ménager peut se montrer cynique. Son cynisme lui sera au besoin une réclame. Tandis que Gide n'a pas été sans s'interroger sur ses responsabilités. S'il a passé outre c'est sans doute qu'à de certains moments il faut s'arrêter de comprendre, avoir foi et céder à la « conviction profonde » qu'un devoir vous incombe.

Il n'y en a pas moins malentendu. Il y a plus qu'un malentendu : l'antagonisme des deux familles spirituelles entre lesquelles le monde s'est toujours partagé.

Dans l'une on naît orthodoxe. Ses chefs sont les grands mainteneurs. Ils ont assumé une mission dont la sévérité parfois leur coûte. Mais ils n'auront d'œil que pour la majesté du Décalogue. Derrière eux les parents pauvres, la garde. Dans l'autre, on naît hérétique. Il s'y établit aussi une hiérarchie, qui s'élève des irréguliers jusqu'aux êtres d'exception que les religions, les morales, les sociétés successives ont brûlés, crucifiés, et qui ont fini par fonder à leur tour sociétés, morales et religions. C'est que secrètement eux aussi aspirent à un ordre, mais qui ne serait pas l'ordre mort de la plus grande orthodoxie, où ils voient avec Gide la plus grande hérésie.

Par delà la règle de ceux qui ont trouvé, il y a une règle des chercheurs de Dieu, des chercheurs de l'homme, une tradition des grands douteurs qui sont en même temps les grands croyants. Leur règle ne se donne pas pour la vérité. Elle n'a trait qu'à la méthode qui peut y conduire. Et le premier principe est de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu' « on ne la connaisse évidemment être telle ».

Le besoin d'une religion si rigoureusement tenue à l'état naissant n'est pas tellement répandu que l'on ne doive souhaiter aux livres d'André Gide une élite seulement de lecteurs — ceux

qui se trouveraient dans l'état d'esprit qui lui faisait récemment écrire : « Circulais-je jusqu'à présent entre des panneaux de mensonges ? Je veux passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor, connaître enfin ce qui se cache ; cela fût-il affreux. »

Sachons comme lui différer les conclusions sur un ouvrage qui n'en comporte pas plus qu'il n'en apporte. Il ne fait que verser des pièces jusqu'alors tenues secrètes, à un procès qui n'est pas celui d'un artiste à la Wilde, pas même celui d'un homme de notre temps ; c'est le procès pendant depuis qu'il y a des hommes, et que la spiritualité est aux prises avec la chair.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

LA VIE DES TERMITES, par *Maurice Maeterlinck* (Fasquelle).

La position actuelle de M. Maeterlinck dans le monde des lettres est malaisément définissable. Sans doute on discerne sans peine le rôle qu'il a joué non point tant à proprement parler dans l'histoire des idées, que dans celle de leur assimilation par la conscience commune. Rôle important et dont on aurait peut-être aujourd'hui tendance à méconnaître la valeur. Mais il me semble d'autre part que si tel ou tel écrivain d'aujourd'hui cherchait à repérer sa pensée en fonction de celle de M. Maeterlinck il se heurterait au contraire à des difficultés à peu près insurmontables ; et ceci tient sans doute à ce fait que l'auteur de la *Vie des Abeilles* n'a en réalité jamais pris nettement position par rapport à lui-même. Rien à cet égard ne saurait être plus démonstratif que la lecture des considérations générales qui complètent et alourdissent la *Vie des Termites*. On dirait que l'auteur arpente avec mauvaise humeur, les mains derrière le dos, le champ des possibilités métaphysiques ; il monologue — on ne sait trop pour qui, non pour lui-même à coup sûr, car il ne paraît vraiment retirer de ces exercices discursifs aucune satisfaction réelle ; pourtant il persiste à s'y livrer avec un acharnement qui attriste : est-ce un pli de son esprit contracté au temps lointain des enthousiasmes romantiques ? L'aveu d'ignorance qui se dégage de ces pages pourrait n'être pas sans grandeur ; mais ces intonations revêches ne sont pas celles du désespoir ; elles dénoncent

l'agacement plutôt que l'angoisse — l'agacement de celui qui a perdu sa soirée à chercher un mot croisé et s'entête malgré la migraine qui s'annonce, ou plutôt à cause d'elle, par dépit ou défi. Seulement à qui la faute ? L'erreur initiale n'est-elle pas de supposer que n'importe quelle observation peut fournir le point de départ d'une enquête sur la structure métaphysique du monde ? Les faits que relate M. Maeterlinck dans la *Vie des Termites* sont à la lettre admirables : ils surprennent, ils émeuvent, ils inquiètent ; mais il n'est pas raisonnable de les interroger ; on songe à Golaud questionnant le petit Yniold. Les contradictions mêmes où l'auteur ne cesse de s'embarrasser sont ici révélatrices : tantôt il s'extasie sur l'abnégation des termites et leur esprit de sacrifice, tantôt il reconnaît que, malgré les apparences, ils n'ont sans doute pas plus d'individualité réelle et distincte que les cellules qui composent notre organisme ; et que c'est la termitière prise dans sa totalité qui constitue vraisemblablement l'être véritable et doué de conscience — ou de supra-conscience. Hypothèse fort plausible : mais on ne peut s'y rallier sans du même coup renoncer à toute utilisation éthique et humaine de l' « exemple » fourni par ces étranges créatures. M. Maeterlinck n'est pas sans apercevoir cette incompatibilité trop évidente. Mais il passe outre... si grande est la tentation pour le moraliste de gourmander les humains et de brandir les prophéties comme on ferait d'un martinet. « Si vous ne faites pas attention... gare à ce qui arrivera. Voyez les termites ! » Ce n'est pas très sérieux, et il est à croire que les sociétés primitives qu'a décrites l'école de Durkheim ressemblaient tout de même plus à une termitière que l'Amérique du président Coolidge.

G. MARCEL

* * *

LE THÉATRE DE MAURICE BOISSARD (1907-1915), par *Paul Léautaud* (Editions de la N. R. F.).

Une des marques d'intérêt les plus certaines (il en est d'autres) qu'un critique puisse donner à un auteur, c'est d'être tenté de lui emprunter son style, sa « manière », comme on dit, pour rendre compte de son ouvrage. C'est ce qui m'arrive tout justement aujourd'hui avec Maurice Boissard. Je fais effort

pour ne pas écrire quelque chose comme ceci : « J'ai découvert M. Paul Léautaud, il y a vingt ans, à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Je m'y chauffais, en travaillant, les soirs d'hiver après le riz au lait et l'escalope de la mère Tant-Pire, rue de la Montagne. Francis Carco a connu et n'a pas oublié dans ses souvenirs cette curieuse crémerie. André Gide l'a ignorée et c'est dommage : on y coudoyait cet hiver-là, jusqu'à ce que la police y mit ordre, des « Faux-monnayeurs » authentiques et d'ailleurs charmants. A Sainte-Geneviève, les casiers des revues sont à droite en entrant et l'on y puisait alors librement. La pile violette des *Mercure* était alors la plus attirante : j'y découvris un soir un extraordinaire récit qui se poursuivit durant quatre numéros. Il était signé Paul Léautaud et coupé de points de suspension dont il m'arrive encore de rêver. Je n'ai pas relu ce récit qui n'a jamais paru en volume et qui fait suite au *P'tit Ami*. Si j'ose en croire mes souvenirs, il lui est très supérieur. Je me rappelle des jeux de mains sous une table, le revers d'un talus le long de la voie ferrée, cent autres détails qui m'évoquent les côtés les plus honteux et les plus délicieux de l'adolescence. Mieux vaut peut-être qu'on ne l'édite pas ; il serait bien capable de me décevoir. Depuis, j'ai fait la connaissance de M. Léautaud qui, etc... etc... »

Le titre que M. Paul Léautaud a donné à son livre n'est pas trompeur. On y trouve d'abord Maurice Boissard. Mais on y trouve aussi le théâtre de 1907 à 1915. La lippe de Maurice Boissard, soit qu'elle se torde en une expression de mépris presque haineux, soit qu'elle livre passage à un rire strident et forcené, explique déjà bien des choses, mais non pas tout. Le merveilleux naturel, la curiosité sans cesse en éveil de Boissard, c'est dans ses yeux d'une vitalité et d'un éclat si surprenants qu'il faut en chercher la source et l'explication. Dans les colères de Boissard, il n'y a jamais la moindre hargne ; sa méchanceté qui est réelle naît de l'indignation ou du plaisir de railler, fût-ce jusqu'à la férocité. Mais sa rudesse, ses boutades n'ont rien à voir avec le mince filet de vinaigre péniblement distillé par quelques-uns de nos jeunes censeurs pisse-froids, inquiets, douteurs, et méprisant les autres faute de courage pour ne mépriser qu'eux-mêmes. Ecrire, critiquer, c'est pour Boissard, déverser un trop-plein de vie, d'où

le sentiment d'allégresse, de légèreté, l'espèce de dilatation qu'on éprouve à le lire.

Ce qui frappe au surplus dans les chroniques théâtrales de Boissard, pendant cette première période, c'est leur bonne volonté, leur souci d'impartialité. Boissard a eu le tort, dans ses chroniques de la N. R. F. et dans celles des *Nouvelles Littéraires*, de s'abandonner beaucoup trop à son premier mouvement, sans le contrôler comme il faisait entre 1907 et 1915. Il y a par exemple dans *le Théâtre* une chronique sur M. Alfred Mortier qui est un modèle, tandis que les attaques de 1923 ou 24 contre Madame Aurel passaient les bornes du bon goût. On est à peu près forcé aujourd'hui de partager toutes les antipathies, de s'associer à toutes les critiques que Maurice Boissard formulait entre 1907 et 1915. Tout ce qu'il écrit contre le théâtre de M. de Porto-Riche et le style d'Henri Bataille est de première force. Il faut citer : « Je crois bien que les lauriers de M. Henri Bataille empêchent M. Romain Coolus de dormir... C'est la même invention vicieuse, pour le seul plaisir du vice, la même recherche de situations aussi invraisemblables qu'équivoques, pour arriver à certains effets, le même étalage de phrases sur des questions purement sexuelles... MM. Bataille, Porto-Riche et Coolus nous montrent une paire de sexes en train de se courir l'un après l'autre et nous disent : « Regardez ces drames du cœur ! » Moi, je regarde. Je ne vois que des histoires de coucheries, basses, vulgaires. Alors, je le dis. Je ne nie pas la réalité de ces histoires. Elles ont leur place dans la vie. Elles sont le mobile de beaucoup d'actes humains nobles ou bas... Le récit en est acceptable, s'il est court et véridique, et qu'on y met de l'esprit, ou seulement de la bonhomie. Mais quand on les complique volontairement d'invention perverse et qu'on se complaît à raffiner sur elles avec du beau style, ce sont des saletés, et je le dis encore. » On ne saurait mieux dire, comme on ne saurait mieux peindre les mœurs de Cabotinville que ne le fait Boissard tout le long de son livre.

Les admirations de M. Paul Léautaud me paraissent valoir moins que ses négations. Prôner, comme il le fait, le naturel, réclamer une peinture fidèle des mœurs, un réalisme sincère, c'est rétrécir singulièrement le domaine du théâtre. Si l'on s'en tenait aux indications positives de ce premier tome, le meilleur

de la production dramatique entre 1907 et 1915 se résumerait en quelques comédies de M. Bénières et de M. Sacha Guitry, une œuvre de M. Edmond Sée et une revue de M. Rip. M. Paul Léautaud aime Shakespeare et le dit, mais on a besoin de le lui entendre répéter pour être sûr qu'il n'est pas fermé à tout théâtre poétique et de fantaisie. On serait curieux de connaître ses réactions devant le nouveau théâtre, nettement anti-réaliste, qui, depuis justement qu'il ne fait plus de critique dramatique, a pris possession des scènes « à côté ».

M. Léautaud, on le sait, a beaucoup d'esprit et mordant. On se réjouit qu'il ait eu, un soir qu'il sifflait, l'à-propos de répondre à un voisin qui disait : « Tiens, il y a un merle ici. — Il y a bien des serins ». Mais, sauf dans des cas exceptionnels où l'arme du ridicule est la seule valable, le critique qui fait de l'esprit aux dépens du critiqué me paraît manquer de générosité. Il y a là un abus de pouvoir aussi irritant que celui du président d'assises qui se moque d'un assassin avant de le condamner à mort ou d'un professeur qui raille un écolier sans défense. Et c'est en outre une façon trop facile de se faire valoir. Cela ne s'applique d'ailleurs qu'à moitié au Boissard de ce premier tome. C'est dans la suite qu'il a donné libre cours à une moquerie parfois gratuite.

Voilà, je crois bien, mon sac vidé en toute sincérité. Mais au vrai l'impression dominante qu'on retire de cette rencontre avec Maurice Boissard n'est pas d'ordre critique. On se soucie en somme assez peu qu'il ait tort ou raison. On prend plaisir à l'écouter parler, et en l'écoutant à faire la connaissance d'un homme prodigieusement vivant.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LES ARTS

EXPOSITIONS SEURAT ET ROGER DE LA FRESNAYE

Comme pour souligner la parenté qui relie de la Fresnaye à Seurat (parenté que j'indiquais le mois dernier, et qu'André Salmon notait au même moment) la galerie Bernheim organisait, parallèlement à la rétrospective de la Fresnaye chez Barba-

zanges, une exposition de dessins du théoricien du *contraste simultané*. C'est ainsi que Seurat nomma le phénomène qui se produit au contact de deux surfaces de valeur ou de couleur différentes : tout plan d'ombre créant autour de lui comme un halo de clarté, tout plan de lumière suscitant à sa limite un obscurcissement illusoire. Pareillement, une surface colorée teinte le ton voisin de sa complémentaire, ou exalte cette complémentaire si elle s'y trouve déjà. A dire vrai, ce phénomène fut connu des peintres de la Renaissance, qui s'en servirent constamment. Il suffit (pour ne parler que des valeurs) de consulter la photographie d'un tableau de Tintoret, ou de Rubens, pour y voir toute forme obscure cernée d'un liséré clair, et tout contour clair souligné par un plan d'ombre. Aussi bien ce qui caractérise Seurat, ce n'est pas l'étude de ce phénomène, mais l'intérêt tout particulier qu'il lui accorda. On pouvait voir à cette exposition des feuilles dont le tiers seulement était occupé par une figure, le reste du papier n'étant recouvert que des ondes, pour ainsi dire, que l'objet central projetait autour de lui, chacune de ses parties animant le vide de ses prolongements ombreux ou lumineux. Un amour aussi immodéré pour ces menus rapports qui se forment entre les objets, pourrait incliner à classer Seurat parmi les disciples de Monet, si l'on ne remarquait les préoccupations linéaires dont son œuvre témoigne. Ayant en effet constaté que l'étude des seuls phénomènes lumineux entraîne le peintre à n'étreindre que des fantômes, Seurat eut l'idée ingénieuse de rechercher dans chaque objet la ligne spécifique, le schéma révélateur, dont il se servit, comme d'une armature, pour soutenir les formes, que dissout si fortement la lumière. Ses personnages promènent, dans l'atmosphère la plus modulée qui soit, leur exquise silhouette, aussi pure et désincarnée qu'un profil de moulure.

Une expression plastique aussi nette, un mécanisme aussi apparent, devaient fatalement séduire les peintres de la génération suivante, avides de disciplines, comme chacun sait. L'art dépouillé de Seurat enrichit, autant que celui de Cézanne, la sensibilité d'un Picasso et d'un Braque, dont les tableaux ocre clair et gris, datés de 1908 à 1910, reflètent des préoccupations parentes. Les formes, certes, ne s'y modèlent plus avec la simplicité tout égyptienne de Seurat ; elles se désagrègent par

l'effet de l'analyse du détail intérieur, mais on y remarque la même écriture, à base de légers arcs, d'accolades, d'angles, servant de points de départ à des valeurs systématiquement dégradées. Ce fut l'heureux temps où les peintres français les plus divers : Delaunay, Gleizes, Léger, Metzinger, de la Fresnaye et moi-même, consentaient encore à se partager la besogne, pour atteindre à un idéal commun, chacun s'ingéniant à enrichir des moyens d'expression qui étaient « dans l'air », sans s'attarder ridiculement à revendiquer la propriété d'une infime découverte. (L'instant où l'on commence à revendiquer la paternité d'une innovation marque le commencement de la stérilité). Parmi les jeunes peintres, de la Fresnaye se fit remarquer par la franchise et la désinvolture avec laquelle il se servit des moyens nouveaux, et la facilité avec laquelle il en tira des effets neufs. Il se distinguait surtout par sa science des dimensions. Rien de plus admirable que l'aisance avec laquelle il manie les angles, les cercles et les carrés, si ce n'est le soin qu'il prend d'en justifier l'emploi par le choix des objets : équerres, boîtes, livres, feuilles de papier, disques de phonographes, etc. C'est là qu'apparaissent les aimables façons de ce peintre de race. Où Picasso, répudiant tous scrupules, trace, non sans quelque impertinence, une figure abstraite pour les seules nécessités du tableau, de la Fresnaye s'ingénie avec politesse à les accorder à la forme de quelque objet usuel. C'est à de telles manières que l'on pourrait juger de la qualité d'une âme, si l'on voulait étudier l'individu à travers son *style*. C'est bien ce sentiment si délicat de la nuance, cette audace mesurée, cet incessant renouvellement de l'inspiration, autant que sa mort prématurée, qui rapprochent de la Fresnaye de son grand aîné Seurat.

Il est souhaitable que cette rétrospective, véritable rappel à l'ordre, incite les jeunes artistes à reprendre à leur compte l'ardente investigation opérée par les peintres d'avant-guerre dans le domaine de l'expression plastique, — et que beaucoup ont abandonnée pour se façonner une trop visible personnalité. La plupart des toiles réunies chez Barbazanges leur indiquent la bonne voie, propice aux plus brillantes découvertes. La ligne, le modelé et la couleur, l'à-plat et le clair-obscur, ces éléments antagonistes s'y trouvent comme par enchantement

réunis, réconciliés. Une main savante a su les accorder sans brusquerie ni pédantisme. Ce miracle peut s'opérer tous les jours : il suffit d'avoir le cœur assez haut, la curiosité assez aiguisée pour ne jamais s'asservir à un procédé exclusif et monotone. Cet emploi simultané de moyens différents fit parler d'éclectisme. Dans le cas qui nous occupe, c'est confondre la liberté de l'artiste inspiré avec l'indécision du dilettante. La seule chose dont on pourrait s'étonner, c'est qu'après avoir pris tant de mal à fragmenter les objets, de la Fresnaye, la guerre terminée, s'employa à les recomposer, à les cerner d'un trait dur, sans un seul de ces « passages » où il excellait jadis. Pour ma part, je vois dans ce retour au contour dit « normal » (et qui est en vérité le plus artificiel qui soit), un simple signe d'affaiblissement. En effet l'exercice d'un métier aussi complexe, aussi héroïque que celui où il excella, de 1911 à 1914, implique un esprit alerte, un corps dispos, un grand appétit du monde, cette forte santé, enfin, qui manqua tout à coup à ce prisonnier de la chaise-longue. C'est au moment où les choses qu'ils aiment vont manquer aux grands malades, qu'ils désirent les atteindre dans toutes leurs parties ; ils retrouvent alors la naïve avidité des enfants, insensibles aux jeux de l'atmosphère, à la perspective, à tous les phénomènes qui enlèvent à chaque objet un peu de lui-même. Plutôt que de m'attarder sur ces travaux qui ne manquent d'ailleurs pas de beauté, je préfère évoquer les derniers dessins de la Fresnaye, où se manifeste tout à coup une grande admiration pour le Vinci. Je revois avec émotion une figure inquiète qu'il dût tracer d'après la sienne, et qu'une main sous la gorge semble prête à préserver d'un invisible mal ; je comprends alors qu'il se plût à penser au grand Italien, auquel on ne peut que se référer lorsqu'on s'intéresse aux subtiles caresses de la lumière sur le visage, ou bien aux délicates marques qu'y laissent les sentiments les plus secrets ou les plus douloureux pressentiments.

ANDRÉ LHOTE

* * *

CHRONIQUE MUSICALE.

La fin de la saison d'hiver s'annonce comme très brillante : concerts Straram, spectacles Beriza, etc. ; dans ma prochaine chro-

nique je n'aurai donc probablement que l'embarras du choix. Mais pour le moment, il me faut parler des premiers mois de la saison, et ma tâche est vraiment difficile : de quoi parlerai-je, en effet ? J'avoue que j'avais bien envie de n'écrire sous ce titre : *Chronique Musicale*, qu'un seul mot, très significatif : « Néant. » Mais l'on aurait probablement vu là une insolence.

Il y a eu évidemment de nombreux concerts ; d'excellents artistes se sont fait entendre à Paris cet hiver. Mais ici je tâche plutôt d'écrire sur les œuvres que sur les interprètes, si remarquables qu'ils soient ; les quotidiens et la presse spéciale consacrent déjà assez de place aux virtuoses de tout genre, en reléguant souvent les œuvres au second plan. Quant aux premières auditions qu'on nous offrit, elles sont d'une qualité fort modeste, et je ne crois pas que parmi ces ouvrages il y en ait un seul qui vaille la peine qu'on s'y arrête pour essayer de le sauver de l'oubli. Restent les Théâtres lyriques.

L'Opéra-Comique nous convia à quelques premières, qu'on pourrait sans grand dommage passer sous silence, mais dont nous pourrons tirer certaines considérations générales : il faudra nous en contenter, à défaut de joies esthétiques.

Lorsque, il y a à peu près un an, MM. Ricou et Masson prirent la direction de l'Opéra-Comique, ils déclarèrent qu' « abandonnant la superstition qui accorde aux seules œuvres tragiques ou ennuyeuses le privilège presque exclusif d'une valeur musicale », ils voulaient « retrouver une tradition des œuvres gaies, fantaisistes ou pittoresques. »

Cela ne manqua pas d'inquiéter certains esprits qui s'imaginèrent, sur la foi de ces paroles, que l'Opéra-Comique allait faire concurrence au Music-hall ou aux théâtres d'opérette. Mais nous ne tardâmes pas à être tranquillisés : la nouvelle direction n'a encore rien changé aux bonnes traditions de la maison : après *Scemo* de M. Bachelet, nous eûmes *le Joueur de Viole* de M. Laparra, *la Tisseuse d'orties* de M. Doré et *le Cloître* de M. Lévy. Histoires criminelles à souhait avec trahisons, coups de poignard, apparitions, terreurs nocturnes, etc... Tout cet attirail pseudo-romantique nous fait rire, certes, mais je ne crois pas que MM. Ricou et Masson aient eu en vue ce genre très spécial de comique lorsqu'ils nous annonçaient des pièces bouffonnes et gaies. Les compositeurs en tout cas

prennent leur sujet très au sérieux. Et cependant, M. Lévy (plus connu sous le nom de Betove comme imitateur et pasticheur) aurait pu écrire quelque amusant « à la manière de... » Mais il voulut probablement nous prouver qu'il avait fait ce qu'on appelle de solides études musicales. La preuve en est faite, si « sérieux » veut dire « ennuyeux ». Et d'ailleurs, l'auteur n'a pu complètement sortir de son genre, puisqu'il fait de nombreux emprunts à Debussy et aussi à Moussorgsky. M. Doré a écrit, lui aussi, une partition qui témoigne de sa science et d'un savoir-faire estimable. Mais le métier en art, cela ne signifie rien ; c'est *son* métier qu'il faut avoir.

Ces ouvrages, d'ailleurs, sont déjà anciens et l'on ne comprend pas très bien les raisons pour lesquelles ils nous ont été ainsi présentés à la file. S'agirait-il de cette renaissance du romantisme dont il est question aujourd'hui ? Ce qui me ferait croire que cette supposition est exacte, c'est que le Grand Opéra paraît, lui aussi, vouloir s'engager dans cette voie. Ne vient-il pas de nous présenter un ballet de M. Ladmiraut : *La prêtresse de Korygwen* et de reprendre le *Freischutz* de Weber dans l'excellente version française d'André Cœuroy ?

Le titre du ballet de M. Ladmiraut est suffisamment « évocateur », comme on dit ; on devine immédiatement de quoi il s'agit : légende bretonne, sorcelleries, lutins, etc. Seulement, sous ces oripeaux romantiques, il n'y a rien ; et en écoutant des œuvres de ce genre, nous songeons bien plus à Anne Radcliffe qu'à Novalis. En littérature, le courant néo-romantique se dessine déjà assez vigoureusement, mais en musique, au théâtre, nous en sommes encore au symbolisme de M. Laparra et au fantastique de M. Ladmiraut.

L'interprétation du *Freischutz* montre bien d'ailleurs à quel point nous est étranger l'esprit même de l'opéra romantique : l'orchestre, sous la conduite de M. Ruhlman, sonne correctement, les solistes vont bien, la mise en scène est soignée, avec de-ci de-là quelques lapsus et fautes de goût... Mais il manque aux interprètes cette flamme, cette exaltation sans lesquelles une telle œuvre paraît morne et ennuyeuse. On a peur de se laisser aller ; on craint peut-être le ridicule. Ni le chef d'orchestre, ni les chanteurs ne peuvent croire que « c'est arrivé ». Personne n'ose insister et se livrer entièrement ; le mot d'ordre semble

être : pas d'exagération ! Il est vrai que la pose en ce cas serait intolérable ; peut-être les interprètes font-ils bien de demeurer sages s'ils ne ressentent rien : car il est évident que nous sommes incapables pour le moment de cette abondance, de cette générosité, qui étaient à la source même de la musique romantique, et que nous avons perdu le secret de cet art exalté qui nous faisait pénétrer de plain-pied dans le merveilleux. Mais puisque l'accès direct de ce domaine nous est encore interdit, ne vaudrait-il pas mieux renoncer franchement à toutes les puérilités légendaires et symboliques dont s'encombre le drame lyrique.

B. DE SCHLOEZER

*
* *

NOTULES

Le Château de l'Etang rouge, par *Roch Grey* (Stock).

Un prologue solennel, vaste fresque de l'Ukraine féodale ; ensuite commence la furieuse chevauchée des souvenirs. Enfance à Krasny Staw où « notre vie ressemblait à un complot », voyages à Kiew, scènes populaires entrevues, intrigues devinées, troubles d'une virginité pesante, insatisfaction d'une chair mal assouvie, fragments de personnages, ébauches de tragédie : Roch Grey nous jette tout cela comme des billets d'amour rageusement déchirés. C'est un roman d'aventures, et l'évocation d'un proche passé qui déjà semble légendaire.

*

L'Année Nue, de *Boris Pilniak*, traduit par L. Bernstein et L. Desormonts (N. R. F.).

La tourmente qui balaya ce passé, en voici l'image la plus frémissante dans un livre dont le rythme reflète l'ébranlement des institutions et des âmes. 1920 fut l'Année Nue, l'année où les instincts élémentaires se déchaînèrent avec « la simplicité des choses qui ne sont effroyables que par leur simplicité ». Boris Pilniak peint la révolution qui déferle alors sur une petite ville millénaire, houle humaine avec ces profonds remous qui, dans *Boris Godounov*, font et défont les tzars. Cette fois, un monde s'abîme pour que naisse un monde, celui des rudes bolcheviks qui réveillent les usines endormies et créent un lyrisme neuf. *L'Année Nue*, impitoyable symphonie pleine de rumeurs atroces et d'enthousiastes clameurs, s'achève sur un hymne d'espoir.

La Porte du Sauveur, par *Etienne Burnet* (Rieder).

Ce passé et ce présent russes, Etienne Burnet les a voulu confronter ; il suppose qu'une exilée de 1917 rentre à Moscou en 1923. Elle entend les plaintes d'une *intelligentsia* condamnée ; elle subit la contagion de la foi nouvelle ; elle admire la discipline des bolcheviks, l'alliance en eux d'une ferveur et d'une technique ; elle se demande si leur triomphe marque un succès des instincts nationaux ou de l'idéologie juive. Elle meurt en partisane, mais le problème reste entier. Car Etienne Burnet offre, plutôt qu'un roman, un très loyal panorama et laisse symboliquement ouverte pour tout nouveau messie la porte historique du Kremlin.

*

L'Enfant Prophète, par *Edmond Fleg* (N. R. F.).

A l'ombre de Notre-Dame de Paris se déroule cette tragédie de deux enfants mystiques. Douloureusement Claude Lévy découvre qu'il est un petit Juif et le sens de ce nom pour ceux de sa race et pour les autres. Sous l'influence de son amie chrétienne, il s'enthousiasme d'abord pour Jésus ; il va se convertir. Mais le grand secret d'Israël se révèle à lui et que le vrai Messie, celui de la Justice et de la Paix, n'a point paru encore. Il sera son prophète tandis que Mariette priera au couvent pour tous les Juifs. Ainsi dans ce touchant récit Edmond Fleg poursuit son généreux dessein : identifier l'âme d'Israël aux plus nobles aspirations du monde moderne.

*

Anne en sabots, par *René Bizet* (N. R. F.).

Sous le titre de la plus longue, René Bizet réunit deux pénétrantes « études » de jeunes filles mystiques : Anne la Bretonne qui vit et meurt en héritière des martyrs chouans ; Janina la Tchèque qui renonce au monde et entre au Carmel. Les deux portraits sont tracés avec une robuste délicatesse ; en leur poésie se mêlent l'amertume et la tendresse du psychologue devant les « féeries changeantes » dont nous berçons nos âmes sans parvenir à sortir de nous-mêmes.

*

Crise de croissance, par *Pierre Bost* (N. R. F.).

Encore deux jeunes filles, l'imprudente et la réservée, également méconnues par un jeune agrégé de lettres et d'égoïsme dans une cité provinciale : en ce récit d'une adroite limpidité, Pierre Bost élève parfois la voix pour flétrir sa génération. Ajoutons que dans la jolie fantaisie unanimiste qui complète le volume il n'est pas plus tendre pour l'égoïsme des vieillards. A cette rigueur se reconnaît l'ambition des

élèves d'Alain qui est d'offrir à leur maître un vivant système des beaux-arts moraux.

*

Cartacalha, par *Jean-Toussaint Samat* (Ferenczi).

L'auteur de *Sangar, taureau*, acquitte une dette en contant cette émouvante histoire d'une reine des Caraques qui pécha contre la loi et expia ce crime par une mort désespérée. Mais surtout J.-T. Samat peint de couleurs précises la mystérieuse vie des Gitans de Camargue. *Cartacalha* rappelle George Borrow plutôt que les chantres romantiques des « Bohémiens » : cela nous inspire confiance.

*

Souvenirs sur Marcel Proust, par *Robert Dreyfus* (Grasset).

Naturellement c'est un grand attrait pour ce Cahier Vert que de contenir une correspondance de Marcel Proust qui s'étend de 1888 à 1920, livre maints détails biographiques et donne même plusieurs exemples de ces « lettres insensées et fériques » de l'admirable épistolier. Il serait pourtant injuste de ne pas signaler l'intérêt du commentaire de Robert Dreyfus qui suit Proust depuis ses débuts de « petit Saxe psychologique » jusqu'à son apologie de la mémoire involontaire. Outre les renseignements cette étude renferme de pénétrantes remarques sur « ce reclus aux goûts mondains » et son « don d'ubiquité dans le domaine psychologique », tout cela assez habilement discret pour que nous entendions souvent battre le « métronome intérieur » de Proust.

RENÉ LALOU

*
* *

LES REVUES

LES BONS ET LES MAUVAIS SENTIMENTS EN LITTÉRATURE

M. Henri Massis a publié récemment, dans la *Revue des Jeunes*, une réponse à la *Lettre sur les bons et les mauvais sentiments*, que Jacques Rivière lui adressa, il y a près de trois ans, dans la *N. R. F.* On connaît l'importance de ce débat.

Jacques Rivière revendiquait pour le romancier le droit de peindre à sa guise le bien ou le mal. — Je l'accorde, répond M. Massis, mais sous deux conditions. Il importe d'abord que le romancier ne porte pas « atteinte à l'unité et à l'identité du composé humain ; ...je crains qu'un certain psychologisme ne tende, en fait, à la dissolution de la personnalité. » Puis « force nous est d'introduire, dès l'abord, quelques définitions. Pour un catholique, le mal est une pure déficience,

une privation et par là même ne saurait avoir d'existence positive... Seul le manichéisme veut nous faire croire ...que le mal a une existence positive. » — Bref, M. Massis accorde aux écrivains le droit de peindre le mal, sous réserve qu'ils soient catholiques, et de la seule façon qui lui paraisse orthodoxe.

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer, sur le concept de personnalité, une discussion où M. Massis, qui tient ce principe pour sacré, refuserait de s'engager. J'insisterai davantage sur le second point, celui du mal. Que le mal ne soit qu'une pure déficience, une privation du bien, admettons-le. Où la discussion commence, c'est à définir ce bien. M. Massis le définit, le circonscrit de telle sorte qu'il appelle parfois mal et non-être ce que d'autres tiennent pour le bien ou l'être véritable. De là, le reproche d'immoralisme qu'il adresse à certains écrivains. J'entends bien qu'il dit : mais ce reproche, ces mêmes écrivains se le sont eux-mêmes adressé. Ils se le sont adressé parce qu'ils songeaient à M. Massis. Devant eux-mêmes, ils étaient *simplement* des moralistes.

On se rappelle que Jacques Rivière, en publiant sa *Lettre à Henri Massis*, entendait surtout protester contre l'attitude que celui-ci prêtait aux « doctrinaires de la *N. R. F.* » : attitude d'immoralistes, incapables de s'intéresser à « autre chose qu'au monstrueux ». — Ni immoralistes, ni moralistes, répondait Rivière, qui n'exprimait par là que son propre état d'esprit du moment. Il semble au contraire que l'honneur de la *N. R. F.* aura été de tenter une nouvelle révision des valeurs morales aussi bien qu'intellectuelles ; et que ses écrivains, quelques-uns de ceux surtout que M. Massis tient pour les plus immoraux, se seront livrés à la plus passionnée recherche du bien.

*

La seconde partie de l'article de M. Henri Massis pourrait s'intituler : De la nécessité pour l'écrivain d'utiliser les valeurs morales comme valeurs artistiques. Dans la scène où Phèdre et Hippolyte s'affrontent, dit M. Massis, « le tragique n'est atteint que parce que le bien et le mal, « le vice et la vertu » se combattent. » Non pas ; le tragique de la pièce vient de la fatalité qu'on sent peser sur Phèdre, à qui la grâce est refusée ; et, dans la scène que cite M. Massis, la puissance dramatique et pathétique est due surtout aux hésitations, aux combats, aux déchirements que nous sentons dans Phèdre. « L'effroyable aveu de Saül, dit encore M. Massis, n'est tel que pour l'homme sain. » Il est tel parce qu'il paraît tel à Saül lui-même. L'important est qu'il y ait drame *pour* le personnage ; si l'écrivain sait rendre ce drame, l'œuvre d'art existe.

Je ne mets pas en doute les effets qu'un écrivain peut trouver,

auprès du public, en tirant parti des valeurs morales. Encore ces effets ne sont-ils pas toujours ceux qu'attendrait M. Massis. Dans la scène de *Phèdre* où « le vice et la vertu se combattent » (ce n'est pas moi qui ai choisi l'exemple), je n'ai jamais vu que les spectateurs eussent tant de répugnance pour le vice, tant d'admiration pour la vertu (sur ce dernier point j'accorde qu'ils ont tort) ; leur pitié, leur sympathie, souvent leurs vœux sont pour le vice.

S'agit-il des valeurs morales reconnues par la majorité du public ? Cela mène logiquement aux *Chants du Soldat* et aux *Deux Orphelines*. S'agit-il donc de cette morale éternelle dont parle Sophocle ? « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ». Mme de Clèves, renonçant à son amour, nous paraît sublime ; aux Grecs, peut-être eût-elle paru absurde ; qui sait comment on la jugera dans vingt siècles ? Et Rodrigue ? et les Horace ? et le Titus de *Bérénice ?*

La plupart des écrivains travaillent pour le public et selon les valeurs morales que reconnaît ce public. D'autres, très rares, révisent d'abord ces valeurs morales, puis créent leur œuvre, qu'ils aient déjà un public ou que ce public soit à venir.

■

Non content de revendiquer pour un romancier le droit de peindre à sa guise le mal ou le bien, Jacques Rivière poursuivait : « Il est impossible à un romancier... d'éprouver une préférence de principe pour le bien ou pour le mal. » Je doute que cette neutralité du romancier contribue beaucoup à la sincérité et surtout à la puissance de son œuvre. Au reste si, par romanciers, l'on n'entend que les écrivains qui observent cette neutralité, je n'en connais pas un jusqu'à ce jour, qui mérite ce titre.

Un écrivain prend toujours parti ; une œuvre conclut toujours, même si l'auteur ne le veut pas. Et je suis d'accord avec Henri Massis sur cette croyance essentielle, qu'une œuvre n'est vraiment belle et grande, que si elle ouvre un large horizon moral et métaphysique. Mais cette grandeur morale, en fera-t-on l'apanage d'une doctrine ? Elle me paraît venir surtout du souffle qui anime un écrivain (que cet écrivain s'appelle Pascal ou Nietzsche) ; de ce qu'il laisse, fatalement, transparaître dans son œuvre de son propre tumulte ; du tourment qui le conduit à recréer le monde ; des lois, des dieux qu'il donne à son œuvre pour qu'elle soit vivante et puisse enfin se détacher de lui, dût-on la considérer d'abord comme hérétique.

MARCEL ARLAND

*
* *

MEMENTO

LES CAHIERS DU SUD (Décembre) : *Reliques*, par Hilaire Belloc.

LES FEUILLES LIBRES (N° 44). Ce numéro est consacré à la poésie, ou du moins à quelques poètes. On y relève sans peine les influences de Rimbaud, d'Apollinaire, de M. Fargue et de M. Cocteau. Les collaborateurs de ce cahier jouent agréablement des mots, selon une mode dont les rides précoces ne laissent pas d'attendrir. Chez quelques-uns, fort rares, l'on est requis par une soudaine discrétion, une émotion véritable, quelque chose qu'on appelait, avant que ne survînt M. Bremond, la poésie.

EUROPE (Décembre) : *Sur les chemins de ma vie*, par Maxime Gorki ; *Sans Dieu*, par Jules Supervielle.

LA NERVIE. *L'art nègre*, par G. D. Périer.

REVUE DE BELLES-LETTRES. Neuchâtel (Décembre). *Paradoxe de la Sincérité*, par Denis de Rougemont.

REVUE DES DEUX-MONDES (15 Décembre, 1er et 15 Janvier) : Des *lettres*, émouvantes, d'Adrienne Lecouvreur à Maurice de Saxe.

LA REVUE FÉDÉRALISTE (Novembre) : *Trois petits essais*, par Chesterton.

SÉLECTION (Décembre). *Sur la poésie*, par Georges Thialet.

M. A.

*
* *

THEO VAN RYSSELBERGHE

La mort de Théo van Rysselberghe enlève à la *Nouvelle Revue Française* un ami de la première heure, de qui l'affectueux intérêt ne s'était jamais démenti pour l'effort représenté par cette revue. Mêlé activement aux luttes que dut soutenir, pour s'imposer, l'école néo-impressionniste, lié d'un particulier attachement à Emile Verhaeren et à Henri Cross, il était resté un des plus fidèles défenseurs des idées apportées par sa génération. Si, souvent, les théories sur la peinture qu'il trouvait soutenues ici froissaient ses habitudes et son goût, si sa curiosité avait cessé de se tourner, depuis la guerre, vers les dernières recherches de la technique picturale ou poétique, il n'en perpétuait pas moins les principes mêmes autour desquels se sont groupés les fondateurs de la *N. R. F.* Personne n'a poussé plus loin que lui la religion du travail bien fait, la subordination de l'artiste à son œuvre, et cette discipline professionnelle que célébraient avec tant d'insistance tous nos premiers programmes. Ses amis ont même parfois déploré l'excessive conscience, avec laquelle il contrôlait les plus savoureuses qualités, les plus somptueux dons de la race flamande. Mais qui ne se serait incliné devant une si magnifique probité ? A certains égards, l'exemple de van Rysselberghe a encore dépassé son œuvre. La maîtrise du métier se doublait chez lui d'une si simple et sereine maîtrise de soi, d'une intégrité si parfaite, que jamais l'on ne comprendra, sans l'avoir approché, ce que sa disparition représente pour ses amis. Il eut ici même, à travers d'autres, une discrète et pure influence qu'on ne saurait oublier sans ingratitude.

JEAN SCHLUMBERGER

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

POINTS DE VUE DIVERGENTS

J'ai lu dans les journaux que l'opinion publique était maintenant si bien préparée à la pénitence qu'elle acceptait presque sans discussion la perspective d'une crise industrielle. Il y a des journalistes qui sont vraiment bien renseignés ! Que l'opinion publique soit parfaitement aveugle, qu'elle soit d'une monstrueuse ignorance en ce qui concerne les causes réelles des difficultés où nous nous débattons depuis trois ans, qu'elle n'ait pas su empêcher le gonflement désordonné des dépenses publiques qui nous vaut aujourd'hui un budget total d'une cinquantaine de milliards, je le sais. Mais qu'elle trouve naturel de payer les erreurs de la politique, non. En fait, elle n'arrive même pas à comprendre que les prix soient actuellement à 25 % au moins au-dessus de ceux d'il y a un an, alors que le franc vaut 20 centimes or comme en janvier 1926.

Et si, comme l'affirmait récemment Henry Ford, les Etats-Unis sont prêts pour l'adoption de la semaine de cinq jours, les ouvriers français, l'industrie française ont besoin d'un travail très intensif pendant six jours pour se tirer d'affaire. Mais il faut admirer les arguments que présente le roi de l'automobile pour défendre sa thèse : « La semaine de cinq jours est nécessaire, dit-il, parce que l'Amérique se trouvera bientôt dans l'impossibilité d'absorber sa production, tout en conservant le bénéfice de la prospérité actuelle. Les besoins de l'ouvrier augmentent proportionnellement au salaire qu'il touche et à la liberté dont il dispose. L'industrie du pays ne pourrait plus subsister si les usines revenaient à la journée de 10 heures, parce que la population n'aurait plus le temps de consommer la production. De même que la journée de 8 heures marqua le début de la prospérité américaine, de même la semaine de 40 heures permettra aux Etats-Unis d'atteindre à une plus grande prospérité. »

Mais vous connaissez suffisamment les causes de leur enrichissement pour que je n'insiste pas... Il s'en faut d'ailleurs que les opinions de M. Ford rencontrent une adhésion unanime en Amérique. Quant aux industries européennes, elles savent à quoi s'en tenir et l'industrie française notamment sait bien qu'il lui faudra produire en quantité et à des prix de revient plus faibles pour éviter la crise. C'est que si la

concurrence Américaine et Allemande ne la menace pas encore trop, il n'en va plus de même avec la Belgique et l'Angleterre, maintenant que le franc s'est relevé.

Les fonderies belges, même avec les frais de transport et les droits de douane, peuvent livrer en France des pièces de fonte à meilleur prix que les fonderies françaises elles-mêmes. Et il devient impossible de placer notre fonte en Angleterre. Le renversement de la situation est d'ailleurs à constater dans toutes les branches de la construction, et notamment pour le matériel roulant. Il y a quelque temps, une fourniture assez importante de wagons a eu lieu en Angleterre. Les constructeurs français avaient remis le prix de 30.500 francs français. Ce prix correspondait approximativement à 250 livres. Or, les constructeurs belges ont fait, pour la même fourniture, le prix de 35.200 francs belges, correspondant au prix de 200 livres. C'est donc à ces derniers qu'échut la fourniture, le client bénéficiant d'une différence de prix de 50 livres par wagon, alors que pour les constructeurs belges les frais de fabrication sont sensiblement les mêmes que pour les constructeurs français, et qu'ils bénéficient d'une différence à leur profit de 4.500 francs de la monnaie de leur propre pays.

Il ne suffit pas que notre budget soit en équilibre et même en super-équilibre et que les traitements des fonctionnaires aient été augmentés au moment où le chômage nous menace. C'est qu'à côté de l'Etat il y a la nation. Mais par quelle candeur insondable les hommes politiques peuvent-ils s'étonner que le coût de la vie ne baisse pas ? Je vois que, dans certains milieux, on sollicite le Gouvernement de briser la résistance des prix. On veut bien toutefois reconnaître que ramener la livre à 100 francs serait excessivement dangereux puisque ce serait jeter délibérément l'industrie dans la crise.

La vérité est que depuis trois ans l'on a écrasé notre pays sous le poids d'impôts intolérables. C'est évidemment le rôle naturel des gouvernements de proposer des impôts et celui des parlements de les voter. Il ne faudrait cependant pas dépasser la mesure. Peut-être eût-on pu tenir compte aussi qu'au moment où l'industrie et le commerce sont aux prises avec de si graves difficultés, la production de blé, de vin, de pommes de terre, de sucre est en déficit? Ne fallait-il pas faire entrer en ligne tous ces éléments en établissant sur le papier le budget de 1927 ? Ne fallait-il pas obliger l'Etat à resserrer les dépenses et ne pas viser à amortir à raison de 8 milliards notre dette qui ne s'amortira réellement que lorsque notre développement économique produira des plus-values budgétaires normales ?

PETIT COURRIER

Eclopé du fisc. — Si l'acquisition a été faite sans manœuvres dolosives de la part du vendeur, elle est inattaquable. Il vous appartenait de rechercher, avant de conclure, si le même titre n'était pas vendu moins cher chez le voisin.

Lecteur de l'Est. — Le nouveau capital sera de 250.000 livres en actions de 1 shelling. Que restera-t-il après avoir payé le marchand de papier et l'imprimeur de 5.000.000 de titres ?

LÉON VIGNEAULT

HENRI CYRAL, EDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

.. SEINE 74-390 CH. POSTAUX PARIS 225-06

:OLLECTION DES ŒUVRES ILLUSTRÉES DE STENDHAL

souscription ***Pour paraître en Avril :***

LE ROUGE ET LE NOIR

x volumes renfermant ensemble 100 illustrations en couleurs de DANIEL-GIRARD

(Coloris au patron d'EUGÈNE CHARPENTIER)

Pour le *Rouge et le Noir*, le spirituel artiste Daniel-Girard a fait revivre, en ent compositions, toute l'époque du drame ; ses costumes, ses personnages et ses ıysages sont remarquablement étudiés. Cette édition est certainement le plus os effort artistique réalisé pour rendre la mise en scène qui transporte le lecteur ıns l'ambiance de l'œuvre de Stendhal.

IL SERA TIRÉ DE CET OUVRAGE :

ex. sur Madagascar (format 16 × 22), numérotés de 1 à 50, renfermant chacun leux dessins originaux coloriés par l'artiste (un par tome), les deux vol. **500** fr.

ex. sur Rives (format 15 × 20,5), numérotés de 51 à 1000, les deux vol. **200** fr.

écédemment paru dans la même Collection :

LA CHARTREUSE DE PARME

Avec une introduction inédite de MAX DAIREAUX

et 100 illustrations en couleurs d'ANDRÉ FOURNIER

Deux volumes (même tirage et mêmes prix que **LE ROUGE ET LE NOIR**)

ur paraître en Octobre 1927 :

:HRONIQUES ITALIENNES, illustr. par F. DE MARLIAVE

raîtront ensuite :

MÉMOIRES D'UN TOURISTE — DE L'AMOUR — ROME, NAPLES ET FLORENCE, etc., etc.

Les souscriptions sont reçues chez tous les Libraires